

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

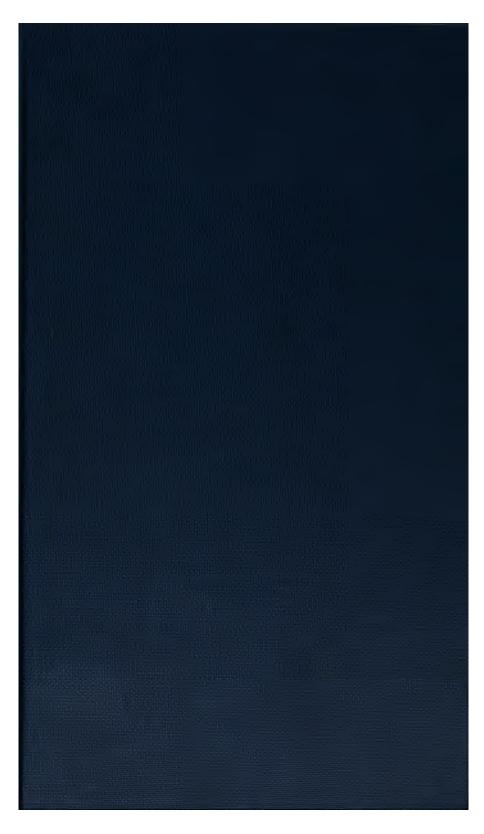
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

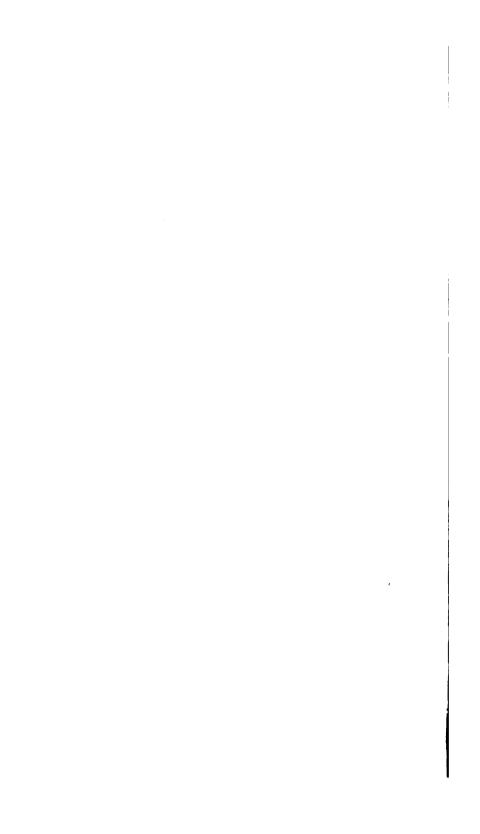
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com



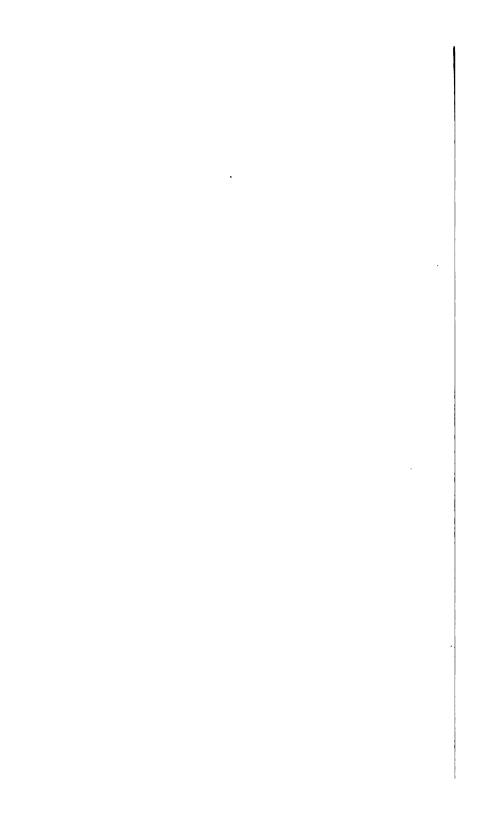


J 60 (Fineh)





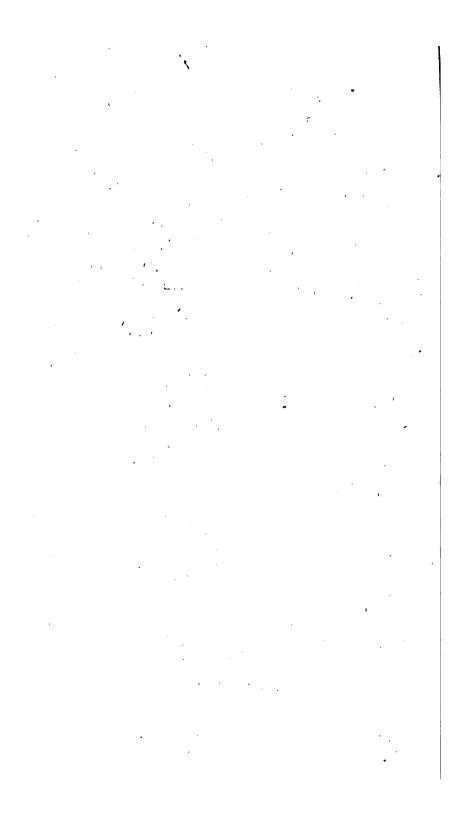




M'S Similars

PROVERBES DRAMATIQUES.

TOME PREMIER.



PROVERBES DRAMATIQUES.

DEUXIEME EDITION.

TOME PREMIER.



A VERSAILLES,

Chez POINÇOT, Libraire, rue Dauphine.

Et à PARIS,

MÉRIGOT Jeune, Quai des Augustins, NYON Jeune, Quai des quatre Nations, LA PORTE, rue des Noyers, BELIN, rue S. Jacques, DE SAINB, au Palais Royal,

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





AVERTISSEMENT

DE L'EDITEUR.

CE que l'on donne ici au public, n'est autre chose qu'une partie d'un manuscrit trouvé dans les rues de Paris la nuit, & dont l'adresse étoit entiérement effacée. On l'a annoncé en vain plusieurs fois dans les Petites-Affiches, & personne ne l'a réclamé; l'on a vu seulement qu'il étoit adresse à une dame qui est en province : ainsi il lui parviendra par la voie de l'impression.

Ce qui a déterminé l'éditeur de cet ouvrage, c'est le goût qu'il paroît que beaucoup de personnes ont pris à voir jouer des proverbes, & même à en jouer. L'on en trouvera ici qui ont été représentés quelquesois dans différentes sociétés.

En parcourant la lettre que l'auteur écrivoit à la dame à qui il adressoit ce recueil, on verra pourquoi l'auteur a dialogué ces proverbes. Il y

4 AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

dit aussi pourquoi ils ne sont pas écrits avec plus de soin. S'ils réussissent vis-à-vis du publit, on lui donnera tout ce que contient le manuscrit trouvé.





LETTRE

DE L'AUTEUR, A MADAME DE ***.

J'ARRIVE de la campagne, madame, où vous savez que j'ai été obligé de passer plusieurs mois, & presque tout seul, sur-tout les soirées & pendant l'hiver. J'étois déterminé à lire beaucoup; mais le desir de faire une chose qui pût répondre exactement aux questions que vous m'avez saites dans vos lettres, où vous m'avez demandé ce que c'est que des proverbes, m'a sourni un genre d'occupation qui ne m'a pas laissé un instant de vuide. Je vais donc avoir l'honneur de vous rendre compte, dans ce recueil, des proverbes que l'on joue à Paris, dans quelques sociétés, & de la manière dont on les joue:

Votre curiofité sur ce sujet, madame, m'a fait croire que vous seriez bien aise de procurer cet amusement à ceux qui ont le bonheur de vous saire leur cour. Je serois charmé de seconder vos intentions, & de leur saire naître le desir d'en jouer devant vous, pour que vous en puissez mieux juger. Vous saurez, madame, que l'on

choisit un sujet qui sorme plusieurs scenes d'une action, & que le titre de ces scenes doit être un proverbe. Il n'y a presque pas de comédie à laquelle on ne pût donner un proverbe pour titre, si l'on vouloit. On diroit du Joueur, promettre & tenir sont deux; du Philosophe marié, un peut de honce est bientôt passée, &c.

Le proverbe dramatique est donc une espece de comédie que l'on sait en inventant un sujet, ou en se servant de quelques traits, quelque historiette, &cc. Le mot du proverbe doit être enveloppé dans l'action, de maniere que si les spectateurs ne le devinent pas, il saut, lorsqu'on le leur dit, qu'ils s'écrient : ah! c'est vrai : comme lorsqu'on dit le mot d'une énigme, que l'on n'a putrouver.

Le proverbe dramatique est très - agréable, quand il y a beaucoup de gaieté; mais il ne l'est pas moins, quand l'action est intéressante, surtout si l'on y joint la vérité du jeu. Cette vérité est ce qui sait le plus de plaisir dans cette sorte d'amusement, & c'est ce que possedent parfaitement plusieurs dames, à qui j'en ai vu jouer à Paris.

Les sujets pris dans les sociétés ordinaires à donnent une grande facilité pour le jeu.

Toutes les fois que l'on fait ce que l'on à à dire quand on parle à quelqu'un, on le dit sans penser au ton que l'on donnera à chaque mot, parce qu'on ne sait que le sond de la scene, & non les phrases qu'on emploiera: ainsi tous les tous & toutes les manieres seront toujours vrais; quand on aura bien fais le caractere que l'on voudra rendre. Il existe tant de modeles vivans dans tous les genres, qu'il s'en présentera en soule à l'imagination. En s'habillant seson les rôles, les proverbes seront plus piquans.

Quand le proverbe est composé d'un certain nombre de scenes, il n'y a pas de mal de saire un canevas dans sa tête ou par éctit; c'est ce que les Italiens appellent fcenatio. On le divise par scenes, & l'on y explique ce qui sait le sond de chaque scene. C'étoit de ces especes de canevas, madame, que j'avois projeté de vous envoyer; j'est avois ramassé beaucoup, & je me promettois d'en saire aussi d'après plusieurs idées qui me sont venues. Après avoir sait un certain nombre de ces canevas, je les ai trouvés froids & peu propres à vous amuser. J'ai essayé de les dialoguer, pour vous donner des idées plus completes de la maniere dont il saut jouer les proverbes.

Dans ces dialogues, je n'ai cherché à mettre que le ton de la conversation, & je ne me suis point appliqué à faire de belles phrases, parce qu'il n'en saut point faire en jouant les proverbes: ce qu'il y a d'essentiel, c'est que chaque acteur parle suivant le genre de son rôle; ainsi ce n'est pas du style que vous trouverez ici, mais un grand desir d'avoir le ton de la vésité.

Si les personnes avec qui vous vivez, madame, veulent jouer des proverbes; s'ils n'en inventent pas, & qu'ils veulent effayer de ceux-ci, qu'ils s'assemblent, distribuent les rôles, & lisent le proverbe qu'ils choisiront; mais qu'après ils ne le revoient plus; ils joueront de tête très-bien, & avec la plus grande vérité. S'ils apprenoient les scenes, cela pourroit devenir plus froid que de mauvaises comédies mal jouées,

Je m'apperçois; madame, que sans y penser, j'ai fait une espece de présace; c'est sans doute commencer par être ennuyeux; trop heureux si je ne sinis pas de même! Ce seroit bien mal-adroitement m'éloigner du but où j'aspire, qui est celui de vous plaire, &c.

Nota. J'ai donné un titre à chaque proverbe, & je n'ai mis les mots des proverbes qu'à la fin, pour qu'on puisse les deviner en les lisant.

LE MAÎTRE

DEBALLETS.

PREMIER PROVERBE.



PERSONNAGES.

M. DU PAS, maître de ballets. LE COMTE D'ORVILLE. LA FRANCE, laquais de M. du Pas.

La scene est chez M. du Pas.



LE MAÎTRE DE BALLETS.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE. M. DUPAS, LA FRANCE.

M. DU PAS, en robe-de-chambre & en peignoir, s'ôtant la poudre à la cheminée.

LA France, le talleur a-t-il racommodé mon habit de la chaconne ?

LA FRANCE.

Oui, monfieur; mais il n'a point d'ordre pour la nouvelle culotte.

M, DU PAS.

Comment, il n'a pas d'ordre! Il se moque de moi; je lui ai parlé hier à l'opeta.

LAFRANCE. Je le fais bien. M. DU PAS.

Qu'est-ce qu'il veut donc dire?

LA FRANCE.

Il parle de ces messieurs.

M. DU PAS.

Quels messieurs?

LA FRANCE.

Je ne sais pas, moi.

M. DU PAS.

Comment?

LA FRANCE.

Ils disent que vous avez déjà eu deux culottes pour cet habit-ci, & que trois c'est trop.

M. DU PAS.

Ils disent cela?

LA FRANCE.

Oui, monfieur.

M. DU PAS.

Eh bien, je ne danserai pas demain, justement c'est dimanche, j'irai à la campagne; vous n'avez qu'à le leur dire.

LA FRANCE.

Oui, monsieur.

M. DU PAS.

C'est trop de trois culottes! J'en veux douze.

DRAMATIQUES.

Vous enverrez chercher mon cabriolet chez le sellier, entendez-vous?

LA FRANCE.

Oui, monsieur.

M. DU PAS.

Ah, deux culottes ! Je leur apprendrai. Il y a quelqu'un là, voyez un peu. Ils s'en sepentiront.

SCENEIL

M. DU PAS, LE COMTE, LA FRANCE.

LE COMTE en chenille.

M. du Pas est-il ici?

LA FRANCE.

Oui, monfieur, le voilà.

M. DU PAS, sans se retourner.

Qu'est-ce qu'il y a?

H. LE COMTE.

M. du Pas, vous ne me connoissez point?

M. DU PAS, regardant à peine.

Non.

LE COMTE.

C'est que je viens vous prier de vouloir bien me dire ce que vous pensez de ma danse, parce que je voudrois danser dans un opéra.

4 PROFERBES

M. BUPAS, aver dédain,

LE COMTE.

Oui.

M. DU PAS, fans se recourner.
Vous êtes trop petit.

LE COMTE.

Cela ne fait rien. Si vous voulez voir. (11 danse.)

M. DU PAS, regardant de côté. Cela ne vaut pas le diable.

LE COMTE.

Mais on m'a pourtant dit... Tenez, voyez ceci. (Il danse encore.)

M. DU PAS, regardant dans la glace. Pitoyable!

LE Cомтв.

Mais, monsieur....

M. DU PAS.

Je vous dis que c'est inutile, jvous n'êtes pas ce qu'on appelle un sujet; je vous dirai plus, on ne serajamais rien de vous; mille disposition ensin.

LE COMTE.

Mais ce genre-ci, par exemple. (Il danse.)

M. DU PAS.

El bien, c'est danser de force, & je ne me

DRAMATIQUES. 35

chargerai point de vous faire danser à l'opéra, pas même parmi les figurans.

LE COMTE

Mais, monfient, ce n'est point à l'opéra où vous dansez, que je veux...

M. DU PAS.

Quoi, à l'opéra de Lyon, de Bordeaux) Voilà une belle ambition! Fi, fi!

LE COMTE.

Eh, non, ce n'est pas cela; c'est dans un opéra de société, à la campagne, & je suis le comte d'Orville.

M. DU PAS.

Ah! cela est dissérent. Monsieur le Comte, je vous demande bien pardon; mais c'est que si vous saviez comme je suis persécuté... On ne simiroit jamais avec ces messieurs - là, si on vouloit les écouter.

LE COMPE.

Je le crois bien.

M. DU PAS.

Revoyens un peu. (A la France ôtane fon pugnoir.) Otez-moi cela.

LE COMPE.

Tenez, parlez-moi vrai. (Il danse.)

M. DU PAS.

Ne vous inquiétez pas, allez toujours. Pas mal, la tête & les épaules sont placées. Point de force, moëlleusement. A merveilles! Voilà ce qui s'appelle danser, cela.

·LECOMTE

Trouvez-vous réellement?

M. DUPAS.

Très-bien, très-bien.

LE COMTIE.

Je suis bien aise que vous soyez content. Vous allez voir actuellement ceci. (Il danse.)

M. DUPAS.

Soutenez; fort bien. De la précision de l'oreille. Comment diable, M. le Comte! allez, allez, là, enlevez, à miracle! voilà ce que c'est.

LE COMTE.

Vous croyez donc que je pourrai hasarder ?

M. ~ D U P A S.

Comment, hasarder? Je voudrois avoir un danfeur comme vous à l'opéra, & je ne sais pas où j'avois l'esprit tout-à-l'heure, en vous disant ce que je vous ai dit.

· LE COMTE.

Parbleu, vous me ravissez! J'aime votre franchise.

M.

17

M. DU PAS.

C'est, je vous dis, qu'on me tracasse pour des miseres; j'aurois été au désespoir de ne vous avoir pas vu avec attention.

LE COMTE.

Enfin, vous êtes content. Les bras, comment les trouvez-vous?

M. DU PAS.

Moëlleux, fans contradiction.

LE COMTE.

Oh, oui, c'est ce que j'ai. La tête?

M. DU PAS.

Je vous l'ai dit, fort bien. Suivez votre oreille, soutenez, enlevez, point de force.

LE COMTE.

C'est tout ce que j'aime; je viendrai vous re-

M. DU PAS.

Cela n'en vaut pas la peine.

LE COMTE.

Je vous demande pardon, & puis j'aurai encore besoin de vos conseils sur un pas de deux que j'ai composé, qui est charmant; mais ce sera pour une autre sois.

Tome I.

18 PROVERBES DRAMATIQUES.

M. DU PAS.

Quand vous voudrez, M. le Comte, je serai toujours à vos ordres. (Il conduit le Comte.)

LE COMTE.

Où allez - vous donc? Point de cérémonies entre nous autres danseurs.

M. DU PAS.

Je vous rends ce que je vous dois.

LE COMTE.

Soutenez, enlevez & point de force. Je me fouviendrai de cela.

M. DU PAS.

Vous n'en aurez pas besoin, cela ira à merveilles.

LE COMTE.

Adieu, M. du Pas.

M. DU PAS.

M. le Comte, je suis bien votre serviteur.

DEUX ANGLOIS.

PROVERBE II.

PERSONNAGES.

MILORD WITTHAM. MILORD HENRL

La scene est dans un café.



LES

DEUX ANGLOIS.

PROVERB-E.



SCENE PREMIERE.

WITTHAM se promene en révant tristement, HENRI se promene de même, & heurte Wittham en le rencontrant.

WITTHAM.

Vous pouvez vous promener, ainsi que moi, monsieur; mais vous me poussez trop fort, & cela est fort mal fait.

HENRL

Eh bien, monsieur, tuez-moi, si vous le trouvez mauvais; cela m'est fort égal; vous me serez même grand plaisir, parce que dans le moment je vais me jeter dans la riviere.

WITTHAM.

Vous allez vous jeter dans la riviere?

Büj

HENRI.

Oui, monfieur.

WITTHAM.

Et moi austi, monsieur.

HENRI.

Vous ?

WITTHAM.

Oui, je vous dis; mais je trouve fort extraordinaire que vous, vous y alliez aussi.

HENRI.

Je ne vois pas pourquoi. Je suis maître de faire ce qui me plait apparemment.

WITTHAM.

Sûrement; je ne dispute pas sur la liberté; mais je trouve seulement que vous êtes bien jeune pour cela.

HENRY.

Monsieur, je crois que l'âge ne fait rien, puisque je n'en suis pas moins malheureux.

Wittham.

Et pourquoi malheureux?

HENRI.

J'ai tout perdu, je n'ai point d'autre ressource que la mort.

WITTHAM.

Tout perdu? Ce n'est pas un malheur. Je vou-

drois être comme vous : je suis embarrassé avec tout mon bien, cela m'ennuie, je ne sais plus que faire; je veux sinir cet embarras-là, en me noyant.

HENRI.

Ce n'est pas seulement de l'argent que je perds; c'est un bonheur dont rien ne peut me consoler.

Wittham.

Je ne comprends pas bien quel est le bonheur dont vous parlez; j'ai connu tout ce qu'on appelle bonheur: il n'en est point.

HENRI.

Et l'amour, monfieur?

WITTHAM.

L'amour? Oui, j'en ai entendu parler; mais je n'en ai point trouvé de bon. Il y a long-tems que je n'en connois plus.

HENRI.

Ah! monfieur, si vous connoissiez lady....

WITTHAM.

Vous dites, lady?....

HENRI.

Permettez-moi de ne vous la pas nommer.

WITTHAM.

Comme il vous plaira.

B iv.

HENRI.

Il y a deux mois que je vis lady à la campagne chez une de ses parentes: j'eus le bonheur de lui plaire. Son pere est très-riche, & sans bien; je ne puis me présenter à lui pour épouser sa sille, sur-tout ne le connoissant pas.

WITTHAM.

Pourquoi?

HENRI.

Parce que le vaisseau qui portoit tout ce que je possédois à la Jamaique, vient de périr.

WITTHAM.

Et pour cela, vous allez vous noyer?

HENRI.

Sûrement: il vaut mieux finir, que de vivre dans le désespoir.

WITTHAM.

Ce n'est point une bonne raison pour mourir, je vous dis; il faut être sûr qu'on ne sera plus heureux.

HENRI.

Et puis-je en douter?

WITTHAM.

Sûrement: je réponds pour vous; si c'est du bien qu'il vous faut, j'en ai beaucoup trop, je

25

vous dis, & je vous en donne la moitié pour que vous ayez votre lady. Il en restera encore plus qu'il ne faut à ma fille pour la marier; & le pere de votre lady a tort de vouloir un gendre riche.

HENRI.

Quel excès de générofité!

WITTHAM.

Non, je ne suis point généreux; au contraire, je voudrois avoir trouvé un gendre comme vous, qui voulût se charger du poids des affaires que le bien entraîne; je lui donnerois ma fille tout présentement.

HENRI.

Ah, que milord Wittham ne pense-t-il comme vous!

WITTHAM.

Que dites-vous de milord Wittham? Prenez garde,

HENRI.

C'est le pere de la Sophie, que j'aime.

WITTHAM.

Milord Wittham? Hé bien, je suis milord Wittham, & je trouve fort mal que vous penfiez de moi comme vous avez dit.

HENRI.

Ah! milord, je vous demande pardon; je ne vous connoissois pas.

WITTHAM.

Ce n'est point là une raison pour mal penser des gens. Je ne sais point votre nom & je n'en suis pas plus capable, pour cela, de mal penser de vous.

HENRL

Je me nomme Henri.

WITTAM.

Vous êtes fils de milord Williams?

HENRI.

Oui, milord. Vous a-t-il été connu?

WITTHAM.

Sûrement : il m'a donné à Boston cinq coups d'épée dont j'ai été fort long-tems malade.

HENRI, à part.

Que je suis malheureux!

WITTHAM.

Mais c'étoit un brave homme, un peu Toris; & j'ai toujours été fon ami depuis. Allons, je vous donne ma fille & tout mon bien, fi vous voulez les accepter.

HENRI.

Quoi, vous consentiriez?...

DRAMATIQUES.

WITTHAM.

Oui, je vous dis, à condition que vous prendrez tout le bien & que je ne ferai plus aucun calcul, que je n'en entendrai plus. parler. Pour lors, je retourne avec vous à Londres.

HENRI.

Quels remerciemens!.... Vous me donnez Sophie? J'en mourrai de joie.

WITTHAM.

Vous voyez bien que vous n'étiez pas encore dans le moment de mourir dans la riviere.

HENRI.

Que ne vous devrai - je pas!

WITTHAM.

C'est de l'embarras que je vous donne, & non pas un présent; & avec vous & ma sille, je veux vivre encore, & je serai plus content si vous le devenez. Allons, partons sur le moment sans perdre plus de tems.

i

LE POULET.

PROVERBE III.

PERSONNAGES.

M. D'ORVILLE.

M. FRÉMONT, médecin.

LÁ BRIE,
COMTOIS,
laquais de M. d'Orville.

La scene est chez M. d'Orville.



LE POULET,

PROVERBE.

- A*A----

SCENE PREMIERE. M. D'ORVILLE, COMTOIS, LA BRIE.

M. D'ORVILLE.

**ARBLEU, cette médecine-là m'a bien fatigué. Je meurs de faim. Et mon poulet, la Brie?

> BRIE. La

Monsieur. vous allez l'avoir tout-à-l'heure.

D'ORVILLE.

Pourquoi Comtois n'y est - il pas allé?

Самтоія.

Monsieur, il falloit bien être auprès de vous pour vous habiller. Nous allons mettre le couvert.

> M. D'ORVILLE.

Ils ne finiront pas! Est-ce qu'il ne peut pas faire cela tout seul? Allons, va-t-en.

COMTOIS.

J'y vais, j'y vais.

D'ORVILLE.

Je tombe d'inanition. Donnez-moi un fauteuil. (Il s'affied.) Allons, finis donc.

LA BRIE.

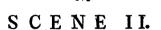
Je vais mettre la table devant vous (Il l'approche.) Je m'en vais chercher du pain.

M. D'ORVILLE.

Je crois qu'ils me feront mourit d'impatience.

LA BRIE.

Déployez toujours votre serviette, pour ne pas perdre de tems.



M. D'ORVILLE seul.

JE n'en puis plus. Je m'endors de fatigue & de foiblesse. Il s'endors & ronste.

SCENE III.

M. D'ORVILLE, LA BRIE, COMTOIS portant le poulet.

LA BRIE-

APPORTE du pain.

Comtois.

II y en a là. J'apporte le poulet. Quoi ! iI dort déjà ?

LA BRIE.

DRAMATIQUES.

33

LA BRIE.

Je ne fais pourtant que de le quitter.

Comtois.

Mais son poulet va refroidir. Réveille - le.

LA BRIE.

Moi? je ne m'y joue pas, il crieroit comme un aigle.

COMTOIS.

Comment ferons - nous?

LA BRIE.

Je n'en sais rien, cela nous fera dîner à je ne sais quelle heure, & je meurs de saim.

COMTOIS

Et moi aussi; ma soi, je m'en yais l'éveiller.

LA BRIE.

Tu n'en viendras jamais à bout.

COMTOIS, criant.

Monfieur!

LA BRIE.

Oui, oui. Vois comme il remue; il n'en ronfle que plus fort.

Comtois.

Quel diable d'homme! Coupe le poulet; en cas qu'il se réveille, ce sera toujours autant de fait.

Tome 1.

LA BRIE.

Oui, & il sera plus froid; je ne m'y joue pas.

Com Tois.

Hé bien, je m'en vais le couper, moi. (Il coupe une cuisse.) Tiens, vois comme cela sent bon.

LA BRIE

Je n'ai pas besoin de sentir pour avoir encore plus de faim.

COMTOIS.

Ma foi, j'ai envie de manger cette cuisse-là. M. Frémont lui a ordonné de ne manger qu'une aile; il n'y prendra peut-être pas garde. (Il mange la cuisse.) Ma foi, elle est bonne. Je m'en vais boire un coup. Donne-moi un verre. Il se verse à boire & boit.

LA BRIE.

Et s'il se réveille?

Comtois.

Hé bien, il me chassera, & je m'en irai.

LA BRIE.

Ah, tu le prends sur ce ton-là! Oh! j'en ferai bien autant que toi. Altons, allons, donne-moi l'autre cuisse.

Comtois.

Je le veux bien : nous serons deux contre lui,

DRAMATIQUES.

il ne saura lequel renvoyer. Tiens. (Il lui donne l'ausre cuisse.)

LA BRIE.

Donne-moi donc du pain.

COMTOIS.

Tiens, en voilà.

LA BRIE.

Ma foi, tu as raison; ce poulet est excellent. Mais je veux boire aussi.

CONTOIS

Hé bien, bois. Je songe une chose; comme il ne doit manger qu'une aile, il ne m'en coûtera pas davantage de manger l'autre, je m'en vais en mettre une sur son assiette. Il mange,

LA BRIE.

Cest bien dit, donne-moi le corps.

COMTOIS.

Ah! le corps; c'est trop, je m'en vais te donner le croupion. Ils mangent tous les deux;

LA BRIE.

Cela ne vaut pas l'aile.

COMTOIS.

Mange, mange toujours.

LA BRIE.

Buyons auffi.

Comtois.

Allons, à ta fanté.

LA BRIE.

A la tienne. Ils boivent.

Comtois.

Ce vin-là est bon. Quoi, tu manges le haut du corps?

LA BRIE.

Ma foi, oui.

COMTOIS.

Oh, je m'en vais manger fon aile.

LA BRIE.

Attends donc.

COMTOIS.

Je suis ton serviteur, je veux en avoir autant que toi.

LA B-RIE.

Tu es bien gourmand.

Сомтоія.

Tu ne l'es pas toi? ah ça buvons, buvons.

LABRIE.

Prends ton verre. Ils boivent.

Comtois.

A présent, que serons-nous quand il s'éveillera?

L A B R I E.

Je n'en sais rien. Buvons pour nous aviser.

Comtois.

Il ne reste plus rien dans la bouteille.

LA BRIE.

Non? Et que tira dame Jeanne, quand elle verra la bouteille vuide?

Comtois.

Et les restes du poulet?

LA BRIE.

Ma foi, elle dira ce qu'elle voudra. Attends, le voilà qui remue.

Comtois.

Comment ferons - nous? que dirons - nous?

La Brie.

Tiens, mets tous les os sur son assiette, & dis comme moi.

Comtois.

Oui, oui, ne t'embarrasse pas.

LA BRIE.

Paix donc.

M. D'ORVILLE, se frottant les yeux. Hé bien, qu'est-ce que vous faites là vous autres?

LA BRIE.

Monfieur, nous attendons. (A Comtois.) Rince fon verre & mets de l'eau dedans.

C iij

PROVERBES

M. D'ORVILLE.

Hé bien, ces coquins-là ne veulent donc pas me donner mon poulet?

LA BRIE.

Votre poulet, monfieur?

M. D'ORVILLE.

Oui. Comment, depuis deux heures que j'attends?

LA BRIE.

Que vous attendez, monfieur? vous badinez, il est bien loin.

M. D'ORVILLE,

Comment bien loin? Qu'est-ce que cela veut dire?

LA BRIE.

Tenez, monsieur, regardez devant vous.

M. p'ORVILLE.

Quoi!

LA BRIB.

Vous ne vous souvenez pas que vous l'avez mangé?

M D'ORVILLE.

Moi!

LA BRIE.

Qui, monsieur.

COMTOIN

Monsieur a dormi depuis,

M. D'ORVILLE.

Je n'en reviens pas! Je l'ai mangé?

LA BRIE.

Oui, monfieur, & vous n'avez rien laissé; voyez.

M. D'ORVILLE.

Je l'ai mangé! C'est incompréhensible! & je meurs de saim.

COMTOIS.

Cela n'est pas étonnant, vous n'aviez rien dans le corps; cela a passé tout de suite en dormant.

M. D'ORVILLE.

Mais je voudrois boire un coup du moins.

LA BRIE.

Vous avez tout bu. Nous ne vous avons jamais vu une sois & un appétit pareils.

M. D'O'R VILLE.

Je le crois bien: car je l'ai encore.

Comtois.

C'est sûrement la médecine qui fait cela. Monsieur veut-il son verre d'eau?

M. D'ORVILLE.

Un verre d'eau?

C iv

COMTOIS.

Oui, pour vous rincer la bouche; parce que nous irons dîner, nous, après cela.

M. D'ORVILLE.

Je n'y comprends rien. (Il se rince la bouche.)

LABRIE à Comtois, bas.

Tu vois bien que dame Jeanne n'aura rien à dire non plus.

(SCENE IV.

M. D'ORVILLE, M. FRÉMONT, LA BRIE, COMTOIS.

LA BRIE annonçant:

Monsieur Frémont.

M. FRÉMONT.

Hé bien, la médecine depuis ce matin?

M. D'ORVILLE.

Ah, monsieur, elle m'a donné un appétit dévorant!

M. FRÉMONT.

Tant mieux, cela prouve qu'elle a balayé le reste des humeurs.

COMTOIS.

C'est ce que nous avons dit à monsieur.

M. D'ORVILLE.

Mais, monsieur, je meurs de faim.

M. FRÉMONT.

N'avez-vous pas mangé votre aile de poulet, comme je vous l'avois ordonné?

LA BRIE.

Bon! Monsieur a bien plus fait, il a mangé le poulet tout entier.

M. FRÉMONT en colere.

Le poulet entier?

COMTOIS.

Et bu sa bouteille de vin.

M. FRÉMONT.

Sa bouteille de vin & un poulet!

M. D'ORVILLE.

Eh, monsieur, je mourois de saim.

M. FRÉMONT en colere.

Vous mouriez de faim! Vous n'êtes pas plus raisonnable que cela?

M. D'ORVILLE.

Eh, monsieur, c'est comme si je n'avois rien mangé, je me sens toujours le même besoin.

M. FRÉMONT en colere.

Le même besoin! N'êtes - vous pas honteux? Ne voyez - vous pas que ce sont vos entrailles qui sont irritées? M. D'ORVILLE.

Mais, monsieur, considérez...

M. FREMONT en colere.

Je vous ordonne une aile de poulet, & Allez, allez, monsieur, avec une intempérance comme celle-là, vous ne méritez pas qu'on s'attache à vous, & qu'on en prenne soin.

M. D'ORVILLE.

Mais, je vous prie...

M. FRÉMONT.

Non, monsieur; il faut vous mettre à la diette pendant huit jours.

M. D'ORVILLE.

Ah, M. Frémont!

M. FRÉMONT.

A l'eau de poulet.

M. D'ORVILLE.

A l'eau de poulet?

M. FRÉMONT.

Oui, si vous ne voulez pas avoir une maladie épouvantable, une inflammation!...Ou bien je ne vous verrai plus, je serai mieux.

M. D'ORVILLE.

Quoi, M. Frémont, vous pourriez m'abandonner? M. FRÉMONT.

Oui, monsieur, si vous ne saites tout ce que je vous dirai.

M. D'ORVILLE

Mais, monsieur, rien que de l'eau de poulet ?...

M. FRÉMONT.

Ah, vous ne voulez pas? Adieu, monfieur,

M. D'ORVILLE.

Et non, monsieur, j'en prendrai. Allez-vousen tous deux, dire qu'on en fasse tout-à-l'heure.

LA BRIE.

Oui, monsieur.

M. FRÉMONT.

Non pas pour aujourd'hui, de l'eau de chiendent seulement.

M. D'ORVILLE.

De l'eau de chiendent?

M. FRÉMONT.

Oui, monsieur, il faut laver.

M. D'ORVILLE.

Et vous reviendrez?

M. FRÉMONT.

A cette condition-là.

44 PROVERBES DRAMATIQUES.

M. D'ORVILLE.

. Si vous me le promettez, je ferai tout ce que vous voudrez. Je vais vous suivre jusqu'à ce que vous m'ayez donné votre parole.

M. FRÉMONT.

Nous verrons comment vous vous conduirez. Ils fortent.

LE SOURD.

PROVERBE IV.

PERSONNAGES.

M. DE L'ORME, fourd.

Mile. DE L'ORME, fille de M. de l'Orme.

M. DE MIRVILLE.

M. DUMONT.

HENRIETTE, femme-de-chambre de Mile. de l'Orme.

M. RONSIN, notaire.

La scene est chez M. de l'Orme.



LE SOURD,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE

M. DE L'ORME, Mlle. DE L'ORME.

M. DE L'ORME.

AH ça, ma fille, je n'ai point voulu vous parler de mariage jusqu'à présent; mais vous vertez arriver aujourd'hui le fils de M. Dumont, qui est un garçon sage, aimable, que je vous destine. Il vient ici par le carrosse de Tours: préparez - vous à le bien recevoir.

Mlle. DE L'ORME.

Mais, mon pere, je ne veux point me séparer de vous, & je n'ai point envie de me marier.

M. DE L'ORME.

Vous serez ravie de vous marier? Je le crois bien. Je voudrois voir le contraire, quand c'est moi qui ai arrangé cette assaire depuis dix ans. Mlle. DE L'ORME.

' Je ne dis pas cela, mon pere; je dis que rien ne presse, & que je veux rester avec vous.

M. DE L'ORME.

Vous marier paroît doux, parce que c'est ma volonté apparemment?

Mile. DE L'ORME.
Mais, mon pere....

M. DE L'ORME.

Hem?
Mlle. DE L'ORME.

Je ne dis pas cela.

M. DE L'ORME.

Vous aimez cela ? Voilà ce qu'une fille ne doit pas dire; mais aujourd'hui je vous le passe. Il ne faut pourtant pas que M. Dumont le sache; mais il faut le bien recevoir.

Mile. DE L'ORME. Vous ne m'entendez pas.

M. DE L'ORME. Que je ne m'y attende pas?

Mlle. DE L'ORME.

Je vous dis, mon pere, que je ne veux pas me marier si-tôt.

M.

DRAMATIQUES. 4

M. DE L'ORME..

Il faut vous marier au plutôt? Eh bien, puisque vous êtes si pressée, je ne veux pas perdre de tems, je suis de votre avis; je m'en vais chez mon notaire saire dresser les articles, je ne veux pas que cela traîne; peste! Avec cet empressement là, on ne sait pas ce qu'il peut arriver.

Mlle. DE L'ORME.

Mais, mon pere, écoutez donc mes raisons.

M. DE L'ORME.

Oh, je le crois bien, que vous trouvez que j'ai raison. A la bonne heure; c'est toujours bien sait de s'expliquer, on ne se querelle jamais, que saute de s'entendre. Je n'ai plus que saire de vous recommander de bien recevoir M. Dumont. Adieu, adieu, je reviendrai bien-tôt.

SCENE II.

MIle. DE L'ORME, HENRIETTE.

HENRIETTE.

EH bien, mademoiselle; avez - vous parlé à M. votre pere? Est-il vrai que M. Dumont arrive aujourd'hui?

Tome I.

Mlle. DE L'ORME. Il n'est que trop vrai.

HENRIETTE.

De quoi êtes - vous convenue avec lui?

Mlle. DE L'ORME.

De rien; je n'ai jamais pu m'en faire entendre.

HENRIETTE.

Cela est quelquesois commode d'avoir un pere ou un mari sourd; mais non pas dans ce moment-ci, où il n'y a pas de tems à perdre. Cependant il saut que vous sachiez une chose; c'est que votre amant du couvent est ici.

Mlle. DE L'ORME.

Le chevalier de Mirville? Et comment cela?

HENRIETTE.

Il a appris à Tours, que M. Dumont marioit son fils à Paris, à la fille de M. de l'Orme, il est parti sur - le - champ; il veut vous parler, il croit que vous le trahissez & que vous consentez à ce mariage, je l'ai vu, il va venir ici dans le moment.

Mlle. DE L'ORME.

Ah, qu'il s'en garde bien! Mon pere va ren-

DRAMATIQUES.

trer: Henriette vas plutôt le trouver, dis-lui bien....

HENRIETTE.

Ma foi, mademoiselle, dites-lui vous-même; car le voilà.

SCENE III.

Mile. DE L'ORME, M. DE MIRVILLE, HENRIETTE.

M. DE MIRVILLE.

Oui, mademoiselle; c'est moi qui veux savoir de vous - même, si vous m'abandonnez, si vous m'avez assez peu aimé pour consentir aujourd'hui à en épouser un autre?

Mlle DE L'ORME.

Ah, chevalier, pouvez-vous avoir cette penfée? Mais si vous m'aimez encore, à quoi m'exposez-vous par cette imprudence? Mon pere peut nous surprendre, suyez promptement.

M. DE MIRVILLE.

Ne craignez rien, il ne me connoît pas, & il me sera facile de le tromper: mais dites-moi donc quel est votre dessein & comment parer ce ma-

riage odieux? Il n'y a rien que je ne fasse pour le rompre, si vous y consentez, & si vous m'aimez encore.

Mile. DE L'ORME.

Ah, chevalier, si je vous aime!... Mais comment parvenir seulement à éloigner ce mariage?

M. DE MIRVILLE.

En ayant la fermeté de refuser celui qu'on vous propose.

Mlle. DE L'ORME.

Mais, fi mon pere veut absolument me for-

M. DE MIRVILLE.

Vous forcer! le peut-il? Est-il maître de vous faire signer malgré vous? Il vous mettra dans un couvent; mais peut-il vous faire religieuse sans votre consentement? Il est question du bonheur de votre vie, du mien, vous dites que vous m'aimez, & vous croyez que je soussiri-rai....

Mille. DE L'ORME.

Comment ? . . .

M., DE MIRVILLE.

Non, ne croyez pas que Dumont vous époule tant que je vivrai.

ĦĒÑRIEŤŤĒ.

Mais, mademoiselle, M. le chevalier à raison; qui peut engager M. votre pere, à saire
ce mariage? Connoît-il seulement célui qu'on
vous destime? C'est se sits d'un de ses anciens
amis; mais il ne l'a jamais vu. On matie ses ensans, comme on vend son cheval; on dit toujours que c'est sa meilleure acquisition qu'on puisse
proposer, & s'on ne cherche qu'à s'en désaire
& à se tromper l'un l'autre.

M. DE MIRVILLE.

Et l'on désunt deux cœurs, que le ciel sembloit avoir formés, pour faire leur bonheur.

HENRÍETTE.

J'entends quelqu'un. Ah, c'est M. votre père, mademoiselle!

M. BE MIRVILLE. Soyez tranquille & laissez-moi faire.



SCENE IV.

M. DE L'ORME, Mile. DE L'ORME, M. DE MIRVILLE, HENRIETTE.

M. DE L'ORME, embrassant M. de Mirville.

EH, le voilà, ce cher enfant! embrasse-moi.

M. DE MIRVILLE.

Monfieur....

felle?

HENRIETTE.
D'où connoît-il donc le chevalier, mademoi-

Mlle. DE L'ORME.

Je n'en sais rien.

M. DE MIRVILLE.

Monsieur, j'arrive dans l'instant de Versailles....

M. DE L'ORME.

De Marseille! mais tu rêves. Ton pere m'a écrit que tu n'étois jamais sorti de Tours.

M. DE MIRVILLE.
Mon pere?

M. DE L'ORME.
Par terre? ah, c'est que tu as voyagé par la

Loire apparemment; c'est une belle riviere. En bien, dis-moi donc, pourquoi ne vient - il pas aussi le bon-homme Dumont? Est - ce qu'il est toujours aussi déterminé que de mon tems? C'est insupportable?

HENRIETTE à M. de Mirville.

Il vous prend pour son gendre sutur, profitez de la circonstance.

M. DE MIRVILLE. Il engage fort à le tromper, toujours.

M. DE L'ORME.

Tu ne dis rien. Est-ce que tu n'es pas content de ma fille? Quant à moi, je la trouverois bien dégoûtée, si elle ne t'aimoit pas déjà.

M. DE MIRVILLE.

Monsieur, elle a trop d'appas...

M. DE L'ORME.

Quand nous ferons le contrat? Ah, voilà un empressement qui me plaît; mais ce sera toutà-l'heure, je viens de chez mon notaire qui doit se rendre ici, tout est arrangé.



SCENE V.

M. DE'L'ORME, Mile. DE L'ORME, M. DE MIR VILLE, M. RONSIN, HENRIETTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR Ronfin.

M. DE L'OR ME. Qu'est-ce que tu dis ? Approche ici.

LE LAQUAIS.
Monsieur Ronsin, monsieur.

M. DE L'ORME.

Ah, le voilà, monsieur Ronsin! vous ne pouviez pas venir plus à propos. Asseyons-nous. Tenez, voilà mon gendre.

M. RONSEN.

Monfieur, mademoiselle votre sille doit em

M. D.E L'ORME.

Combien il a de rentes? voilà bien comme sont les gens d'affaires, ils n'estiment un homme que selon le revenu qu'il a; pour moi, celui-ci me plaît sort.

DRAMATIQUES. 57

HENRIETTE à M. de Mirville.

Cet homme-ci est incorruptible, je vous en avertis, & je ne sais pas comment vous sortirez de ceci.

M. DE MIRVILLE.

Ma foi, ni moi non plus. Nous verrons.

M. Ronsin.

Monsieur, je n'ai pas mis vos qualités, parce que je ne les favois pas. Il ne manque que cela au contrat.

M. DE MERVILLE. Je vous les dicterai.

M. DE L'ORME.

Qu'est-ce qu'il dit ?

M. RONSIN.

Qu'il va me dicter ses qualités.

M. DE L'ORME.

Que vous étes entêté? il vous connoît bien.

M. Ronsin.

Allons, monsseur, quand il vous plaira.

M. DE MIRVILLE.

Mettez, Germain de Monfort, chevalier de Mirville.

. M. RONSIN

Mais ce n'est pas ce nom là què M. de l'Orme m'avoit dit.

M. DE MIRVILLE.
C'est qu'il ne le savoit pas.

Mile. DE L'ORME. Henriette, je tremble.

M. DE L'ORME, Qu'est-ce qu'il dit?

M. RONSIN. Qu'il s'appelle Monfort de Mirville.

M, DE L'OR, ME.

Mirtil, c'est un nom de berger; tant mieux, ce sera un mari constant, ma sille. Mais pourquoi Mirtil?

M. DE MIRVILLE. C'est un nom de terre.

M. DE L'ORME.

C'est le nom de ton pere, je ne savois pascela, moi; pourquoi diable a-t-il deux noms?

M. Ronsin.

Vos qualités?

M. DE MIRVILLE.
Capitaine des grenadiers au régiment de Forêt.

M. Ronsin.

Fort bien.

M. DE L'ORME. Après.

M. Ronsin.

Capitaine des grenadiers au régiment de Forêt.

M. DE L'ORME.

Maître particulier des eaux & forêts, c'est une belle charge; mais ton pere ne m'avoit pes mandé un mot de cette charge. A la bonne heure.

M. Ronsin.

Monsieur de l'Orme, je ne comprends rien à cela.

M. DE L'ORME.

Vous entendez bien cela? Et moi aussi.

M. RONSIN.

Mais il n'y a pas un mot de tout ce que vous m'avez dit chez moi.

M. DE L'ORME.

Je suis servi sur les deux toîts? eh! mais je le crois bien, je ne sais que de bonnes affaires, moi; signons, signons.

M. Ronsin.

Mais auparavant, fongez à ce que vous allez faire, je ne vous conseille pas de figner.

M. DE L'ORME.

Si mon gendre voudra signer?

M. DE MIRVILLE.

Ah, monfieur, je ne demande pas mieux, rien ne peut m'arrêter.

M. DÉ L'ORME.

Our, oui, vous avez raison, il est vieux & në sait que radotter; signons, signons. (Ils signens sous.)

M. RONSIN

Ma foi, comme vous voudrez, cela ne me fait rien du tout.

M. DE MPRVILLE.

Monsieur Ronsin, il n'y a pas de votre faute, laissez les choses comme elles sont.

M. Ronsin.

Moi, monsieur, quand un acte est passé & signé, je ne peux rien y changer; si tout cela vous rend heureux, mademosselle & vous, j'en serai charmé, Serviteur. (11 sori.)

SCENE VI.

M. DE L'ORME, Mile. DE L'ORME, HEN-RIETTE, M. DE MIRVILLE.

M. DE L'ORME.

Qu'est - ce qu'il vous a dit là? Vous l'avez connu d'abord; il est vrai qu'il est d'un entête-

DRAMATIOUES. 61

ment à impatienter. Ah, il faut que je lui dise un mot. (Il va pour fortir & il revient.)

M. DEMIRVILLE.

Croyez-vous à présent que notre bonheur ne soit pas entiérement assuré?

Mlle. DE L'ORME.

Je n'ose encore m'en flatter. Mon pere revient.

M. DE L'ORME.

Oh, je lui parlerai demain. Oui, mes enfans, je ne veux pas vous quitter.

SCENE VII.

M. DE L'ORME, Mile. DE L'ORME, M. DE MIRVILLE, HENRIETTE, M. DUMONT. UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR Dumont, monsieur.

M. DE L'ORME.

Eh bien, le voilà. Pourquoi crier si fort ? Il semble qu'il parle à un sourd. (AM. Dumont.) Ah, monsieur, qu'est-ce que vous voulez?

Mile. DE L'ORME.

Ah, chevalier!

HENRIETTE à M. Dumont.

Vous voyez que M. de l'Orme n'aime pas qu'on crie en lui parlant.

M. DE L'ORME.

Eh bien, parlez donc.

M. Dumont.

Monsieur, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous; mais vous saurez qui je suis, quand vous aurez lu la lettre de mon pere.

M. DE L'ORME.

Une lettre d'affaire, nous verrons cela demain. (Il met la lettre dans sa poche.)

M. Dumont.

Mais, monsieur....

M. DE L'ORME.

Vous voulez peut-être une réponse. Allons, allons. Mon gendre, vous voulez bien?

М. Вимойт.

Son gendre!

M. DE L'ORME. (Il lit.)

Hum, hum, hum,... Ah, le pauvre bon homme! hum, hum... Fort bien, fort bien. C'est une lettre de votre pere: mais pourquoi ne me l'avez-vous pas remise? Ah, c'est que vous l'aviez oubliée, & vous l'avez envoyée

DRAMATIQUES.

chercher. (A M. Dumont.) Allons, c'est bon, laissez-nous.

M. DUMONT.

Comment, monsieur, auriez-vous pris mon nom pour?....

M. DE MIR'VILLE.

Non, monsieur, & vous pouvez voir le contrat qui vient d'être signé; j'aimois mademoiselle & son pere vient de me l'accorder.

M. DUMONT.

J'entends, monsieur, je serois fâché de troubler votre bonheur; mais M. de l'Orme a tort de venir me faire essuyer un affront; oui, M. de l'Orme.

M. DE L'ORME.

Qu'est-ce qu'il a donc?

M. Dumont, criant.

Monsieur, je me nomme Dumont.

M. DE L'ORME.

Vous?

M. DUMONT, criant.

Oui, monsieur, & il n'est pas honnête à vous de me faire venir ici pour me manquer de parole.

M. DE L'ORME.

Comment?

M. DUMONT, criant.

Vous venez d'accorder mademonfelle votre fille à monfieur.

M. DE L'ORME.

Sans doute: est-ce que vous êtes son frere?

M. Dumont, criant.

Non, monsieur, mais il ne se nomme pas Dumont.

M. DE L'ORME.

Je le sais bien.

M. Dumont, criant.

Et c'est moi qui venois pour l'épouser.

M. DE L'ORME.

Et pour me quereller. Allons, allons; laisseznous. Vas, j'écrirai à ton pere. Ah, parbleu, j'aurois eu là un joli gendre, moi qui aime la paix.

Mlle. DE L'ORME.

Monsieur, je ne savois pas que mon pere vous choisiroit quand j'ai aimé monsieur le chevalier, & lui-même n'a rien sait dont vous puissiez vous plaindre.

M. Dumont.

Je le crois, mademoiselle, j'ai l'honneur de le connoître; & en vous voyant, je sens tout ce que je perds; mais rien ne me fera troubles une si belle union; je suis seulement saché que vous ayez pû le craindre un instant, & je me retire.

SCENE VIII.

M. DE L'ORME, Mile. DE L'ORME, M. DE MIRVILLE, HENRIETTE.

M. DE L'ORME.

Qui arrive de Tours pour me quereller. Est-ce ma faute à moi? Que n'arrivoit-il plus tôt?

Mile. DE L'ORME.

Ah, mon pere!

M. DE MIRVILLE.

Ah, monfieur!

M. DE L'ORME.

Demain nous éclaireirons tout cela.

M. DE MIRVILLE.

l'espete que vous serez content.

M. DE L'ORME.

C'est attendre long-tems? Vous êtes impatient : mais je vous le pardonne; parce que vous

Toma I. E.

66 PROVERBES DRAMATIQUES.

m'avez débarrassé de ce petit Dumont qui ne me convenoit point du tout; mais laissons tout cela, & allons-nous en souper.

LE SUISSE

MALADE.

PROVERBE V.

PERSONNAGES.

LE BARON DE ROTTBERG, capitaine Suisse.

LE MAJOR.

M. ROSELIN, médecin.

UN CAPORAL.

UNE SENTINELLE.

UN LAQUAIS.

La scene est chez le baron de Rottberg.

UN GARÇON DE CABARET.



LE SUISSE MALADE.

PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

LE BARON en robe-de-chambre, LE MAJOR.

LE MAJOR.

EH BIEN, M. la baron, comment aujourd'hui porte-vous, porte-vous bien?

LE BARON.

Non, major, je suis tout embarrassé des jambes, de la tête, de la ventre.

LE MAJOR.

Fumé in bibe de tabac, car il fera fort bien, che vous affure, moi.

LE BARON.

Pon, j'ai déjà fumé plus que trois, & tout au contraire il ne fait rien, je suis tout de même qu'auparavant.

E iij

LE MAJOR.

Tiaple! je comprends pas comment cela il fait: il faut envoyer chez la docteur.

LE BARON.

Hé bien, envoye vous.

LE MAJOR.

Je vais dire tout présentement. Oh là - bas, André.

SCENE II.

LE BARON, LE MAJOR, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Q U'EST-CE que vous voulez, M. le major?

L E M A J O R.

Apporte ci à ste moment la docteur Roselin.

LE LAQUAIS.

Il est ici dans la maison, chez un monsieur qui est malade. Tenez le voilà qui descend.

LE MAJOR.

Hé bien, fais endrer ici, chez M. la Baron. Marche donc. (Le laquais fort.) Cette docteur, il dira la mal avec la remede.

SCENE III.

LE BARON, LE MAJOR, M. ROSELIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Par ici, monsseur le docteur.

M. ROSELIN.

Ah, c'est vous, monsieur le major : est-ce que vous êtes malade?

LE MAJOR. C'est bien autrement, c'est M. la capitaine.

M. Roselin.

Ah, cela n'est pas étonnant, dans ce temsci, it y a beaucoup de maladies; voyons, voyons.

LE MAJOR.

Tenez, placez-vous ici, avec M. la baron.

M. ROSELIN, tâtant le pouls du baron.

Qu'est-ce que vous sentez, monsieur?

LE BARON.

Je sente fort la tabac de sumée.

M. ROSELIN.

Je comprends fort bien; cela vient d'un grand feu dans les entrallles, & crachez-vous?

E iv

LE BARON.

M. la docteur, toute le jour je ne fais pas autrement; & plus je crache, plus je suis altéré,

LE MAJOR.

C'est-il pon cela, M. la docteur?

M. ROSELIN.

Un moment; plus je pense & plus je vous trouve heureux, monsieur; votre maladie est une chose rare! admirable! surprenante! c'est un bonheur pour moi de vous avoir vu!

LE MAJOR.

Un bonheur, M. la docteur?

M. ROSELIN, avec joie.

Oui, un bonheur! votre maladie est la pituite vitrée des anciens, que nous avions perdue depuis long-tems, & que vous nous faites retrouver,

LE MAJOR.

Une petite huitre vitre, vous croyez, M, la docteur?

M. ROSELIN.

J'en suis sûr, & toute la faculté m'en aura obligation.

LE BARON.

Mais, monsieur, que faut-il que je fasse?

M. ROSELIN.

Il faut..., la pituite vitrée! cela aura des sui-

DRAMATIQUES.

tes! il faut, monfieur.... la pituite vitrée!...

LE MAJOR.

Dites à ce moment, M. la baron, il attend votre ordonnance.

M. Roselin.

Il faut, monsieur, faire boire beaucoup le malade & lui donner une garde; je reviendrai bientôt. La pituite vitrée!... Adieu, messieurs, adieu, ne perdez pas de tems,

SCENE IV.

LE BARON, LE MAJOR, LE LAQUAIS.

LE MAJOR.

ANDRÉ, allez sur le moment, à la corps-degarde, chercher une garde de quatre hommes, aveç in caporal, & qu'ils viennent tout présentement.

LE LAQUAIS.

Oui, monsieur le major.

LE MAJOR.

Et faites apporter ici, six bouteilles de vin, du meilleur, & après on portera encore.... Allons, marche.

SCENE V.

LE BARON, LE MAJOR.

LE MAJOR.

JE comprend pas bien ce petit huître que la docteur il dit que vous avez, M. la baron.

LE BARON.

C'est peut-être que j'ai mangé beaucoup à Dunkerque, de celles de Blankenberg, avant de venir ici.

LE MAJOR.

Ho, cela il pourroit être fort bien comme cela; mais il dit que c'est in bonheur; c'est in tiaple de bonheur; j'aimerois mieux avoir in pon santé.

LE BARON.

La remede il fera peut-être guérir un peu.

LE MAJOR.

Oh, pour moi, je crois bien. Ah! voilà déjà la vin.



SCENE VI.

LE BARON, LE MAJOR, UN GARÇON DE CABARET, avec des bouteilles de vin, LE CAPORAL, DES SOLDATS, LE LAQUAIS.

LE GARÇON DE CABARET.

N'est - CE pas ici que demeure M. le baron de Rottberg.

LE MAJOR.

Oui, porte là le vin & les verres.

LE LAQUAIS.

Monsieur le major, voilà le caporal

LE MAJOR.

Ah, fort pon. Caporal, mettez in sentinelle à la porte de M. la baron, qu'on ne laisse point entrer ici personne, sans mon ordre entendezvous?

LE CAPORAL

Fort pon, M. le major.

LE MAJOR.

Ecoutez encore. Vous aurez soin de verser à boire à M. la baron, voilà du vin; n'épargne

76 PROFERBES

pas, & vous boirez aussi avec lui pour l'inviter.

LE CAPORAL. Fort pon, M. la major.

LE MAJOR.

Je reviendrai à ste moment, après que la parade il sera fini. Portez - vous bien M. la baron.

LE BARON.

Adieu major.

COENE WIL

SCENE VII.

LE BARON, LE CAPORAL, LA SENTINELLE.

LE CAPORAL.

SENTINELLE entre dehors, & prendre garde s'il vient quelqu'un qu'il ne doit pas entrer, que M. la major.

LE BARON.

Caporal, je suis fort altéré.

LE CAPORAL.

C'est fort pon; voilà in bouteille que nous boirons premiérement; tenez, mon capitaine; c'est pour votre bon santé. (Ils boivent.) C'est

DRAMATIQUES.

un pon vin. Puvons encore un coup. A la major. (Ils boivent.) Fort pon!

LE BARON.

La docteur, je crois, il a raison.

LE CAPORAL.

C'est un pon ordonnance, ils donnent pas comme cela à l'hôpital. Voulez - vous encore? pour moi, je veux bien. Au santé de tout la régiment. (Ils boivent.)

LE BARON.

C'est un pon médecin, la docteur.

LE CAPORAL.

Oh, in fort habile homme! voule-vous poire aux compagnies de grenadiers; c'est braves gens, par mon foi.

LE BARON.

Je suis fort en train, verse, caporal. (Ils boi-vent.)

L. CAPORAL

Nous poirons après la drapeaux.

LE BARON.

La drapeaux? Oui, il faut commencer par la drapeaux, & puis nous retournerons après: c'est un grand bêtise que nous avons fait. Puvons, puvons. (Ils boiyens.)

LE CAPORAL.

Je disois pas d'abord, mais je pensois.

LE BARON.

Je suis plus gaillard, la parole il me revienta

LE CAPORAL

La tambour, la fifre, le musique, il faut poire aussi, mon capitaine. (Il verse.)

LE BARON.

Le musique, oui; c'est un pon camarade pour poire aussi le musique. Donne donc encore.

LE CAPORAL.

Votre verre il est tout plein.

LE BARON.

Ah, tu as raison, caporal, c'est que je ne voyois pas. (Ils boivent.)

LE CAPORAL

Mon capitaine, voule-vous chanter un petit chanson, cela il vous altérera encore plus fort.

LE BARON.

Je veux pien, caporal. Chante un peu, je chante avec.

LE CAPORAL chante.

Air du Noël Suisse.

C'est un pon grivoise Que mameselle Fanchon, Elle vous amboise Et se rend sans saçon.

> LE BARON chante. C'est un bon grivoise...

Oui, tu avois raison, cela il altere beaucoup de chanter, verse un peu à boire. (Ils boivent.)

LE CAPORAL

C'est fort pon, Allons, chantons.

ENSEMBLE.

C'est un pon grivoise Que mameselle Fanchon, Elle vous amboise Et se rend sans saçon.

LE BARON.

Gott, Gott, puvons. (Ils boivens.)

LE CAPORAL

Mon capitaine, écoute avec moi.
On lui dit, mamselle,

Je vous aime bien.

LE BARON.

On lui dit, mamselle,

Je vous aime bien,

LE CAPORAL

Et jamais la belle

Ne dit, je n'en crois rien.

LE BARON.

Ah, fort pon, celui - là! puvons à son santé. (Ils boivent.)

> ENSEMBLE Et jamais la belle

Ne dit, je n'en crois rien.

LE CAPORAL

Chacun se l'arrache. Sans qu'elle se fâche, Qui porte moustache A toujours fon tour. Du sergent au tambour.

LE BARON.

Du sergent au tambour.

Il est sallé, celui-là, puvons. (Ils boivent & ils commencent à être ivres.)

SCENE VIII.

LE BARON, LE CAPORAL, M. ROSELIN. LA SENTINELLE, (tous deux en-dehors.)

LA SENTINELLE.

Où allez - vous, monsieur? On n'entre pas.

M. ROSELIN.

Je vais chez M. le baron.

LA SENTINELLE.

Monsieur la baron, là-dedans?

M. Roselin.

Oui, M. le baron qui est malade.

LA SENTINELLE. Malade?

M. Roselin.

Oui, je suis son médecin.

La SENTINELLE.

'Malade? On m'a point dit. Alle-vous trouver la major, il vous fera entrer.

M. Roselin.

Quoi, je ne puis pas entrer sans le major?

LA SENTINELLE.

Non, je vous dis, allons, marche.

M. ROSELIN.

Quels diables de gens!

LA SENTINELLE.

Allons, allons, vous dire point autre chose.

M. Roselin.

Eh bien, je m'en vas trouver le major.

LA CAPORAL.

Sentinelle, qu'est-ce donc là?

LA SENTINELLE.

In monsieur, qui est allé marcher sur la major.

Tome I. F

82 PROVERBES

LE CAPORAL. Ah, pon, pon.

SCENE IX.

LE BARON, LE CAPORAL

LE BARON.

CAPORAL, qu'est-ce qui est donc là avec vous?

LE CAPORAL.

C'est moi.

LE BARON.

Ah, je croyois voir encore un autre.

LE CAPORAL. C'est la brouillard.

LE BARON.

Oui, je comprends. Puvons à présent.

LE CAPORAL.

Au brouillard? (Versant à boire.)

LE BARON.

Non, à les treize cantons.

-LECAPORAL

Eh bien, au premier.

DRAMATIQUES. 83

LE BARON.

Zurich ?

Le CAPORAL.

Non, Berne.

LE BARON.

Non, c'est Zurich, je suis de Zurich; ainsi pour moi, c'est la premier.

LE CAPORAL.

Buve-vous à Zurich, moi je pois à Berne.

LE BARON.

Berne, Zurich, Zurich, Berne, je pois toujours. (Ils boivent.)

,

SCENE X.

LE BARON, LE MAJOR, M. ROSELIN, LE CAPORAL.

LE MAJOR.

EH BIEN, baron, comment va présentement? L E B A R O N.

Ah, major! nous avons pu à votre fanté, voule-vous poire avec nous?

M. Roselin.

Comment! il est ivre, je crois! vous lui avez

F ij

84 PROVERBES DRAMATIQUES.

laissé boire du vin ; c'est donc pour cela qu'on ne vouloit pas me laisser entrer ?

LE MAJOR.

N'avez - vous pas dit de faire poire?

M. Roselin.

Oui, mais pas de vin.

LE MAJOR.

Et de donner une garde ? Voilà la caporal, & puis encore quatre fusiliers.

M. Roselin.

. Comment! c'est une garde-malade, & c'étoit de la tisanne qu'il falloit lui faire boire.

LE MAJOR.

Ah bien, dame, il falloit donc vous expliquer mieux!

M. Roselin.

J'ai cru que vous m'entendriez, ce n'est pas ma faute; mais il n'a pas besoin de moi à préfent, je vous souhaite le bon jour.

LE MAJOR.

Pon jour, M. la docteur.

L'APRÈS-DINÉE.

PROVERBE VI.

PERSONNAGES.

M. DE VERNANT, receveur - général des finances.

Madame DE VERNANT.

M. L'ABBÉ DE LA BRUYERE.

M. LE CHEVALIER DES GLANDS, officier.

ROSALIE, femme - de - chambre de madame de Vernant.

UN LAQUAIS.

La scene est dans la chambre de madame de Vernant.



L'APRÈS-DINÉE,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Madame DE VERNANT, ROSALIE.

Madame DE VERNANT.

EH bien, mademoiselle, on ne peut donc pas yous avoir?

ROSALIE.

Madame, j'étois là-dedans.

Madame DE VERNANT.

Allons, donnez-moi... Je ne sais plus ce que je voulois dire... Ah, un autre collet monté, celui-là va à faire horreur.

ROSALIE.

Mais, madame n'a qu'à le rendre, si elle n'en veut pas; cependant, il est bien fait; c'est qu'il y a là un pli... Attendez. (Elle le raccommode.)

Madame DE VERNANT.

Oui, un pli; voyons. (Elle se mire.) Eh bien, voilà ce que je veux dire. Il va à merveille comme celà. Ayez soin que mademoiselle Dusour m'en sasse un'autre, tout pareil; mais je dis tout de même, mademoiselle.

Ros'AliE.

Oui, madame. Et quand madame le veutelle?

Madame DE VERNANT.

Quand? mais demain matin, il n'y a qu'à envoyer Saint-Pierre, tout - à - l'heure, j'en suis très-pressée.

ROSALIE.

Mais il n'y a pas assez de tems.

Madame DE VERNANT.

Oh, vous voilà comme tous les ouvriers qui vous persécutent pour avoir votre pratique, & puis dont on ne peut rien tirer.

ROSALIE.

Je dis seulement à madame que le tems est bien court.

Madame DE VERNANT.

Eh bien, cela ne fait rien, mademoiselle, je

89

veux l'avoir. Vous trouvez toujours ce que je desire impossible, & puis vous viendrez me dire que vous m'êtes bien attachée.

ROSALIE.

Mais je ne dis pas cela: madame me gronde toujours.

Madame DE VERNANT.

Vous verrez que j'ai de l'humeur, parce que je veux avoir quelque chose dont j'ai besoin. Faites-moi venir Henriette, que je sache... Bon, voilà mon mari. Donnez-moi ce petit tabouret sous mes pieds, & allez vous-en. Il a des saçons avec vous qui ne me plaisent point du tout, songez-y. Emportez un peu tout cela.

CCEME I

SCENE II.

Mad. DE VERNANT, M. DE VERNANT.

Madame DE VERNANT.

AH, monsieur, vous faites toujours un bruit épouvantable quand vous entrez chez moi; je n'ai pas dormi de la nuit, j'ai une migraine affreuse, & vous venez là....

M. DE VERNANT.

Moi, madame, je ne sais pas cela; on ne peut jamais vous voir le matin.

Madame DEVERNANT.
N'allez-vous pas me quereller?

M. DE VERNANT.

Allons; c'est fort bien : c'est moi qui ai tort. Voilà comme sont toujours les semmes. (Il se regarde dans la glace de la cheminée.) Comment trouvez-vous cette perruque-là?

Madame DE VERNANT. Hideuse!

M. DE VERNANT.

Comment, hideuse? Je vous réponds qu'elle va très-bien, tout le monde m'en a fait compliment aujourd'hui à dîner.

Madame IDE VERNANT.

Des gens sans goût, apparemment.

M. DE VERNANT.

Parbleu, non; car c'est votre président que vous admirez tant.

Madame DE VERNANT.

Il se moque de vous. A propos, monsieur, voilà le printems, il me saut quatre robes, & je n'ai pas le sol.

M. DE VERNANT.

Ma foi, madame, ce n'est pas mon affaire, que n'avez-vous plus d'arrangement? (Il regarde une brochure qui est sur la cheminée.) Qu'est-ce que c'est que ce livre là? je ne connois pas cela.

Madame DE VERNANT.

C'est l'abbé de Grand-Pré qui me l'a apporté; il est charmant : si vous voulez, je vous le prêterai.

M. DE VERNANT, feuilletant le livre.

Qu'est-ce que c'est; une traduction?

Madame DE VERNANT:

Je crois que oui. Monsieur, dites-donc à M. Duplessis de me donner cinquante louis.

M. DE VERNANT.

L'original est anglois?

Madame DE VERNANT.

Qui : répondez-moi donc, monsieur.

M. DE VERNANT.

Je vous dis, madame, que cela est inutile. Depuis quand cela paroît-il?

Madame DE VERNANT.

Il y a deux jours. Je ne pourrai me montrer

nulle part, je n'ai que de vieilleries, & en vérité, monsieur, il est inconcevable....

M. DE VERNANT.

Des vieilleries, des vieilleries! je ne vous ai pas donné, il y a deux mois, deux toiles superbes?

Madame DE VERNANT.

Bon, des toiles! cela ne tient lieu de rien.

Je dirai donc à M. Duplessis...

M. DE VERNANT. Il n'a rien du tout, je vous assure.

SCENE III.

Mad. DE VERNANT, M. DE VERNANT, L'ABBÉ, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur l'abbé de la Bruyere.

M. DE VERNANT.

Ah, bon; il est assomant, je m'en suis.

Madame DE VERNANT.

Mais, monsieur, écoutez donc un instant.

M. DE VERNANT.

Eh, non parbleu, je manquerois la piece nouvelle, il est tout-à-l'heure la demie. Madame DE VERNANT.

Mais il faut que je vous parle absolument. Souperez-vous ici?

M. DE VERNANT.

Je n'en fais rien; M. l'abbé, je vous donne bien le bon jour.

L'ABBÉ.

Vous êtes bien pressé!

SCENE IV.

Madame DE VERNANT, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Qu'EST - CE que vous avez donc aujourd'hui,

Madame DE VERNANT.

C'est mon mari; vous savez bien comme sont ces messieurs-là.

L'ABBÉ.

Oui, je les connois un peu. En vérité, je n'imagine pas comment les femmes peuvent se déterminer à se marier.

Madame DE VERNANT. Vous n'imaginez pas? C'est bientôt dit: eh,

94 PROVERBES

fait-on ce qu'on fait ? Cela vous est bien aisé à dire.

L'ABBÉ.

Il est vrai que....

Madame DE VERNANT.

Ce n'est pas nous qui nous marions : aussi, si je peux jamais devenir veuve, croyez que...

L'ABBÉ.

Oh, pour cela, vous avez bien raison; voilà l'état que j'aurois ambitionné, si j'avois été semme.

Madame DE VERNANT.

Mais c'est qu'il n'y a que celui-là. Vous apportez un bien considérable à votre mari, & vous n'en jouissez pas ; ce n'est pas la peine.

L'ABBÉ.

Voilà ce que j'ai pensé cent sois.

Madame DE VERNANT.

Et encore ils refusent tout, pour donner à des créatures qui font mal au cœur.

L'ABBÉ.

Il est vrai que je ne conçois pas le goût des hommes d'à présent. A propos de cela, votre beau-frere, à ce qu'on m'a dit, vient de prendre la petite Réminy.

DRAMATIQUES. 95

Madame DE VERNANT. Eh bien, oui, & l'on trouvera mauvais...

L'ABBÉ.

Elle eft très-jolie.

Madame DE VERNANT.
Oui, c'est une petite horreur, qui ne sait pas
danser, & l'on trouve cela charmant.

L'ABBÉ.

Elle a de jolis yeux.

Madame DE VERNANT.

Vous trouvez cela, vous?

L'ABBÉ.

Quand je dis... c'est joli pour une sille.

Madame DE VERNANT.

Allons, l'abbé, vous ne vous y connoissezpoint du tout.

L'ABBÉ.

Cela peut être, vous savez bien que je ne vois pas de loin; mais c'est madame de Rouviere qui est charmante.

Madame DE VERNANT.

Madame de Rouviere?

L'ABBÉ.

Oui, elle est revenue de Bretagne, j'ai dîné aujourd'hui avec elle; d'honneur, elle est éblouissante!

Madame DE. VERNANT.

Mais, ne dites donc pas de ces choses - là, l'abbé; nous avons été ensemble au couvent, elle est noire à faire peur, mal faite...

L'ABBÉ.

Pour la taille, je ne sais pas; cependant il me semble que...

Madame DE VERNANT.

Allons, vous êtes comme le président à qui chat coeffé tourne la tête.

L'ABBÉ.

Il se peut bien que...

Madame DE VERNANT.

C'est madame de Mirevault qui est charmante: voilà ce qu'on appelle une semme, cela!

L'ABBÉ.

Oui, mais elle a quarante ans.

Madame DE VERNANT.

Eh bien, qu'est-ce que cela fait ? Voilà comme font les hommes; que fait l'âge, quand une femme est aimable ?

L'ABBÉ.

Vous avez raison.

Madame DE VERNANT. Souperez-vous ici ce soir, l'abbé?

L'ABBÉ,

DRAMATIQUES.

97

L'ABBÉ.

Non, j'en suis désespéré.

Madame DE VERNANT.

Vous venez pour vous excuser apparemment; car vous m'aviez promis hier.

L'ABBÉ.

Je ne crois pas, parce que je suis engagé il y. a plus de quinze jours.

Madame DE VERNANT.
Cela n'est pas vrai; voyons où?

L'ABBÉ.

Chez la comtesse.

Madame DE VERNANT.

C'est encore une jolie personne que votre comtesse! une petite sotte, qui ne reconnoît personne, qui est plus ridicule: elle a des dents qui ne finissent pas; mais vous ne voyez rien de tout cela, vous autres hommes, voilà comme vous êtes.

LABBÉ.

Je vous assure que vous seriez très-contente d'elle, si vous la connoissiez.

Madame DE VERNANT. Je ne crois pas que cela m'arrive.

HE WE

Tome I.

G

SCENE V.

Madame DE VERNANT, L'ABBÉ, LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

LR.LAQUAIS.

Monsieur le chevalier des Glands. L'ABBÉ.

Je m'en vais.

Madame DE VERNANT.

Où allez-vous donc l'abbé? est-ce le chevalier qui vous chasse?

L'ABBÉ.

Non; mais vous savez bien...

LE CHEVALIER.

Eh bien, M. l'abbé, je romps un tête-àtête? cela vous fâche, il est dangereux, l'abbé, madame.

Madame DE VERNANT.

Je vous dis, l'abbé, que je veux que vous restiez.

L'ABBÉ.

Mais, j'ai affaire, en honneur.

LE CHEVALIER.

Sans doute, il a quelque veuve à consoler, c'est le consolateur des veuves, madame; grand joueur de cavagnole, j'ai découvert cela, moi tel que vous me voyez.

Madame DE VERNANT. Ah, voilà pourquoi il ne veut pas souper ici.

LE CHEVALIER.

Oui, & quand la partie est finie, il reste le dernier pour faire les comptes.

L'ABBÉ.

M. le chevalier, je n'aime point ces plaisanteries-là, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Je ne plaisante point, il fait le modeste, l'abbé; si donc! c'est le plus mauvais ton du monde... Attendez, comment est - ce qu'elle se nomme? Madame de.... C'est dans le Marais toujours, mais non; je crois que je me trompe; la rue Cassette; c'est au sauxbourg... En bien, il s'en va réellement.

Madame DE VERNANT.
Adieu donc, l'abbé.

SCENE VI

Madame DE VERNANT, LE CHEVALIER.

Madame DE VERNANT.

Vous le tourmentez horriblement, ce pauvre abbé.

LE CHEVALIER.

Bon!

Madame DE VERNANT.
Pourquoi donc en uniforme aujourd'hui?

LE CHEVALIER.

Est-ce que nous n'avons pas eu la revue du commissaire; je n'ai eu que le tems de saire ôter mes guêtres.

Madame DE VERNANT. Vous devez être fatigué.

LE CHEVALIER.

Je vous le demande! & je dois aller fouper

à la campagne encore.

Madame DE VERNANT. Cela ne va-t-il pas finir?

LE CHEVALIER.

Je l'espere; la revue du roi est le vingt-un.

DRAMATIQUES. 101

Il faisoit aujourd'hui une poussiere abominable.

Madame DE VERNANT. Vous n'avez donc pas dîné?

LE CHEVALIER.

J'ai mangé un morceau avec nos messieurs. A propos, madame de Mirecourt est venue nous voir à cheval.

Madame DE VERNANT. A cheval? je crois qu'elle y est bien mal.

LE CHEVALIER.

Non, pas trop, elle est assez hardie à cheval.

Madame DE VERNANT.

Pour ce qui est d'être hardie, ce n'est pas là ce qui lui manque; elle a l'air un peu sille.

LE CHEVALIER.

Ah, ne dites donc pas cela; il est vrai que je ne crois pas qu'on languisse long-tems avec elle, & j'ose me statter que si j'avois voulu...mais dans ce tems-là...vous savez bien...

Madame DE VERNANT. Aviez-vous déjà madame de Mirevault?

LE CHEVALIER.

Madame de Mirevault? fi donc!



SCENE VII.

Madame DE VERNANT, LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

C'EST un billet de la part de madame de Rouviere.

Madame DE VERNANT.

Madame de Rouviere! de quoi s'avise-t-elle? (Elle lit.) Non. Dites à son laquais que je ne peux pas, que je vais sortir dans le moment, & revenez. (Au chevalier.) Elle me demande à souper; elle dit qu'elle va me venir prendre pour aller au rempart, je ne la puis souffrir. Sonnez un peu, chevalier. Je m'en vais aller à l'opéra; il m'ennuye à mourir, cela ne sait rien. Venezy, chevalier, nous causerons. (Au laquais qui entre.) Mes chevaux.

LE LAQUAIS.

Madame, ils font mis.

LECHEVALIER. Est-ce aujourd'hui votre loge?

DRAMATIQUES. 103

Madame DE VERNANT.

Oui, laissez-là votre campagne, & venez souper chez ma mere; madame de Persin y sera.

LE CHEVALIER.

Vous le croyez?

Madame DE VERNANT.

J'en suis sûre, Cela vous détermine, n'est-ce pas? C'est honnête. (Au laquais.) Dites que je ne souperai pas ici. (Ils s'en vont.)

1 •

LES FAUX INDIFFÉRE NS.

PROYERBE VIL

PERSONNAGES.

LA COMTESSE.

LE CHEVALIER,

HENRIETTE, semme-de-chambre de læ comtesse.

La scene est chez la comtesse.



LESFAUX

INDIFFÉRENS,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.
LA COMTESSE, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

HENRIETTE!

HENRIETTE.

Madame!

LA COMTESSE.

Donnez-moi....

HENRIETTE.

Quoi, madame?

LA COMTESSE.

Mon écritoire.... Non, un fiege.

HENRIETTE.

Madame me paroît bien inquiette, bien agitée

NOS PROVERBES

LA COMTESSE, s'asseyant.

Ah, Henriette! ma situation est inconcevable!

HENRIETTE.

Comment, madame, auriez-vous à vous plaindre de M. le chevalier?

LA COMTESSE.

Eh non, au contraire; il ne m'est que trop. fidele.

HENRIETTE.

Que trop sidele! Voilà un reproche qui est nouveau.

LA COMTESSE.

Sans doute, & plus il est rare, plus il me semble que j'ai de torts.

HENRIETTE.

Comment, vous trouvez qu'il vous aime trop?

LA COMTESSE.

Oui.

HENRIETTE.

Eh bien, épousez-le, il changera bientôt.

LA COMTESSE.

Quoi, tu veux que j'épouse un homme que je n'aime pas ?

HENRIETTE.

Vous ne l'aimez plus ?

DRAMATIQUES. 109

LA COMTESSE.

Non, & voilà ce qui me tourmente.

HENRIETTE.

C'est pourtant ce qui devroit vous tranquilliser; ce n'est que lorsque l'on aime, qu'on est en proie aux tourmens, aux ennuis, aux....

LA COMTESSE.

Je vois bien que tu ne me comprends pas ; car enfin, qu'ai-je à reprocher au chevalier? Rien. On ne fauroit aimer plus vivement, avec plus de délicatesse... Il est affreux d'être ingrate sans le vouloir, sans aucun sujet de plainte.

HENRIETTE.

Moi, madame, je ne vois rien là d'affreux; vous êtes comme vous étiez avant de l'aimer.

LA COMTESSE.

Tu ne conçois pas que mon indifférence va

HENRIETTE.

Il est vrai qu'il perdra beaucoup, en perdant un cœur comme le votre, madame; mais puisque vous ne le quittez pas pour en aimer un autre, quel tort avez-vous? On n'est pas maître de son cœur, & d'ailleurs laissez-le toujours vous aimer, cela ne vous coûtera rien.

110. PROVERBES

LA COMTESSE.

Quoi, je le tromperois?

HENRIETTE.

Il fera encore trop heureux.

LA COMTESSE.

Oui; mais c'est une fausseté dont je suis incapable; cependant, lui laisser appercevoir que je ne l'aime plus, c'est lui donner la mort. Non, je ne puis m'y déterminer. Sa présence m'embarrasse, & je crains autant de le voir, qu'il desire d'être avec moi.

HENRIETTE.

Eh bien, madame, ne le voyez pas; mais écrivez-lui.

LA COMTESSE.

Quelle sera sa douleur! à quel désespoir il va se livrer!

HENRIETTE.

J'entends quelqu'un, c'est lui-même, déterminez-vous.

LA COMTESSE.

Oh ciel! dis-lui d'attendre.... je vais rêver au parti que je dois suivre.



SCENE II.

LE CHEVALIER, HENRIETTE.

HENRIETTE.

MONSIEUR le chevalier....

LE CHEVALIER.

Eh bien, que fait la comtesse? Puis-je la voir?

HENRIETTE.

Elle est très-occupée. Si vous voulez pourtant, je vais lui demander.

LE CHEVALIER.

J'avois à lui parler; mais cela ne presse pass

HENRIETTE.

Je m'en vais lui dire que vous êtes ici.]

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas la détourner.

HENRIETTE.
Attendez un instant.

SCENE III.

LE CHEVALIER, revant.

JE n'aurois pas du rester. Par où m'y prendre pour lui annoncer?.... Qui m'eût dit qu'un jour j'aurois pu cesser de l'aimer?.... Cependant, il n'est que trop vrai!... Est-elle moins belle, moins tendre? Non, voilà ce qui me désespere!... Sur le point de l'épouser, rompre sans raison.... Il le saut bien.... Je consens qu'elle me haisse; mais je ne veux pas que jamais elle puisse me mépriser.... Que lui dire? que je ne l'aime plus? Moi qui lui ai juré cent fois de ne vivre que pour elle, de l'adorer jusqu'au dernier foupir.... Ah, quelle barbarie! je pourrois me résoudre à lui plonger le poignard dans le sein, moi qu'elle aime ! ah que dis-je? dont elle attend le bonheur de sa vie : je serois un monstre?.. Mais si je lui écrivois?... Oui, si je rougis de mon indifférence, je ne dois pas rougir d'une action qui prouve l'honnêteté de mon ame. (Il écrit.) « Mon cœur » m'avoit trompé, madame. » O ciel! elle en mourra.

mourra. (Il lerit.) « Si vous le voulez cepenmant, je tiendrai ma promesse, je ne peux
mant pas être à un autre qu'à vous; je ne suis pas
mant capable d'une pareille persidie. Je perds bient
mant plus que vous, puisque rien ne pourra jamais
mant tenir lieu d'un amour qui m'étoit si prémant cieux. » Donnons cette lettre à Henriette, &
mant des la lettre.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, HENRIETTE.

HENRIETTE.

MONSIEUR le chevalier, madame ne sauroit vons voir aujourd'hui, & elle m'a chargée de vous remettre ce billet.

LE CHEVALIER.

Eh bien, comme il lui plaira. Je lui ai écris aussi, donnez-lui cela.

HENRIETTE

Je vais le lui remettre dans l'instant.

SCENE V.

LE CHEVALIER.

Qu'elle est éloignée d'imaginer se qu'elle va

lire! Voyons ce qu'elle peut me mander. (Il lit bas.) Est-il possible à ai-je bien lu! Il lit haut. C'est avec la plus vive douleur, M. le chevalier, que je vous écris ceci. Il ne faut plus nous voir: je ne suis plus digne de vous. Je ne saurois vous tromper; il ne sera plus de bonheur pour moi, vous seul me l'aviez fait concevoir, mon eaux s'y refuse, il n'est plus sensible, j'y perds plus que vous; vous étes vengé, & vous devez l'être; c'est-une satisfaction que je vous dois. Ménagez-vous, & que votre désespoir ne me sasse pas repentir d'avoir été trop vraie. Adieu.

(Il tombe dans un fauteuil.)

Elle ne m'aime plus! Avec quelle froideur elle me l'annonce! Elle m'avoit prévenu, & je craignois de lui déchirer le sein! L'ingrate! qui a pu me faire perdre son cœur? Mais que dis-je! Non, elle ne m'a jamais aimé. Quelle affreuse pensée! Elle auroit pu me tromper! Dieux! quelle horrible situation! (Il s'appuie sur la table, la tête sur ses deux mains. La comtesse entre, & le voit dans cette situation.)

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

QUOI, chevalier, vous ! vous avez pu écrire que vous ne m'aimiez plus !

LE CHEVALIER.

Aurois-je jamais pu penser que je dusse avoir un pareil reproche à vous faire, sans craindre de vous offenser! Ah, comtesse, non, votre cœur n'a pu vous dicter ce billet!

LA COMTESSE.

Quoi, vous vous plaignez, quand au même instant vous êtes encore plus coupable, quand je craignois tout de votre désespoir!...

LE CHEVALIER.

Et vous êtes-vous trompée? Non, madame, j'en mourrai! Vivez heureuse, puisque vous pouvez l'être encore sans moi.

LA COMTESSE.

Ingrat, connoissez - vous si peu mon cœur! Ah! sans doute, puisque vous avez consenti à le perdre. Quelle étoit mon erreur!

LE CHEVALIER.

Que dites-vous, o ciel!...quelle joie insen-H ii

116 PROVERBES DRAMATIQUES.

fée!...Ah, madame, si je vous parois actuellement indigne d'un si doux retour, le tems, monrepentir, tout vous prouvera que c'est un égarement que je ne me pardonnerai jamais. Trop heureux, si je puis espérer qu'un jour vous me regretterez!

LA COMTESSE

Et que fais-je donc à présent?

LE CHEVALIER.

Quoi, vous me pardonneriez! Quelle seroit mon bonheur! Vous m'aimeriez encore?

LA COMTESSE.

Ai - je jamais cessé? Mon cœur n'étoit - il passe alarmé de tout ce que vous soussiriez par ce cruel aveu? C'est une erreur de l'esprit, que je ne puis comprendre.

LE CHEVALIER.

Ah, nos cœurs ne sont pas faits pour être désuns! Ne dissérons plus de sormer un lien dont le retard avoit irrité l'amour contre nous.

LA COMTESSE.

Il en deviendra plus fort & plus durable. Oui, chevalier, l'indifférence a manqué son coup; elle va nous suir sans retour.

LE CHEVALIER.

Je jure & je sens que je vais vous aimer jusqu'au dernier soupir. (Il lui baise la main.)

LE PORTRAIT.

PROVERBE VIII.

3.6-

PERSONNAGES.

M. BERNARD, peintre en portrait.

M. DURBAIN, peintre d'histoire.

LA COMTESSE DE MINEVILLE.

LE COMTE DE MINEVILLE.

LA PRÉSIDENTE DE BERMONT.

L'ABBÉ DES ÉGARDS.

LE CHEVALIER DE ROUVIERE.

LE BARON D'ORBAN, amateur.

CHAMPAGNE, laquais.

COMTOIS,

LA FRANCE, cocher.

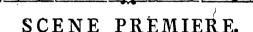
GERMAIN, éleve de M. Bernard.

La scene est dans l'attelier de M. Bernard, où il y a un portrait de semme sur un chevalet, & beaucoup d'autres portraits autour de l'attelier.



LE PORTRAIT,

PROVERBE.



M. BERNARD, se promenant, regardant à la fenêtre, revenant au portrait qui est sur le chevalet, & s'impatientant.

L se fait déjà tard. La peste soit des semmes! elles ne sinissent jamais rien: si le tems se couvre, c'est une après-midi de perdue. Le jour s'en va. Mais j'entends quelqu'un; j'avois tort de me sâcher, c'est elle sans doute. Le soleil est encore haut, & j'aurai le tems de saire une bonne séance. Bon. Je me trompois, c'est M. Durbain.



SCENE II.

M. BERNARD, M. DURBAIN.

M. DURBAIN.

BONJOUR, mon ami; que faites-vous donc là?

M. BERNARD.

Rien. J'attends une diable de femme qui m'a déjà manqué de parole cinq ou fix fois; elle me fait perdre plus de tems!...

M. DURBAIN.

Il faut faire des esquisses en attendant.

M. BERNARD.

C'est bon pour vous qui peignez l'histoire; mais nous autres peintres de portraits, à quoi cela nous serviroit-il?

M. Durbain.

Qu'est - ce que vous avez là sur votre chevalet ?

M, BERNARD.

C'est cette comtesse de Mineville, que j'attends.

M. DURBAIN.

Ah, ah! Voilà qui est très-bien! Le fond est

DRAMATIQUES. 121
d'un bon ton, très-vaporeux; mais c'est fini.

M. BERNARD.

Oui, fini! Et la ressemblance, dont on n'est jamais content!

M. DURBAIN.

Ah, qu'ils s'accommodent!

M. BERNARD.

Cela vous est bien aisé à dire; on voit bien que vous ne peignez pas le portrait.

M. DURBAIN.

J'en ferois, si je voulois; mais je n'aurois jamais cette patience-là. Pourvu que je mette dans mes têtes l'expression que je veux qu'elles aient, c'est tout ce qu'il me faut.

M. BERNARD.

Vous avez raison. Eh bien, nous autres, nous mettrions toutes les expressions, les minauderies & les grimaces qu'une semme peut saire, je vous réponds qu'on ne seroit pas encore content.

M. Durbain.

C'est aussi trop fort.

M. BERNARD.

Tenez, vous vous souvenez bien de cette jeune mariée que vous trouvâtes ici un jour,

122 . PROVERBES

qui vous parut si jolie & que vous dissez que vous voudriez bien avoir pour saire une tête de Vénus ?

M. DURBAIN.

Ah! oui, 'oui, je me rappelle; charmante, fraîche; on voit couler le fang sous la peau, la colorer, l'animer.

M. BERNARD.

Eh bien, elle a le plus vilain mâtin de mari qu'on puisse rencontrer.

M. DURBAIN.

Cette femme-là?

M. BERNARD.

Oui, cette femme-là. J'en ai fait le portrait de ce mari, & très - ressemblant, même trop en beau. Cette diable de semme d'abord en paroissoit enchantée; cependant, à sorce de résearde; je n'y vois rien de changé; je la presse de me dire ce qu'elle y trouve; elle hésite, regarde son mari tendrement; il riposte par la plus hideuse grimace, se croyant charmant, & elle s'écrie tout d'un coup, non, ce ne sont pas là les petits yeux de smon mari quand il me regarde.

DRAMATTQUES. 123

M. DURBAIN.

Ah, quel peste de conte!

M. BERNARD.

D'honneur, rien n'est plus vrai; le portrait m'est resté.

M. DURBAIN.

J'enverrois le métier à tous les diables.

M. BER4NARD.

J'en ai été tenté bien des fois ; mais il faut vivre. Si j'étois garçon, avec un peu de philofophie je me tirerois d'affaire.

M. DURBAIN.

Oui, vous avez raison. J'entends quelqu'un.

M. BERNARD.

C'est peut - être elle. Non, c'est l'abbé des Egards.

SCENE III.

M. BERNARD, L'ABBÉ, M. DURBAIN.

L'ABBÉ.

BONJOUR, M. Bernard. (A M. Durbain.) Monsieur, je suis votre serviteur. Eh bien, la comtesse n'est pas encore venue?

124 PROVERBES

M, BERNARD.

Non, monfieur. Il y a deux heures que je l'attends.

L'ABBÉ.

Elle est étonnante! Avez-vous du tabas ? Le mien est un peu sec; mon laquais a oublié de m'en donner avant de sortir.

M. DURBAIN.

M. l'abbé, si vous voulez du mien, il n'est pas mauvais.

L'ABBÉ.

Volontiers, (Prenans du tabac,) Il est trèsbon. Eh bien, le portrait?

M. BERNARD.

Le voilà.

L'ABBÉ.

A merveilles! c'est cela. Elle trouve pourtant la bouche un peu grande, & il me semble que vous pourriez....

M. BERNARD.

'Mais, monfieur, on veut qu'elle rie,

L'ABBÉ.

Oui, j'entends bien; cependant....

M. BERNARD.

Si je la diminue, elle sera sérieuse, ou le portrait ne ressemblera pas.

DRAMATIQUES. 125

L'ABBÉ.

Vous avez raison. Je lui ai dit tout cela; c'est le diable avec les semmes, n'est-ce pas, M. Bernard?

M. BERNARD.

Ah, monsieur, à qui le dites-vous!

L'ABBÉ.

Ne pourriez-vous pas un peu agrandir les yeux?

M. BERNARD.

Mais, M. l'abbé, en conscience, les a-t-elle aussi grands qu'ils sont là?

L'ABBÉ.

Je sais bien que non; mais pour la contenter, si vous pouviez....

M. DURBAIN.

Ne voyez-vous pas, M. l'abbé, qu'il n'y auroit plus de proportions dans cette tête? Puilque le portrait ressemble & qu'il est agréable, que veut-on de plus?

L'ABBÉ.

Moi, je pense comme vous, je le seur ai dit. Ah, je crois pourtant que la voilà! Je vais audevant d'elle.

126 PROVERBES

M. DURBAIN.

Adieu, mon ami. Je te souhaite de la patience

M. BERNARD.

J'en ai grand besoin.

M. DURBAIN.

Je m'en vais à l'académie : viendras-tu souper avec nous?

M. BERNARD.

Je ne sais pas. Je ferai ce que je pourrai.

_____*****^_____

SCENE IV.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, L'ABBÉ, M. BERNARD.

LA COMTESSE.

MONSIEUR Bernard, je crois que vous allez bien me gronder.

M. BERNARD.

Madame....

LA COMTESSE.

C'est affreux, la quantité de choses que j'ai eu à faire aujourd'hui!

L'ABBÉ.

Il est vrai, madame la comtesse, que per-

DRAMATIQUES: 12

sonne au monde n'est continuellement si occupé que vous.

LA COMTESSE.

J'ai cru que la tête m'en tourneroit, & je n'ai rien fini encore. Je n'ai pas trouvé un seul taffetas de joli; ils sont tous affreux cette année. Il faudra que je m'en sasse apporter d'autres demain.

L'ABBÉ.

Avez-vous vu ceux de madame de Mortiere?

LACOMTESSE.

Vous parlez là d'horreur, l'abbé; allons, vous n'avez pas de goût.

L'ABBÉ.

Pouvez-vous me dire cela, à moi qui suis un de vos plus grands admirateurs?

LA COMTESSE.

M. Bernard, où faut-il que je me mette?

M. BERNARD.

Ici, madame.

LA COMTESSE.

Comme cela?

M. BERNARD.

Un peu plus de ce côté-ci à gauche.

PROPERBES

LA COMTESSE. Du côté de la porte?

M. BERNARD. Non, madame; au contraire.

LA COMTÉSSE.

Ah, oui, vous avez raison; c'est à droite; je ne sais ce que je dis. Vous me trouverez les yeux bien petits aujourd'hui, M. Bernard; je n'ai pas dormi de la nuit. Où est donc le chevalier! Ah, le voilà!

M. BERNARD.

Madame, si vous vouliez seulement me donner un quart d'heure sans remuer, cela seroit plus tôt sini.

LA COMTESSE.

Oh, tant que vous voudrez; mais il faut que j'aille à l'opéra aujourd'hui. Me tiens-je bien?

M. BERNARD.

A merveilles.

LA COMTESSE.

Je me tiendrois comme cela tout le jour.

M. BERNARD.

Allons, cela ira bien.

DRAMATIQUES.

LA COMTESSE se levant.

Ah, l'abbé! Je crois que j'ai quelque chose sous moi; voyez un peu.

M. BERNARD.

Mais, madame...

LA COMTESSE.

Non, non, il n'y a rien. M. Bernard, ne me grondez pas. Chevalier?

LE CHEVALIER.

Madame?

LA COMTESSE.

Mais approchez - vous donc : je ne peux pas vous parler d'une lieue.

LE CHEVALIER. Eh bien, me voilà.

LA COMTESSE.

Ecoutez que je vous dise. Elle parle bas att chevalier.

L'ABBÉ.

Madame, M. Bernard ne peut pas travailler?

LA COMTESSE.

Un moment. Je n'ai qu'un mot à dire au chevalier; cela sera fini dans l'instant. Elle continue.

Tome I.

Z30 PROVERBES

M. BERNARD.

M. l'abbé, je vous demande en conscience s'il est possible de faire quelque chose de bien de cette saçon-là.

LE CHEVALIER, à la Contesse.
Oui, oui.

LA COMTESSE.

Chevalier, vous entendez? Allons, voilà qui est sini. Je suis entiérement à vous, monssieur. Cela avance-t-il? la bouche, les yeux...L'abbé, vous avez dit?...Ah! chevalier, j'oubliois. Elle lui parle encore tout bas.

L'ABBÉ, bas à M. Bernard.

Le trou du menton est-il assez marqué?

M. BERNARD.

S'il étoit plus fort....

LACOMTESSE.

Je ne me tiens pas trop bien, M. Bernard?

M. BERNARD.

Madame....

LA COMTESSE,

L'abbé, vous ne dites rien?

L'ABBÉ

Madame, je regarde si....

DRAMATIQUES. 131

LA COMTESSE.

Chevalier, donnez-moi du tabac. (Elle prend du tabac.) L'abbé, contez-moi une histoire.

L'ABBÉ.

Une histoire, madame?

LA COMTESSE.

Oui, oui. (AM. Bernard.) Monsieur, puisje regarder actuellement?

M. BERNARD.

Non, madame, pas encore; un instant, je vous prie. Un peu à droite.

LA COMTESSE.

Eh bien, l'abbé, dites donc?

L'ABBÉ

Madame, je me souviens qu'à Bordeaux il y avoit...

LA COMTESSE.

Ah!c'est une histoire de son pays. Cela sera déscieux. Où est donc le chevalier?

LE CHEVALIER

Me voilà.

LA COMTESSE.

Vous êtes aujourd'hui d'un ennui, d'une tricite mortelle. En bien, l'abbé?

112 PROVERBES

L'ABBÉ.

Il y avoit donc à Bordeaux une femme charmante.

LA COMTESSE.

A Bordeaux! Je ne crois pas cela. L'A B B É.

Si vous l'aviez connue, vous diriez comme

LA COMTESSE.

Je suis bien sûre que non; l'abbé.

L'ABBÉ.

Tout comme il vous plaira; mais cela est certain. Cette semme avoit un mari, sort honnête homme d'ailleurs, mais le plus ennuyeux des mortels,

LA COMTESSE.

Comme mon mari, n'est-ce pas

L'ABBÉ.

Point du tout; je ne dis pas cela. Ce mar; s'appelloit, je pense, M. de Morangeac.

LE CHEVALIER.

L'abbé, est-ce de ces Morangeacs que nous avons dans la maison du roi?

L'ABBÉ.

C'est cela même; ce sont des gens de trèsbonne maison.

DRAMATIQUES.

LE CHEVALIER.

Je le sais bien.

LA COMTESSE.

Chavalier, vous êtes odieux, vous interrompez toujours, & nous ne saurons pas l'histoire.

M. BERNARD.

Madame, un peu de mon côté, s'il vous plait; l'épaule un peu effacée; un moment; bon.

LA COMTESSE.

Mais, monsieur, je ne pourrai jamais me tenir comme cela. Eh bien, l'abbé, M. de Morangeac?....

L'ABBÉ.

M. de Morangeac étoit très-amoureux de sa femme. Il ne saut pas que cela vous étonne; c'est assez commun en province.

LA COMTESSE.

J'espere qu'elle ne l'aimoit pas, elle, cet ennuyeux - là?

I, A, B, B, F.

Pardonnez-moi.

LA COMTESSE.

La sotte créature!

L'ABBÉ.

Son mari ne la quittoit jamais; on ne les voyoit point l'un fans l'autre.

Ιij

134 PROVERBES

LA COMTESSE.

Et vous dites qu'elle étoit charmante? L'ABBÉ.

Oui, jeune, fraîche, vive, aimable, de l'esprit comme les anges, adorable enfin. Je l'ai connue, moi qui vous parle, comme je vous connois.

LA COMTESSE, dédaigneusement.

C'étoit donc une vertu?

L'ABBÉ.

Une vertu? Non pas une vertu, fi vous vous lez... Vous allez voir, vous allez voir.

LA COMTESSE.

Cette femme - là me déplait à mourir ; il me femble que je la vois d'ici.

L'ABBÉ.

Madame de Morangeac se sit donc peindre un jour en Hébé.

LA COMTESSE, faisant la grimace.

. En ? . . .

L'ABBÉ,

En Hébé, la déesse de la jeunesse,

LA COMTESSE.

En Hébé, une provinciale!

L'ABBÉ.

Quelqu'un qui étoit là, dit à son mari qu'il devroit se faire peindre en Jupiter dans le même tableau.

LA COMTESSE, se ricriant.

M. de Morangeac en Jupiter!

L'ABBÉ.

M. de Morangeac en Jupiter. Cela lui étoit affez indifférent, & je crois qu'il y auroit été peint; mais un capitaine de dragons, très-amoureux de madame de Morangeac, qui étoit là, & très-ennuyé de voir son mari toujours avec elle, dit à celui qui donnoit le conseil: quoi, monsieur, vous ne voulez pas que madame soit jamais seule, pas même en peinture?

LA COMTESSE.

Il avoit raison; comment se nommoit-il?

L'ABBÉ.

Le chevalier, de, de.... de Grainfort, ou un autre nom, je ne me rappelle pas bien. Madame de Morangeac l'entendant, se retourne, rougit, & l'on dit que depuis ce tems-là elle vit son mari comme il paroissoit à tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous avez beau dire, je n'aime pas plus pour I iv

136 PROPERBES

cela votre madame de Morangeac. Eh bien; M. Bernard?

M. BERNARD se levant, & reculant le portrait.

Madame, fi vous voulez à présent regarder. .: LA COMTESSE voulant se lever.

Affurément. Voyons, voyons; chevalier, vous marchez sur moi. Encore?

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas ma faute; je ne sais par où passer.

L'ABBÉ.

- Madame la comtesse, vous devez être contente!

LA COMTESSE.

Moi, oui, si je ressemble à cela. Je voudrois pourtant que la coëssure sût plus haute un peu. M. Bernard, ne pourriez-vous pas?...

M. BERNARD.

Madame, cela est aisé à faire.

LA COMTESSE.

Oui, c'est fort joli; ne trouvez-vous pas s'l'abbé?

L'ABBÉ.

Cela ne peut pas être autrement, fait d'après vous, & je le trouve à merveilles!

DRAMATIQUES. 137.

LA COMTESSE.

Au vrai?... Dites-donc?

L'ABBÉ.

On ne peut pas mieux.

LA COMTESSE.

J'en suis très-contente à présent; & si vous voulez que je vous dise, je n'espérois pas qu'il seroit si bien.

M. BERNARD.

Madame, il faut le tems à tout, & je suis charmé que....

LA COMTESSE.

Chevalier, vous ne dites rien?

LE CHEVALIER.

Moi, je vous ai déjà dit qu'il étoit bien, dès la premiere fois.

LA COMTESSE.

Et ressemblant?

LE CHEVALIER.

Il n'y a personne qui ne le reconnoisse.

L'ABBÉ.

Madame, voilà M. le comte. Nous verrons ce qu'il dira.

SCENE V.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE CHE-VALIER, L'ABBÉ, M. BERNARD.

LA COMTESSE.

MONSIEUR, monfieur, venez voir.

LE COMTE regarde en passant.
C'est plus joli que vous.

LA COMTESSE.

Voilà bien comme sont les maris! Mais le trouvez-vous ressemblant?

LE COMTE.

Très-fort.

LA COMTESSE.

Voilà tout ce que nous en aurons.

LE COMTE.

Bonjour, l'abbé. Chevalier, vous n'êtes pas venu hier au soir.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas pu.

LA COMTESSE.

Mais, monsieur, laissez cela, & dites-nous ce que vous trouvez.

LE COMTE.

Je vous l'ai déjà dit, trop joli. Il parle au chevalier.

LA COMTESSE.

Moi, il me plait fort. La présidente n'arrive point! A qui le serions-nous bien voir? Ah, l'abbé! faites entrer mes gens. Ils sont un peu bêtes; mais cela ne sait rien.

L'ARRÉ.

C'est bien dit. (Il va à la porte.) Entrez, messieurs; madame la comtesse vous demande.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE CHEVA-LIER, L'ABBÉ, M. BERNARD, COM-TOIS, CHAMPAGNE.

LA COMTESSE.

TENEZ, Champagne, à qui cela ressemble-t-il?

CHAMPAGNE.

A madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Et vous, Comtois?

COMTOIS.

١

C'est madame tout craché.

LA COMTESSE.

Madame tout craché l J'aime cela. Moi, je le trouve charmant l Faisons monter mon cocher. Champagne, saites-le venir, sans lui dire pour-, quoi.

LE COMTE, causant avec le chevalier.

Qu'on tienne les chevaux pendant ce tems-là.

CHAMPAGNE.

Oui, monsieur.

SCENE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE CHEVA-LIER, L'ABBÉ, M. BERNARD.

LA COMTESSE.

IVI. Bernard, c'est délicieux! Je me trouve là; c'est moi entiérement! Tenez, l'abbé, comme cela de côté. Elle regarde le tableau de côté.

L'ABBÉ.

Oui, oui, très-bien. Vous voyez qu'il faut laisser faire ces messieurs à leur fantaisse; ils en savent plus long que nous.

LA COMTESSE.

Je voudrois bien l'emporter avec moi; cela se peut-il?

M. BERNARD.

Non, madame; c'est tout frais, cela ne seche pas si promptement.

LA COMTESSE. Ah, oui! Voilà la France.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE CHE-VALIER, L'ABBÉ, M. BERNARD, LA FRANCE.

LA COMTESSE.

ALLONS, venez ici, la France. Regardez cela.

LA FRANCE.

Ah! madame, je n'ai que faire de regarder, je vois bien que c'est vous.

LA COMTESSE.

Il l'a reconnu tout de suite.

LA FRANCE.

Est-ce là tout, madame?

LA CONTESSE.

Comment tout? Ils sont excellens, ces genslà! Oui, oui, c'est tout. Allez-vous-en. J'entends un carrosse; c'est sûrement la présidente. M. le comte, où allez-vous donc?

LE COMTE, s'en allant.
Aux Tuileries, avec le chevalier.

LA COMTESSE.

Il est de trop bonne heure; dites donc?... Ils s'en vont toujours.

SCENE IX.

L'ABBÉ, M. BERNARD.

LA PRÉSIDENTE. An, mon dieu! on étouffe ici.

LA COMTESSE.
Bonjour, madame.

LA PRÉSIDENTÉ.

Savez - vous, madame, qu'il y a une heure que je vous cherche dans ce quartier-ei? L'abbé, vous auriez bien dû me venir prendre.

L'ABBÉ.

Il m'a été absolument impossible.

LA PRÉSIDENTE.

Ah, mon dieu, que de portraits! Voilà madame de Clersont, très-ressemblante, mais bion flattée. Et madame de Grandin ? Mais, mon-

fieur, savez-vous que vous en avez fait la plus jolie personne du monde, & qu'elle n'est rien moins que tout cela? Quoi, voilà aussi ce grand blasard de Durcin! Mais, madame, regardez donc, il semble qu'il aille vous dire une sadeur. Oh, mais... c'est que tout cela est le plus agréable du monde. Je vous assure bien, monfieur, que je ne me serai jamais peindre que par vous.

M. BERNARD.

Madame, je serai très - slatté d'avoir cet honneur-là.

LACOMTESSE, montrant son portrait.

Madame, voyez un peu ceci.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! qu'est-ce-là? Attendez... je cherche... ne me dites rien. Ce n'est pas vous toujours : mais je connois quelqu'un qui ressemble à cela. Et tenez, l'intendante de...

LA COMTESSE.

Madame d'Ancere ? Fi donc!

LA PRÉSIDENTE. Elle est mieux que cela.

LA COMTESSE.

Je vous dis que ce n'est pas elle; regardez bien.

LAPRÉSIDENTE. En ce cas-là, je ne sais pas qui c'est. Voyons le vôtre.

LA COMTESSE. Eh, le voilà.

LA PRÉSIDENTE. Vous, cela?

LA COMTESSE. Affurément.

LAPRÉSIDENTE.

Allons, jamais cela ne vous a ressemblé.

LA COMTESSE.

Moi, je le trouve fort bien, & tout le monde le trouve à merveilles.

LA PRÉSIDENTE.

Mais point du tout. (A M. Bernard.) Monfieur, qu'en dites-vous? N'est-il pas vrai qu'il
n'est pas ressemblant?

M. BERNARD.

Je ne peux pas dire cela moi, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Mais vous conviendrez bien que ce n'est pas là son nez, il est moins long que cela; ni la bouche, ni les yeux : il a bien quelque chose du front; encore ses cheveux sont mieux plantés.

C

En

En un mor, esse est plus blanche; & puis comme c'est peint! Le rouge est inégal; c'est un portrait assreux.

M. BERNARD.

Mais, madame, confidérez....

LA PRÉSIDENTE.

Je dis hideux. . . Et vous en êtes contente, vous, madame?

LA COMTESSE.

Il est vrai que....

LA PRÉSIDENTE.

Que vous êtes cent fois mieux que cela. En vérité, vous n'avez guere d'amour - propre, si vous prenez ce portrait-là.

LA COMTESSE.

M. de Mirville dit pourtant qu'il est trop joli.

LA PRÉSIDENTE.

Ecoutez-vous les maris? Tenez, regardez, avez-vous comme cela le dessous du nez bar-bouillé?

M. BERNARD.

Eh, madame, c'est l'ombre.

LA PRÉSIDENTE.

Oui; on dit 'toujours l'ombre, l'ombre! Moi ie ne vois point d'ombre.

Tome I.

LA COMTESSE.

Monsieur, ne pourriez-vous pas êter cela?

M. BERNARD.

Non, madame.

LA PRÉSIDENTE. C'est inutile, il ne sera jamais bien.

LA COMTESSE.

Comme on voit! C'est étonnant. Il m'avoit paru assez bien: à présent que je regarde... Tenez, je ne l'avois pas vu comme cela, de côté; il est horrible!

M. BERNARD.

Eh, madame! vous ne le voyez pas dans fon jour.

LA COMTESSE.

Monsieur, je le vois très-bien; mais je suis à présent comme la présidente, & je regrette bien le tems que j'ai perdu à me tenir.

M. BERNARD.

C'est-à-dire, madame, qu'il n'est plus ressemblant?

LA COMTESSE.

Oui, monfieur.

L'ABBÉ.

Mais, madame, fi vous vouliez, M. Bernard y retoucheroit.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous dis encore une fois que c'est inutile, l'abbé; vous ne vous connoissez à rien. (A la Comsesse.) Je ne vous conseille pas de le prendre.

LA COMTESSE.

Moi, fi donc!

LA PRÉSIDENTE. En bien, madame, nous perdons ici du tems. N'allons-nous pas à l'opéra?

LA COMTESSE. Je le veux bien.

M. BERNARD.

Madame, que décidez-vous?

LA COMTESSE.

Monfieur, je croyois qu'il seroit mieux.

M. BERNARD.

Cest-à-dire que vous ne le prendrez pas ?

LA COMTESSE.

Nous verrons.

LA PRÉSIDENTE, s'en allant.
Allons, l'abbé. Madame, venez donc.

LA COMTESSE.

Je vous suis, je vous suis. Elles s'en vont.



SCENE X.

M. BERNARD, GERMAIN.

M: BERNARD.

GERMAIN! (Il se promene,) Le diable emporte le métier, les semmes, leurs sots adulateurs!...
Tenez, nettoyez un peu ma palette. Je voudrois bien savoir ce qu'elles peuvent trouver à redire à ce portrait. Vous avez vu cette semme-là, vous; regardez un peu.

GERMAIN.

Je vous assure, monsieur, que c'est un des plus ressemblans que vous ayez jamais fait.

M. BERNARD.

Elles le trouvent affreux : il me prend envie de le déchirer, de le couper par morceaux, pour ne le plus voir.

GERMAIN.

Ah! monsieur, arrêtez; qu'allez-vous faire? Je crois entendre M. le baron, son oncle; il s'y connoît, voyez ce qu'il en dira avant.



___a^a___

SCENE XI.

LE BARON, M. BERNARD, GERMAIN nettoyant la palette.

LE BARON.

MONSTEUR Bernard, je viens vous dire une bonne nouvelle. Mais qu'est-ce donc? qu'avezvous?

M. BERNARD.

Oh! rien, M. le baron.

LE BARON.

Je l'ai enfin.

M. BERNARD.

Quoi donc?

LE BARON.

Ce beau portrait de Reimbrand, la femme du bourguemestre d'Anvers.

M. BERNARD, avec distraction.
Oui?

LE BARON.

Il est chez moi. J'ai passé toute mon aprèsdînée à le regarder; je ne saurois m'en rassasser. Quelle légéreté de touche! quelle sinesse de pin-

K iij

ceau ! quelle vérité ! quelle chaleur ! Cela me coûte deux cents louis ; mais je ne le donnerois pas pour cinq cents.

M. BERNARD.

Vous avez bien raison; c'est un tableau qui n'a point de prix.

LE BARON.

Paime la vérité. Vous en mettez dans tout ce que vous faites, voilà pourquoi j'aime vos portraits.

M. BERNARD, foupirant.

Ah!

LE BARON

Vous avez du chagrin. Qu'est - ce qui vous est arrivé?

M. BERNARD.

Tenez, voyez ce portrait-là.

LEBARON, mettant ses lunettes.

C'est celui de ma niece. Ah, charmant, mon ami! Vous n'avez jamais rien sait de mieux.

M. BERNARD.

Eh bien, ces dames le trouvent affreux.

LE BARON.

Quelles dames?

M. BERNARD.

Madame votre niece & une préfidente de ses amies.

LE BARON.

Ce font des imbécilles. Je le trouve parsait moi; laissez-les dire.

M. BERNARD.

Si vous le trouvez bien, cela me console.

LE BARON.

Je vous dis que... enfin, je sors de voir mon Reimbrand; eh bien, il ne vous fait point de tort du tout.

M. BERNARD, remerciant.

Ah, ah!

LE BARON.

Non; cela est vrai, il y a ici une entente de couleurs, un empâté....

M. BERNARD.

Cependant elles n'en veulent point; elles difent qu'il n'y a pas de ressemblance, elles le trouvent mal peint.

LE BARON.

Est-ce que les semmes se connoissent en peinture? Ah, parbleu, j'en suis charmé! Je le prendrai moi, & je vous réponds bien qu'elle n'en

K iv

aura seulement pas de copie. Laissez, laissez-moi faire. Cela sera-t-il sec demain?

M. BERNARD.

Oh oui, de ce tems là. Il faudra seulement attendre, pour le vernir, que les couleurs aient fait leur effet.

LE BARON.

Sans doute, sans doute; ne nous pressons pas.

J'ai justement une bordure de cette grandeur-là.

Faites - le apporter demain, & venez dîner avec moi, nous finirons cela tout de suite.

M. BERNARD.

Paurai cet honneur-là.

LE BARON.

Vous verrez mon Reimbrand, il vous fera plaisir. Que je voie encore, je vous prie. Délicieux! Allons, c'est bon. Sortez - vous? Voulezvous que je vous mene quelque part?

M. BERNARD.

Vous avez trop de bonté; je m'en vais prendre un peu l'air aux Tuileries.

LE BARON.

Eh bien, j'y vais aussi; nous causerons. Prenez votre épée & votre chapeau.

'DRAMATI'Q-UES. 153

M. BERNARD, regardant le portrait en mettant son épée.

Les voici.

LE BARON.

Je vous dis, je suis très-content de ce portrait; mais je veux que vous voyiez mon Reimbrand. J'ai encore quelque chose de nouveau. Ensin, mon cabinet s'arrange... Vous entendez?

M. BERNARD.

C'est la plus belle collection!...

LE BARON.

Je crois qu'elle ne sera pas vilaine. J'ai encore certain bronze en vue, que je vous dirai en chemin. Allons. Il s'en va.

M. BERNARD.

Germain, vous direz que je ne souperai pas ici.

GERMAIN.

Oui, monfieur. Eh bien, sans moi. . . Avois-je raison?

M. BERNARD.

Sûrement.



. ` ,

LES DEUX AMIS.

PROVERBE IX.

PERSONNAGES.

RASIGNAC, perruquier.

LA CORNE, marchand de peignes.

UN GARÇON CAFETIER.

La scene est à la porte d'un casé du Boulevard.

LES DEUX AMIS,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

RASIGNAC, LA CORNE.

RASIGNAC.

En fandis, M. de la Corne, je vous trouve donc enfin! Je viens de chez vous pour avoir des peignes; l'on m'a dit que vous étiez forti.

LA CORNE.

Oui, j'étois allé voir jouer à la boule sur le Boulevard. Est-ce que ma semme ne vous en a pas donné des peignes?

RASIGNAC.

Si-fait, fi-fait; mais c'est que je voulois boire une bouteille de vin avec vous.

LA CORNE.

Eh bien, au lieu de vin, buvons de la bierre; il fait assez chaud aujourd'hui pour cela.

RASIGNAC.

Voilà justement une table, mettons-nous là.

LA CORNE.

Oui, nous serons plus à l'air.

RASIGNAC.

Garçon! (Ils s'affeyent.)

SCENE II.

RASIGNAC, LA CORNE, UN GARÇON.

LE GARÇON.

QU'EST-CE qu'il y a pour ces messieurs?

RASIGNAC.

Une bouteille de bierre.

LE GARÇON.

Vous allez être servis dans le moment.

LA CORNE.

Donnez-nous de la meilleure au moins.

LE GARÇON.

Monsieur, nous n'en avons pas d'autre.

LA CORNE.

C'est qu'il faut un peu parler à ces messieurs-là.

RASIGNAC.

Sans doute, sans doute; je n'y manque jamais, moi.

LE GARÇON.

Tenez, messieurs, voilà ce qu'on appelle une bouteille de bierre.

LA CORNE.

C'est bon.

LE GARÇON.

Il ne faut pas autre chose à ces messieurs?

LE GARÇON.

Non, non.

SCENE III.

RASIGNAC, LA CORNE.

LA CORNE

Nous allons boire à la fanté de madame Rafignac.

RASIGNAC.

Et à celle de madame de la Corne.

LA CORN'E.

Ah, madame de la Corne! elle ne ressemble pas à madame Rasignac.

RASIGNAC.

Vous lui faites bien de l'honneur; mais il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu.

LA CORNE.

Comment, M. Rafignac, qu'est-ce que vous voulez dire?

RASIGNAC.

Eh, mon dieu, yous le savez mieux que moi! Ouand on est dans le cas où nous sommes tous les deux... Cependant, je ne veux pas dire.... Allons, allons, avalez cela... Vous m'entendez bien. A votre santé, M. de la Corne.

LA CORNE.

A la vôtre. (Ils choquent & boivent.)

RASIGNAC.

Tenez, quand on a un ami comme vous, M. de la Corne, cela console de tout.

LA CORNE.

Cest vrai au moins cela; il faut se saire un calus sur le front : les paroles ne puent pas.

RASIGNAC.

Non, mais c'est que vous savez bien ma petite Javotte, qui est si gentille?

LA CORNE.

Oui, oui.

RASIGNAC.

Eh bien, tenez, je trouve qu'elle ressemble à du Croc.

DRAMATIQUES. AGE

LACORNE

Votre garçon de boutique ?

RASIGNAC.

Oui, entre amis, là, qu'en dites-vous? Personne ne nous entend.

LA CORNE.

Non, je ne le trouve pas, à vous parler naturellement. Vous sentez bien que je ne veux pas vous tromper: je suis trop de vos amis pour cela.

RASIGNAC.

Tout de bon?

LA CORNE.

D'honneur.

RAJIGNAC.

Eh bien, vous me remettez l'esprit.

LA CORNE.

Et si vous voulez que je vous parle en honnête homme, comme cela se doit, je vous dirai que je trouve qu'elle ressemble plutôt....

RASIGNAC.

A la mere?

LA CORNE.

Non, non.

RASIGNAC.

A moi?

Tome I.

Ľ

LA CORNE.

Non pas; à chose....

RASIGNAC.

Oui cela?

LA CORNE.

Eh! que vous aviez avant du Croc.

RASIGNAC.

Morin?

LA CORNE.

Justement.

RASIGNAC.

Eh mais, écoutez donc : il étoit son parrain, & les parrains... Tout cela... Vous entendez bien; souvent...

LA CORNE.

Oui, oui; voilà pourquoi j'ai été le parrain de votre derniere petite.

RASIGNAC.

Louison?

LA CORNE.

Oui, oui.

RASIGNAC.

Et moi donc, n'ai-je pas été le parrain de votre petite Javotte?

LA CORNE.

Sans doute; mais étoit-ce aussi à cause de ?...

 $R_{\rm P}$ a s i g n a c.

Oui, voilà pourquoi.

LA CORNE.

Ah! cela fait une différence; je ne m'étonne plus si ma semme ne vouloit pas que ce sût mon oncle.

RASIGNAC.

Nous avions arrangé cela ensemble tous les deux.

L A C O R N E.

Voyez ce que c'est; je ne l'aurois jamais cru.

RASIGNAC.

Convenez que c'étoit bien imaginé; parce que, voilà qui-est bien, on dit tout ci, tout ça, & par ce moyen on fait taire les mauvaises langues.

LA CORNE.

Comme vous dites, & l'on n'en est pas moins amis.

RASIGNAC, choquant.

A vous de tout mon cœur, mon compere,

LA CORNE.

Et moi, du mien. (Ils boivent.)

RASIGNAC.

Ah ça, une autre fois, nous parlerons de cela un peu plus au long. (Il se leve.)

L ij

264 PROVERBES DRAMATIQUES.

LA CORNE.

Où allez-vous donc?

RASIGNAC.

Chez moi, emballer de vieilles perruques pour des joueurs de proverbes.

LA CORNE.

C'est bien sait. Je vais m'en aller avec vous : nous causerons en chemin. Ils s'en vons.



ALMÉNORADE, TRAGEDIE.

PERSONNAGES.

LE SULTAN.

ALMENORADE, princesse.

ORCANOR, général d'armée.

ELMIRE, considence d'Alménorade.

HASSAN, considence du Sultan.

ORMIN, considence d'Orcanor.

DEUX GARDES du Sultan.

LE SOUFFLEUR.

La scene est dans le palais du Sultani



ALMÉNORADE,

PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

LE SULTAN, HASSAN.

LE SULTAN.

Sur ce que tu sauras n'ouvre jamais la bouche.

HASSAN.

Seigneur, des confidens je suis le plus discret : J'entends & ne dis mot; parlez, me voilà prêt.

LE SULTAN.

Tu connois de mes feux le douloureux martire; Mais à toi, mon ami, je ne peux trop le dire: L'ingrate Alméronade, en confumant mon cœur, Dans le prince Orcanor voit toujours son vainqueur. Je n'en saurois douter, son ardeur est extrême.

HASSAN.

Vous le croyez, seigneur?

L iv

LE SULTAN.

Tout prouve qu'elle l'aime; Mais pour m'en assurer, de cet ambitieux J'avance le retour aujourd'hui dans ces lieux.

HASSAN.

Quel est votre projet? Comment! couvert de gloire, Voulez-vous lui montrer, après cette victoire Que sur les Maroquins il vient de remporter?....

LE SULTAN.

Lorsque je veux parler, veux-tu bien m'écouter?
Fait pour ramper, tu veux, ainsi que le vulgaire,
Pénétrer mes desseins! C'est le sort ordinaire
De nos ingrats sujets; leurs dessirs curieux
Sur les décrets du trône osent lever les yeux.
Quand le ser du sourreau, sortant, brille & s'apprête,
On voit encor lever leur imprudente tête...
Mais j'entends Orcanor. Il vient dans ce séjour
Aux yeux d'Alménorade exprimer son amour;
De cent coups de poignard tu vas, quand tu te slatte,
Sentir percer ton cœur, ame vile, ame ingrate!

(Il met la main sur son poignard.)

LE SOUFFLEUR.

Mais, monsieur, ce n'est pas encore là le moment de tuer.

169

LE SULTAN.

Eh, monsieur, je le sais bien. Mêlez-vous de sousfler, & laissez-moi saire. (Il se redresse.) Voici quelqu'un, je crois. Je ne me trompe pas. Ah! c'est Alméronade. O dieux! qu'elle a d'appas !

SCENE IL

LE SULTAN, ALMENORADE, ELMIRE, HASSAN.

ALMENORAPE.

JE vous cherche, seigneur, en ce jour plein de charmes, Pour vous séliciter sur le sort de vos armes.

LE SULTAN.

Il est pour moi bien doux, puisque dans le butin,
Pour vos pantousles j'ai beaucoup de maroquin.
En voyant à vos pieds cette marque de gloire,
Je goûterai bien mieux le prix de la victoire;
Mais plus heureux encor, si formant chaque pas,
Elle les dirigeoit pour venir dans mes bras!
En partageant mon trône & ma toute-puissance,
Vous verriez votre roi, sous votre obéissance,
N'avoir plus de desirs, ne former plus de vœux,
Que de voir de vos jours tous les instans heureux.

ALMENORADE.

O dieux ! qui? moi, seigneur? Je n'y dois point prétendre.

Vous savez de mon cœur que l'amour le plus tendre Ne pourra s'effacer; vous connoissez mes vœux. Songez que vous avez approuvé ces beaux seux....

LE SULTAN.

Quoi, vous me réfistez! vous méprisez ma slâme!
Ah, si je m'en croyois!... Je ne dis rien, madame;
Mais le prince Orcanor, que vous allez revoir,
Ne doit plus près de vous avoir aucun espoir.
Adieu.

- A.G.

SCENE III.

ALMENORADE, ELMIRE.

ALMENORADE.

Que m'a-t-il dit? Quoi, ce n'est pas un songe? Dans quel abyme affreux un tel amour me plonge! Le retour d'Orcanor saisoit tout mon bonheur: Ce retour à présent me comble de frayeur. Je crains pour lui, pour moi, pour cet amour sidelle... Je devrois l'éviter!... Quelle peine cruelle!

Te suir, cher Orcanor, quand le plus tendre amour

Devroit te couronner avant la fin du jour! Elmire, soutiens-moi...Quels conseils dois-je suivre? Pour toi, barbare affreux, non je ne saurois vivre!

ELMIRE.

Dissimulez, madame, & devant le sustan Ayez ce doux regard qui slatte un tendre amant. Il est doux de tromper le tyran qu'on abhore, Quand c'est pour conserver l'amant que l'on adore.

ALMENORADE.

Eh bien, cet art en moi va briller aujourd'hui, Pour toi, cher Orcanor... Mais que vois-je! c'est lui.

CORNE I

SCENE IV.

ALMENORADE, ORCANOR, ELMIRE, ORMIN.

ORCANOR.

Our, madame, c'est moi que la gloire ramene Dans les sers de l'amour dont je chéris la chaîne; Lui seul fait des héros. En soupirant pour vous, Qui coupe tête & bras, goûte un plaisir bien doux! De l'avare Achéron en contenant l'envie, J'espérois avec vous rendre autant à la vie Que mon bras à la mort a livré d'ennemis.... Que vois-je! cet éspoir ne m'est-il plus permis?

ALMÉNORADE.
Oue dites-vous? O ciel!

ORCANOR.

Vous répandez des pleurs! Trahissez-vous ma slâme?

ALMENORADE.

Le croyez-vons, seigneur? Un vainqueur tel que vous D'aucun autre mortel peut-il être jaloux? Faites-vous cette injure à la plus tendre amante, A ce cœur plein de vous, à mon ardeur constante?

ORCANOR.

Si vous m'aimez toujours, qui peut vous alarmer? Les slambeaux de l'hymen pour nous vont s'allumer. Je ne vous comprends point: ah! ma chere princesse, Qui peut troubler ainsi ce moment d'alégresse?

ALMENORADE.

Le sort cruel, hélas l qui va nous séparer.

O dieux! je sens mon cœur prêt à se déchirer!

Un amour trop satal va saire notre perte.

Quelle main à l'instant, cher prince, m'est offerte!

Un maître impérieux veut, dans ce même jour,

Qu'en partageant ses seux, j'approuve son amour.

ORCANOR.

Et vous y consentez?

ALMÉNORADE.

Ah! que sur moi la foudre

Plutôt tombe en éclats & me réduise en poudre, Que de cesser jamais d'adorer & d'aimer Un prince malheureux qui m'a trop su charmer!

ORCANOR.

Eh bien, venez, suyons: il en est tems encore. Avant que je revoie un monstre que j'abhore, Même avant que l'ingrat apprenne mon retour, Nous serons éloignés de ce fatal séjour.

A L M É N O R A D E.

J'entends du bruit : c'est lui; calmez votre colere.

Comptez sur mon amour, prince, laissez-moi saire.

OCENE

SCENE V.

LE SULTAN, ALMENORADE, ORCANOR, ELMIRE, HASSAN, OSMIN, GARDES.

LE SULTAN.

Quand je vous ai mandé, lorsque je vous attends, Occupé d'autres soins, ici je vous surprends, Orcanor. Quel dessein en secret vous sait rendre Auprès d'Alménorade? Ici je viens l'apprendre. Parlez, & sans détour.

ALMENORADE.

U vous cherchoit, seigneur.

LE SULTAN.

Non, je vois, malgré lui, le trouble de son cœur. Tous ses soins sont pour vous. Ignorant ma tendresse...

ALMENORADE.

Ah, quelle est votre erreur! connoissez ma soiblesse. Il me trompoit l'ingrat! & lorsque je l'aimois, Que m'unissant à vous, de lui je m'occupois, J'apprends que ce vainqueur aime une Maroquine, Et qu'il veut épouser cette insame coquine. Par cet hymen affreux puisqu'il sait m'outrager, Sans hésiter je dois & je veux me venger. Dans ces derniers regrets d'une douleur amere, Pardonnez-moi, seigneur, cette juste colere; En m'occupant de vous, je vais voir essacer Le trait que son amour avoit su me lancer....

LE SULTAN.

Orcanor, est-il vrai? parlez ici sans seinte.

ORCANOR.

Seigneur, le tendre objet dont mon ame est atteinte, Dont je suivrai toujours la trop charmante loi, N'attendra pas long-tems pour recevoir ma soi. Je vous l'ose assurer, même devant madame, Rien n'éteindra jamais cette divine slâme.

LE SULTAN.

Vous vous jouez ainfi de ma crédulité!

Non, non, ne comptez plus, ingrats, sur ma bonté. J'avois tout entendu, je sais ce qui ce passe; Dans ma juste sureur, n'attendez point de grace.

(Il tire son poignard pour frapper Orcanor.)
Vous périrez.

LE SOUFF-LEUR.

Eh non, monsieur!

LE SULTAN.

Vous périrez. (Il se tourne du côté d'Alménorade.

LE SOUFFLEUR.

Arrêtez donc ; ce n'est pas cela.

LE SULTAN.

Mais, monsieur, il faut bien que je tue quelqu'un.

LE SOUFFLEUR.

Je vous dis que non.

LE SULTAN.

Mais c'est dans la piece.

LE SOUFFLEUR.

Et c'est une faute d'impression.

LE SULTAN.

Comment, voyons?

LE SOUFFLEUR, sur le théatre.

Tenez, lisez vous-même.

LE SULTAN.

Mais à la fin?

Y76 PROVERBES

LE SOUFFLEUR charche.
Ah, cela est vrai!

LE SULTAN.

Eh bien, pour mieux t'apprendre à lire l'errata, Imbécille sousseur, c'est toi qui périra. Il le frappe.

LE SOUFFLEUR, dans les bras des gardes. Que je suis malheureux! Je meurs. Que l'on m'emporte; Mais qu'on rende à chacun son argent à la porte.



SORTIE DE LA COMEDIE

FRANÇOISE.

PROVERBE XL

Tome L

М

PERSONNAGES.

Madame DE VERMONT.

Madame DE MIRVILLE.

LE COMTE DE VERSIN.

LE CHEVALIER.

LE DUC:

LE MARQUIS.

LE VICOMTE.

LE COUREUR du Duc.

TANCREDE, negre, houfard du Marquis.

LUXEMBOURG appellent les gens.

La scene est sur l'estalier de la Comédie françoise.



SORTIE DE LA COMÉDIE FRANCOISE,

PROVERBE.

Madame DE VERMONT, criant.

TADAME de Mirville! attendez - moi donc! je suis toute seule.

Madame DE MIRVILLE.

Eh bien, je vous attends: est - ce que vous n'avez pas le chevalier?

Madame DE VERMONT.

Eh, mon dieu, non! Je l'ai perdu; je ne sais pas ce qu'il est devenu en sortant de la loge.

Madame DE MIRVILLE.

Restons ici, si vous m'en croyez. Le comte est allé voir si nos gens sont là.

Madame D B V E R M O N T.

Madame, n'est-ce pas le duc qui descend là à
M ij

Madame DE MIRVILLE

C'est lui-même; il ne veut pas nous voir.

M. le duc! M. le duc! C'est fort joli de passer
comme cela devant les gens sans les regarder-

LE Duc.

Ah, madame, je me prosterne! Je suis surieux de ne vous avoir pas apperçue; c'est que je regardois si je verrois mon coureur. Est- on allé appeller vos gens?

Madame DE MIRVILLE.

Oui, oui. Restez avec nous jusqu'à ce qu'on nous avertisse.

LE Duc.

Comment, si j'y resterai? Assurément; je suis comblé, enchanté de cette rencontre: c'est une bonne sortune pour moi; il y a mille ans que je n'ai eu l'honneur de vous aller chercher: j'y suis pourtant allé un de ces jours; je ne sais si on vous l'aura dit; je serai encore assez malheureux pour qu'on m'ait oublié....

Madame DE VERMONT.
Vous ne me dites rien, à moi, M. le duc?
LE DUC.

Comment, je crois que c'est aussi madame de Vermont!

DRAMATIODES.

Madame DE VERMONT. Qui, vraiment.

LE D v c.

En vérité, je suis odieux! Je ne vois rien, ie vous demande bien pardon.

Madame DE VERMONT. Vous me délaissez aussi un peu, M. le duc. Le Duc.

Non, je vous assure, ce n'est pas cela; mais

c'est que je suis toujours à Versailles, à Choisy à Saint - Hubert.... Tout mon tems se passe sur les chemins. Je regrette bien celui où... mais je ne veux pas perdre cet instant; je ne vou quitterai point, je vous en réponds, que vous ne partiez d'ici.

Madame DE MIRVILLE C'est bien honnête cela.

LE Duc.

Je suis trop heureux de trouver cette occason de vous faire ma cour, pour n'en pas profiter le plus long-tems qu'il me sera possible. Il faut bien que nous causions un peu.

LE COUREUR, crituna, M. le duc! voilà votre carrosse.

LE Duc.

C'est bon, c'est bon. Mesdames, je vois bien que je ne puis vous être bon à rien: j'en suis outré, surieux! Je m'ensuis. Demain j'aurai surement l'honneur d'aller à votre porte me présenter....

Madame DE MIRVILLE.

Justement je soupe chez moi; madame de Vermont y sera: cela seroit bien honnête à vous si vous veniez.

LE DUC, en s'en allans.

Sûrement. Je ferai l'impossible pour ne pas y manquer.

Madame DE MIRVILLE.

Eh bien, madame, comment trouvez-vous cela? N'avez-vous pas cru qu'il alloit rester avec nous?

Madame DE VERMONT.

Bon! voilà comme sont à présent tous les hommes.

Madame DE MIRVILLE.

Ah, voilà le chevalier! (Le chevalier s'ap-

Madame DE VERMONT.

M. le chevalier, c'est fort honnête. Vous me

DRAMATIOUES. 182 Tonnez la main pour sortir de la loge, & puis

vous me laissez dans la foule! Je ne savois ce que vous étiez devenu.

LE CHEVALIER. Pai cru, madame, que vous alhez rester la Madame DE VERMONTA Au milieu du corridor, n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER. Non; mais.... c'est que vous avez blen vu Thomme à qui j'ai parlé, & qui m'a entraîné?...

Madame DE VERMONT. Moi i je n'ai rien vu.

LE CHEVALIER.

C'est celui qui se mêle de mon affaire pous le régiment en question; j'étois trop heureux de le rencontrer.

Madame DE VERMONT. Eh bien?

LE CHEVALIER. Je voulois savoir si ce qu'on m'avoit dit étoit Wrai.

Madame DE VERMONT. Hum...

LE CHEVALIER. Mais, d'honneur. Vous sentez bien que sans œla...

Madame DE VERMONT. Vous êtes hien heureux que je sois la promiere à vous justifier.

Madame, DE MIRVELLE. · Chevalier, qu'est - ce qui descend là? Cela me paroît bien joli.

LE CHEVALTER. Peste, je le crois bien ; c'est ma soi ce que

nous avons de mieux.

Madame D.E. MIR.VILLE. Et vous la nommez?

LE CHEVALIER.

Ernestine. C'est une Allemande.

Madame DE VERMONT.

Quoi ! c'est là cette beauté que vous nous vantiez tant? Mais regardez donc, madame: cela n'est point joli du tout.

Madame DE MIRVILLE.

Mais non, vous avez raison. De loin, elle m'avoit paru avoir de l'éclat; mais ses yeux ne disent rien. Sa bouche est pincée; ah! elle est hideuse.

Madame DE VERMONT. C'est ce que je vous dis. En vérité, l'on ne connoît plus rien au goût des hommes.

DRAMATIQUES. 185

Madame : DE MIRVILLE.

Ah! je vous en prie, madame, voyez un peu le président qui gagne la petite porte, comme il a l'air occupé!

LE CHEVALLER

Je sais bien pourquoi; c'est qu'il y avoit aux secondes loges quelqu'un à qui il s'intéresse.

Madame: DE VERMONT.

Je l'aurois juré; les hommes ont tonjours l'air sots, quand ils suivent leurs filles.

LECHEVALIEM.

Vous ne pouvez pas dire cela du baron, par exemple.

Madame DE MIRVILLE.

Oh, pour celui-là, non, il donneroit la main droite à une femme de qualité, & l'autre à une danseuse en même tems; cela ne lui fait rien du tout; il vous quitte, vous revient dans l'instant, comme il lui plait; cela lui est égal.

LE CHEVALIER.

On le connoît sur ce ton-là, on ne lui en veut point de mal.

Madame DE MIRVILLE.

Le comte ne revient pas! Madame, ne seroitce pas lui que je vois parler là-bas à deux semmes? Madame DE VERMONT. Je ne vois pas bien.

LE MARQUIS, arrivant.

Quoi, madame, vous étiez ici! Je ne vous a apperçue nulle part.

Madame DE MIRVILLE.
J'étois dans la loge de madame de Vermont.

LE MARQUIS.

Savez-vous que vous êtes éblouissante!

Madame DE MIRVILLE.

Qui, on me trouve assez bien mise.

LE MARQUIS.

Mais c'est de votre santé que je parle.

Madame. DE MIRVILLE.

Il est vrai que depuis quelques jours je mo porte assez bien.

LE MARQUIS.

Mais je dis, on n'a jamais été comme cela. Y a-t-il long-tems que vous attendez? Vous êtes bien mal là.

Madame DE MIRVILLE.

Pour cela oui. Dites-moi un peu, connoissezvous ces deux semmes qui sont là-bas, tout près de la porte?

 $\overline{}$

DRAMATIQUES. 187

LE MARQUIS.

Oui, c'est la présidente de Guerville, & l'autre, madame de... de.... j'oublie toujours som nom; une intendante.

Madame DB MIRVILLE.
Quoi, madame de Préval?

LE MARQUIS.
Justement. Elle est fort jolie.

Madame DE MIRVILLE.

Comme cela. Et connoissez-vous l'homme qui leur parle? Je ne puis pas le voir.

LE MARQUIS.

Oui ; c'est le comte de Versin. Il est trèsamoureux de madame de Préval.

Madame DE MIRVILLE, Le comte?

LE-MARQUIS.

Ma foi, on me l'a assuré, & des gens bien instruits.

Madame DE MIRVILE.

Et depuis quand?

LE MARQUIS.

Je ne vous dirai pas trop; mais, il me semble qu'on m'a dit qu'il y avoit plus de huit jours, que c'étoit une assaire arrangée.

LEVICOMTE arrivant, frappant sur l'épaule du Marquis.

Bonjour, marquis; attends-tu ton carrosse?

L E M A R O U I S.

Oui. Ecoute donc, viconnte. (Il le prend sous le bras & lui parle à l'oreille.) Je viens de faire une bonne tracasserie. Tu sais que madame de Mirville a Versin?

LE VICOMTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Qu'elle est très - jalouse? ... Elle vient de me demander ce qu'il faisoit là - bas avec ces deux semmes. Je lui ai dit que c'est qu'il est amoureux, sou de madame de Préval; que c'étoit une affaire arrangée: & elle le croit.

LE VICOMTE.

Ah, c'est très-bon! Tu es un homme charmant! Veux-tu que je te remene?

LE MARQUIS.

Non, je veux voir un peu ce que deviendra ceci. Ta broderie est jolie.

LE VICOMTE.

Oui, pas mal. As-tú joué à la paume au-jourd'hui?

DRAMATIQUES. 189

LE MARQUIS. Non; j'ai essayé mes nouveaux Anglois.

LE VICOMTE.

Comme cela tu ne sais pas ce qu'ils ont sait?

Ah, voilà le chevalier! Chevalier, soupes - tu
ce soir à la Nouvelle-France?

LE CHEVALIER.

Non, certainement : il y a mille ans que je n'y aie été, & je n'irai même plus.

LE VICOMTE.

Ah! ce n'est pas à moi qui il faut dire cela. Madame DE VERMONT, au Chevalier.

Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur? Quoi, vous soupez encore avec des silles? Allez, je ne veux plus vous voir.

LE CHEVALIER.

Quelle folie! Comment, vous allez croire. .: Eh mais, fi donc!

LE VICOMTE, au Chevalier.

Tu as entendu? Je me suis diverti, & voilà le chevalier qui est querellé à présent.

LE MARQUIS.

Pentends le comte.

Madame DE MIRVILLE. En vérité, il est odieux d'attendre si longtems son carrosse! Chevalier, voyez donc un peu. J'ai une migraine insupportable.

Madame DE VERMONT.

Cette sortie-ci est mortelle! Le froid vous

LECOMTE offrant la main à madame de Mirville.

Allons, mesdames, voulez-vous bien venir ?
Madame, qu'avez-vous donc?

Madame DE MIRVILLE.

LUXEMBOURG, criant.

Madame de Mirville! madame de Mirville!

LE COMTE.

Mais, madame, que voulez-vous donc dire?

LUXEMBOURG, criant.

Le carrosse de madame de Mirville!

LE COMTE.

Allons, le voilà.

LUXEMBOURO, criant.

Madame de Mirville! madame de Mirville, votre carroffe!

DRAMATIQUES: 191

LE CHEVALIER.

Veux-tu bien te taire?

(Ils s'en vont.)

LE MARQUIS.

Eh bien, cela n'a pas mal réuffi, comme tu vois.

LE VICOMTE.

A merveilles! Où soupes-tu ce soir?

LE MARQUIS.

Ma foi, je n'en sais rien, je l'ai oublié.

LE VICOMTE.

N'est-il pas bien tard?

LE MARQUIS.

Non.

LE VICOMTE.

J'ai envie d'aller chez la maréchale. Viens-y.

LE MARQUIS.

Je le veux bien. Mon carrosse est-il là, Tancrede?

TANCREDE.

Oui, M. le marquis, & celui de M. le vicomte auffi. (Ils se suivent.)

LE VICOMTE.

Eh bien, montons dans le tien; le mien viendra comme il voudra.

192 PROVERBES DRAMATIQUES.

LE MARQUIS.

Je le veux bien; allons, passe. Chez la maréchale!

Ils montent en carrosse.



SEIGNEUR AUTEUR.

PROVERBE XII.

Tome 1.

N

PERSONNAGES.

LE DUC.

M. RONFLANT, poëte tragique.

M. DECOUSU, poëte d'opéra comique.

DUPRÉ, valet - de - chambre du Duc.

La scene est dans le cabinet du Duc.



L E

SEIGNEUR AUTEUR,

PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

LE DUC, DUPRÉ.

LE DUC en robe-de-chambre, s'agicant & se promenant.

Quoi, je ne pourrai pas faire un vers, un vers seulement! Ah, voyons! (Il écrit.) Non, il est trop long. Oui, mais de cette saçon? (Il écrit.) Il est trop court. (Il déchire son papier.)

Dupré.

Mais, monseigneur, pourquoi faire ces vers vous-même, puisque vous avez tant de peine?

LE Duc.

Tant de peine?.... Qu'est-ce que c'est que cette saçon de parler ? Ai - je jamais eu de la peine à saire des vers?

196

DUPRÉ.

Je sais bien que non, tant que vous avez eu ce secretaire un peu sou, que vous aimiez tant...

LE Duc.

Allons, taisez-vous; vous me faites perdre mes idées....

Dupré.

J'en suis bien éloigné; & si j'en trouvois, je les donnerois tout - à - l'heure à monseigneur.

LE Duc.

Des idées, vous? Attendez; ne faites pas de bruit. Ah, oui-dà! c'est lyrique tout-à-sait; écrivons... (Il écrit.) Fort bien. Mais où est la rime? Cela me sait perdre trop de tems. C'est incroyable qu'aujourd'hui je ne puisse pas....

Dupré.

En vérité, monseigneur, si vous vouliez m'entendre, vous auriez bientôt fait.

LE Duc.

Eh bien, monsieur le docteur, parlez.

Dupré.

Je prendrois mon parti, moi; je ferois faire ces vers tout simplement par les gens du métier.

LE Duc.

Oui, si je n'en savois pas saire, imbécille.

DRAMATIQUES. 197

DUPRÉ.

Ah! je demande pardon à monseigneur. Je croyois....

LE Duc.

Allons, laisse-moi... Voyons encore.

DUPRÉ.

M. Ronflant & M. Décousu demandent à voir monseigneur.

LE Duc.

Que me veulent-ils? Je suis en affaire.

DUPRÉ.

Je le leur ai dit; cependant je crois que vous feriez hien...

LE Duc.

Allons, faites-les entrer.

SCENE II.

LE DUC, RONFLANT, M. DECOUSU.

LE DUC.

A H, messieurs ! je suis charmé de vous voir; mais ce ne sera pas pour long-tems, parce que je suis un peu occupé....

M. RONFLANT.

M. le duc cultive toujours les muses sans doute?

N iij

M. Decousu.

Eh!il a raison; elles le favorisent assez pour qu'il ne les délaisse pas.

LE Duc.

Il est vrai que quelquesois elles ne m'ont pas maltraité.

M. RONFLANT, M. DECOUSU.

Oh, toujours, toujours!

LE Duc.

Par fois elles ont des caprices, comme vous favez.

M. DECOUSU.

Vous ne les connoissez guere, je crois?

L'E D U C.

Comme un autre.

M. RONFLANT.

M. le duc, j'ai l'honneur de vous apporter le cinquieme acte de ma nouvelle tragédie. Si vous aviez un quart d'heure seulement à me donner...

M. Dicousu.

Moi, je ne veux faire voir à M. le duc que mon ariette de la Chaise de poste qui va se briser & qui sonne la ferraille : ce sera encore plus court.

M. RONFLANT.

M. Décousu, un moment, s'il vous plait; vous ne devez passer qu'après moi.

M. DECOUSU.

M. Ronflant, vous prenez là un ton...

LE Duc.

Messieurs, vous vous disputerez une autre sois.

M. RONFLANT.

Mais, M. le duc, jugez un peu si un poëte d'opéra comique doit avoir le pas sur un poëte tragique. Si quelqu'un doit protéger le ton des héros, je crois que c'est vous.

M. DECOUSU.

Oui, le vrai ton des héros; mais celui qu'ils n'ont jamais eu & qu'ils n'auront jamais, cela est dissérent.

M. RONFLANT.

Ou'ils n'auront jamais?

M. DECOUSU.

Assurément; au lieu que moi je peins la nature & la vérité.

M. Ronflant.

La nature & la vérité! Il y a bien du mérite à toujours copier! Où est donc le génie?

N iv

M. DECOUSU.

Moliere manquoit de mérite. Ofez-vous dire cela?

M. RONFLANT.

Moliere! Moliere n'a point fait de tragédies.

LE DUC.

Eh, messieurs, ne disputez pas! Je n'ai pas le tems.

M. RONFLANT.

M. le duc, suivant votre conseil, j'ai cherché pour mon dénouement, & j'ai imaginé un tyran de plus.

M. DECOUSU.

Moi, j'ai cru que ma Chaise de poste étoit une nouveauté dont vous seriez content.

LE Duc.

Je vous ai déjà dit que j'étois occupé trèsférieulement.

M. RONFLANT.

Si M. le duc vouloit nous faire part de fes productions...

M. DECOUSU.

Nous serions bien sûrs d'avoir de quoi admirer.

LE Duc.

Non, vous dis-je; j'ai passé toute la matinée

DRAMATIQUES.

à rêver, à barbouiller du papier, sans pouvoir rien faire.

M. RONFLANT.

C'est qu'apparemment c'est un nouveau genre que M. le duc a choisi ?

LE Duc.

Non, au contraire: c'est un couplet; ainsi vous voyez bien...

M. DECOUSU.

Personne n'en fait assurément aussi facilement que M. le duc.

LE DUC.

Ordinairement cela ne me coûte rien; mais aujourd'hui je ne sais ce que j'ai.

M. Ronflant.

Est-ce un sujet rare?

LE Duc.

Non; c'est un bouquet.

M. Decousu.

Un bouquet?

LE Duc.

Oui, un bouquet, pour une semme que j'aime; & vous sentez bien qu'il saut que cela soit neuf, qu'il saut de la pensée. Asseyez, asseyez-vous là.

M. RONFLANT.

Mais la pensée, M. le duc l'a trouvée?

202

LE Duc.

Moi!

M. DECOUSU.

Oui, un bouquet.

LE Duc.

C'est vrai; c'est moi qui veux que ce soit un bouquet. Comme vous dites, voilà la pensée trouvée. Mais il faut la mettre en chant, & voilà le difficile.

M. DECOUSU.

Avez-vous choisi un air?

LE DUC.

Bon! j'en ai cent.

M. DECOUSU.

Il faut s'arrêter à un seul.

LE DUC.

C'est vrai, aussi j'avois envie de prendre....

M. RONFLANT.

M. Décousu vous en dira, M. le duc.

M. DECOUSU.

Qui, prenez... (Il chante.)

C'est la fille à Simonette. (1)

LE Duc.

C'étoit justement celui-là que j'avois en vue.

⁽¹⁾ C'est un air d'Annette & Lubin.

DRAMATIQUES. 203

M. RONFLANT.

Eh bien, votre couplet est fait.

LE Duc.

Pas tout-à-fait.

M. RONFLANT.

Pardonnez-moi, tenez, écrivez.

LE Duc, prenant sa plume.

C'est vrai, les choses viennent quelquesois comme cela sans peine.

M. DECOUSU.

Sans peine! Vous n'en avez sûrement pas.

M. RONFLANT.

Vous commencez par dire: (Il chante.) (2)
Que de fleurs on va répandre....

LE Duc.

Oh, pour ce vers - là, je l'ai déjà écrit plus de vingt fois & je l'ai effacé de même.

M. RONFLANT.

Pourquoi l'effacer? Il est bon; il annonce la sêtes

LE DUC.

C'est vrai. (Il écrit.)

Que de fleurs on va répandre,

M. DECOUS/U.

Dans un jour aussi charmant!

⁽²⁾ Il chante, & l'on chante tous les vers à mefure qu'on les fait.

LE Duc.

Voilà ce que j'ai fait.

Que de fleurs on va répandre, Dans un jour aussi charmant!

M. RONFLANT.

Vous allez d'un train! Attendez; voyons ce que vous allez dire. Laissons faire M. le duc, ne le troublons pas.

LE DUC.

Je dirois par exemple...

M. DECOUSU.
Que de chants se font entendre,
M. RONFLANT.

Pour exprimer ce qu'on sent !

LE Duc.

Qui, oui.

Que de chants...

M. DECOUSU.

Se font entendre.

Un moment s'il vous plait.

Pour.....

M. RONFLANT. Exprimer ce qu'on fent!

LE DUC:

Pour exprimer ce qu'on sent!

Je ne trouve pas mal ces deux vers-là. Qu'en

DRAMATIQUES. 205 dites-vous? Ne me flattez pas; parlez-moi naturellement.

Que de fleurs se font entendre,

M. DECOUSU.

Que de chants

LE Duc.

Oui, oui.

Que de chants se font entendre, Pour exprimer ce qu'on sent!

Cela va bien.

M. RONFLANT.

A merveilles!

LE Duc.

Voyons un peu le reste. Je voudrois parler de ses graces.

M. RONFLANT.

Oui, de ses graces; c'est très-bien vu.

M. DECOUSU.

Vos graces, votre art de plaire.

LE Duc.

Oui, je dis:

Vos graces, votre art de plaire.

Ecrivons.

M. RONFLANT.

Ce n'est sûrement pas nous qui le saisons dire à M. le duc.

LE DUC.

Vos graces, votre art de plaire....

M. RONFLANT.

Font répéter tous les jours....

LE Duc.

Se répetent tous les jours.

M. RONFLANT.

Non, non, vous dites:

Font répéter tous les jours:

LE Duc.

Oui, oui, je dis:

Font répéter tous les jours :

Font répéter, font répéter! Il y a bien de quoi; c'est qu'il faut peindre en chantant...

M. DECOUSU.

Sans doute, & c'est là votre talent.

LE Duc.

Our, je n'y suis pas absolument mal - adroit. Font répéter tous les jours:

M. Decousu.

C'est la fête de Cythere.

LE Duc.

Oh, pour celui-là, je me le vole à moi-même en le faisant; je n'ai pas dit autre chose de la matinée.

C'est la fête de Cythere,

M. RONFLANT.

LE Duc.

Cela va de soi-même; sête de Cythere, sête des amours. Qui dit l'un, dit l'autre.

M. DECOUSU.

Dites, qui fait l'un, fait l'autre.

LE Duc.

Sûrement.

C'est la fête des amours.

M. RONFLANT.

C'est un tableau charmant!

M. DECOUSU.

On ne voit que des guirlandes dans les airs.

M. RONFLANT.

Des fleurs les parfument; c'est un spectacle enchanteur! Personne que vous ne pourroit dire sussi bien:

C'est la fête de Cythere; C'est la fête des amours.

LE DUC.

Il est vrai que je n'en suis pas mécontent, j'ose le dire.

M. DECOUSU.

Parbleu! je le crois bien.

LE Duc.

Revoyons tout le couplet, messieurs, je vous en prie. (Il chante.)

Que de fieurs on va répandre, Dans un jour aussi charmant! Que de chants se font entendre, Pour exprimer ce qu'on sent!

M. RONFLANT.

Je vois la décoration de la fête. Quelle pompe! Quelle magnificence!

M. Decousu.

Les chœurs chantans sont rangés à droite & à gauche.

LE Duc.

C'est vrai, je n'y avois pas pris garde.

M. RONFLANT.

Bon ! rien ne manque à cette fête ; quelle imagination !

M. DECOUSU.

Et dans un seul couplet.

Le Duc.

Vos graces, votre art de plaire
Font répéter tous les jours:
C'est la fête de Cythere,
Tous trois ensemble.
C'est la fête des amours.

M. RONFLANT.

Divin!

M. DECOUSU.

Délicieux!

LE Duc.

Je suis bien aise que vous en soyez contens.

M. DECOUSU.

Contens ?

M. RONFLANT.

Nous en sommes enchantés, ravis.

LE Duc.

Eh bien, croiriez - vous que ce matin j'ai été au point de croire que je ne parviendrois jamais à faire ce couplet ?

M. DECOUSU.

Vous ne connoissez pas vos talens, M. le duc.

M. RONFLANT.

Quand voulez-vous que je revienne pour mon cinquieme acte? car je voudrois après, obtenir une lecture des comédiens.

LE DUC.

Mais, quand vous voudrez.

M. RONFLANT.

J'ai grand besoin que M. le duc veuille bien leur faire parler par quelqu'un.

Tome I.

LE Duc.

Je le veux bien : vous me direz par qui.

M: Ronflant.

C'est que c'est difficile.

M. Decousu.

Moi, je ne demande que le suffrage de M. le duc sur mon ariette; car le musicien est content.

LE DUC.

Nous verrons. Je vous dirai naturellement...

M. DECOUSU.

: C'est là tout ce qui me retient; les rôles sont déjà distribués, & cela ira tout de suite.

LE DUC.

Je vous le ferai dice.

A DECOUSE

Pour votre complet, M. le duc, je voudrois l'avoir fait.

M. RONFLANT.

Et moi aussi, je vous en réponds.

LE DUC.

Vous me faites le plus grand plaisir...?

M. RONFLANT.

; Je yous en domanderai une copie la premiere fois.

DRAMATIQUES: 2R

LE Duc.

Vous l'aurez,

MM. RONFLANT & DECOUSU , chantent so s'en allant.

C'est la fête de Cythere,

SCENE III.

LE DUC, DUPRÉ.

LE DUC.

OH là quelqu'un!

Dupré.

Monseigneur?

LE DUC.

Allons.

Dupré.

Eh bien, monseigneur, votre couplet?

LE Duc.

Il est fait.

Dupré.

Et vous en êtes content?

LE Duc.

Je t'en réponds : il est charmant !

O ij

212 PROVERBES DRAMATIQUES.

Dupré.

Je savois bien que vous en viendriez à bout. Je n'avois garde de renvoyer ces messieurs.

LE Duc.

Allons, viens; je te le chanterai en m'habillant. (Il s'en va, & il emporte le couplet.)



LE MARIABSENT.

PROVERBE XIII.

PBRSONNAGES.

LE BANLLI.

GROS - JEAN, paysan.

CATHERINE, femme de Gros - Jean.

La scene est sur la place du Village.



LE MARI ABSENT,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, CATHERINE pleurant.

CATHERINE.

Out, M. le bailli, mon mari arrive anjour-d'hui.

LE BAILLI.

Ne pleurez pas, mon enfant; il y a remede à tout.

CATHERINE.

Mais voilà le jour bien avancé: il n'y a guere de tems pour y penser; si vous m'abandonnez, M. le bailli, je suis une semme perdue!

LE BAILLI.

Vous abandonner, ma chere amie! Pouvezvous l'imaginer seulement?

CATHERINE

Il est vrai que ce seroit bien mal à vous, après l'embarras où vous m'avez mise.

O iy

LE BAILLI.

Je vous aime toujours, & je suis plus occupé que vous, de vous tirer d'affaire.

CATHERINE.

Si je n'avois pas eu d'enfant encore pendant le voyage de mon mari, le reste ne seroit rien. Pourquoi s'en va-t-il, au bout du compte?

LE BAILLI.

Sans doute. Mais j'arrangerai cela, foyez tranquille.

CATHERINE,

Je ne pourrois pas cacher les enfans. Tout le village sait ce qui est arrivé; & puis ils sont à lui, à ce que vous dites, malgré....

LE BAILLI.

Oui, la loi y est conforme. Je vous dirois bien cela en latin... mais...

CATHERINE.

Je ne l'entendrois pas. Ne nous amusons pas à cela.

LE BAILLI.

Ecoutez, il me vient une idée. Vous croyez que votre mari va arriver, n'est-ce pas?

CATHERINE.

Oui, M. le Bailli, j'en suis même toute troublée, quand j'y pense.

LE BAILLI.

Il ne faut point être troublée. Il faut vous en aller chez vous, & y demeurer tranquille. Moi, je resterai ici à l'attendre. Je parlerai à Gros-Jean. Sans nous entendre, vous verrez bien la mine qu'il fera. Je puis vous assurer qu'il ne sera pas mécontent.

CATHERINE.

Vous le croyez?

LE BAILLI.

J'en suis sûr. Il n'aime pas mal l'argent?

CATHERINE.

Ah, beaucoup! & c'est là ce qui lui a fait faire son voyage.

LE BAILLI.

Quand je me tournerai du côté de votre maifon, vous viendrez nous trouver avec vos deux enfans: vous en cacherez un d'abord; & selon ce que nous dirons, vous montrerez l'autre.

CATHERINE.

Et qu'est-ce que vous direz, M. le bailli?

LE BAILLI.

Il est inutile à présent que vous le sachiez.

CATHERINE.

Mais pourquoi? Je n'en dirai rien.

LE BAILLI.

Ah, ne voilà-t-il pas la curiofité qui vous prend!

CATHERINE.

Non, non, M. le bailli; c'est que je voudrions seulement savoir....

LE BAILLI.

Allez-vous-en plus tôt que plus tard: il ne faut pas que votre mari nous trouve ensemble.

CATHERINE.

Ah! je le vois tout là-bas.!

LE BAILLI.

Vous voyez bien, éloignez-vous.

CATHERINE.

Oh, il ne regarde pas de ce côté-ci. Adieu, adieu, M. le bailli.

SCENE IL

LE BAILLI.

CETTE petite femme-là est charmante! Quand il m'en coûteroit quelqu'argent; c'est tout simple: & puis on promet.... D'ailleurs, il peut arriver quelque malheur, qui me procurera de

quoi tout payer. Nous sommes au public; c'est au public à saire les frais de nos solies, puisque nous travaillons à punir & à réparer les sautes. Comme la circonstance donne de l'esprit! Voilà une pensée qui ne m'étoit pas encore venue : je la mettrai bien à prosit à l'avenir. Mais Gros-Jean s'approche : voyons si nous réussirons à le persuader.



SCENE III.

LE BAILLI, GROS-JEAN.

LE BAILLL

En bien, Gros-Jean, vous voità donc enfin de retour?

GROS-JEAN

Oui, M. le bailli, à vot farvice; comment vous en va?

LE BAILLI.

Fort bien, Gros-Jean, fort bien. Votre voyage vous a-t-il valu bien de l'argent?

GROS-JEAN.

Il devoit m'en valoir; mais j'ai mangé tout ce que j'avois porté; encore bien heureux d'en avoir eu assez.

220

LE BAILLI.

Et comment cela? Votre oncle avoit des vignes; à ce que vous m'aviez dit.

GROS-JEAN.

Oui, mais la justice a tout vendangé; c'est comme la grêle, M. le bailli : c'est même encore pire; car tous les frais ont fauché le reste; & personne n'a eu rien, que deux ou trois créanciers, qui disent encore qu'on leur a pris les trois quarts de ce qu'ils devoient avoir.

LE BAILLI.

Cela arrive quelquefois comme cela.

GROS-JEAN.

Tout le monde mourroit à présent, que je ne voudrois pas me baisser pour avoir un héritage.

LE BAILLI.

Vous avez raison.

GROS-JEAN.

Ne parlons plus de cela, M. le bailli. Quelle nouvelle y a-t-il ici? Comment se porte ma semme?

LE BAILLI.

Votre femme se porte très-bien; mais il y a bien des nouvelles depuis votre départ.

GROS-JEAN.

Comment donc! & font-elles bonnes] du moins?

LE BAILLI.

Oui, elles ne sont pas mauvaises.

GROS-JEAN.

Eh, pardi, M. le bailli, comptez-moi donc un peu ça.

LE BAILLI.

Vous favez, quand vous êtes parti, que nous avions un nouveau seigneur qui venoit d'acheter cette terre-ci?

GROS-JEAN.

Oui, vraiment, & je n'étions pas fâchés d'être délivré de l'autre. Celui-ci est-il meilleur?

LE BAILLI.

Je vous en réponds ; c'est un homme qui aime à faire le bien du paysan.

GROS-JEAN.

Voilà un brave homme pardi c'ti-là.

LE BAILLI.

Mais il veut qu'on travaille. Il prétend que ce village sera très riche dans quatre ans, si on veut faire ce qu'il dira.

GROS-JEAN.

: Et pourquoi pas ? D'abord qu'on veut notre bien, M. le bailli, c'est raisonnable.

LE BAILLE.

Il dit aussi qu'il veut prouver que plus on a d'ensans, & plus on est riche.

GROS-JEAN.

Oui, tant vaut l'homme, tant vaut la terre. Mais il faut pouvoir les élever; ces enfans; ils ne travaillent pas en venant au monde.

LE BAILLI.

Il fait bien cela; & pour qu'il y ait beaucoup d'enfans dans son village, & qui se portent bien, voici ce qu'il a imaginé.

GROS-JEAN.

Voyons, voyons; j'aimons déjà ce seigneurlà, moi, M. le bailli.

LE BAILLL

Ecoutez bien.

GROS-JEAN.

Oh, par la mordié, je n'en pardrons pas un mot, voyez-vous.

LE BAILLI.

Chaque enfant qui viendra au monde pendant dix ans, il donnera au pere cent écus.

GROS-JEAN.

Cent écus! Et quand cela commencera-t-il?

LE BAILLI.

Oh, il y a déjà plus d'un an de passé.

GROS-JEAN.

Plus d'un an! Je suis bien malheureux de m'être en allé, j'aurions déjà gagné cent écus au moins.

LE BAILLI.

Mais, depuis votre départ, votre femme est accouchée.

GROS-JEAN.

Ma femme est accouchée, M. le bailli ? Mais il y a dix-huit mois; & quand je suis parti, elle n'étoit pas grosse.

LE BAILLI.

Il faut donc le dire au seigneur; car il veut que les ensans soient réellement du mari,

GROS-JEAN.

Gardez-vous - en bien, M. le bailli. Je ne sais ce que je disc Oh, sûrement je me rappelle...

LE BALLLI.

Prenez-y garde...

GROS-JEAN

Paurai donc les cent écus?

ENA PROVERBES

LE BAILL À.

'Dui, par enfant.

GROS-JEAN.

Pardi, ce n'est pas tout perdre; mais c'est un seigneur d'or ! Que je suis fâché de m'être en allé!

LE BAILLI.

Tenez, voilà votre femme. Vous lui avez grande obligation de cet argent-là.

GROS-JEAN.

Ah, pardi, je vous en réponds. Je vois bien que fans elle je ne les aurois jamais eus.

SCENE IV.

LE BAILLI, CATHERINE montrant un enfant qu'elle porte.

GROS-JEAN.

EH, dis donc, femme, est-ce un fieu ou une fille, que l'ons pour ces cent écus?

CATHERINE.

C'est tous les deux, Gros-Jean.

GROS-JEAN, avec joie.

Quoi, j'ons deux enfans?

CATHERINE.

CATHERINE.

Oui, vraiment, mon ami.

GROS-JEAN.

Ah, pargué, femme, c'est un trésor! Quoi; M. le bailli, j'aurai six cents francs?

LE BAILLI.

Oui, tu peux y compter.

GROS-JEAN.

Voilà une brave femme, M. le bailli !

LE BAILLI, à Catherine.

Cela va bien.

CATHERINE, au Bailli.

Oh, je vais le rendre encore plus content.

LE BAILLI, à Catherine.

Prenez garde à ce que vous direz.

CATHERINE.

Ah, Gros-Jean! nous aurons plus de fix cents francs.

GROS-JEAN.

Comment donc?

CATHERINE.

Ces deux enfans - là sont venus ensemble; vois - tu.

GROS-JEAN.

Oui ?

Tome I.

P

CATHERINE.

Eh bien, je suis grosse encore, je vas en avoir aussi deux, cela sera douze cents francs.

GROS-JEAN, avec joie. Pardi, t'as raifon.

LE BAILLI, à part.

Cette femme-là me ruinera. (A Catherine.)
Mais vous n'êtes pas grosse?

CATHERINE.

Cela ne fait rien : je le deviendrai.

GROS-JEAN.

Qu'est-ce que t'as, dis donc, semme? Mais quel bonheur, M. le bailli!

LE BAILLI.

Oui, cela est très-heureux.

GROS-JEAN.

Mais fi cela va comme cela tous les ans; v'là que j'aurons fix cents francs de rente.

LE BAILL'I.

Je vous le disois bien. Votre femme vous enrichira.

GROS-JEAN.

Pardi, c'est bien vrai. Je croyois d'abord devoir te gronder...

LE BAILLI, à Gros-Jean, Qu'est-ce que vous allez dire?

GROS-JEAN.

Oh! rien, rien, M. le bailli; je nous ob-

CATHERINE.

Pourquoi donc vouloir me gronder, mon

GROS-ĴEAŃ.

Oh! je dis gronder; ce n'est pas gronder; à moins que ce soit te gronder de ce que tu n'étois pas venue avec moi.

CATHERINE.

J'aurois été bien aise d'y aller.

GROS-JEAN.

Eh pardi non, j'en aurions été bien faché.

CATHERINE.

Comment, c'est bien vrai?

GROS-JEAN.

Sans doute; ne faut-il pas que les enfans soient faits ici, M. le bailli?

LE BAILLI.

Sûrement.

GROS-JEAN.

Allons, allons, c'est bon. As - tu préparé à souper?

. 228 PROVERBES DRAMATIQUES.

CATHERINE.

· Oui , mon ami.

GROS-JEAN.

Eh bien, allons boire à la santé d'un si bon seigneur. M. le bailli, en voudriez-vous prendre votre part?

LE BAILLI.

Pourquoi pas ? J'aime les braves gens, les honnêtes gens.

GROS-JEAN.

Allons, venez donc; car je vous aimons bien auffi nous; n'est-ce pas, Catherine?

CATHERINE.

Oh, pour cela, oui; & ce sera toujours tout de même.

GROS-JEAN.

Tu as raison, semme. Allons, allons souper, je parlerons un peu de cela à la table.



LES FOUX.

PROVERBE XIV.

PERSONNAGES.

M. DISSONANT, musicien.

M. L'ABBÉ HIATUS, poete.

M. DESJARRETS, maître de ballets.

CABRY, prévôt de M. Desjarrets.

Madame DOUAIREVILLE, plaideuse,

UN GARÇON CAFETIER.

La scene est dans un des casés du Boulevard.



LES FOUX,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DISSONANT entre en chantant entre ses dents. Il se promene, bat la mesure, s'arrête, & dit:

CE n'est pas cela. Revoyons mes papiers. (Il tire un papier de sa poche, & il lit.)

C'est Victoire ici qu'on aime & que l'on fête.

Victoire, Victoire! Où madame de Franville a-t-elle été prendre le nom de Victoire? On est accoutumé à mettre une roulade sur le mot Victoire; je ne peux pourtant pas commencer mon air par une roulade. Quand le diable y seroit, il faudra qu'elle s'en passe : d'ailleurs je ne veux pas composer cela à la françoise. A la françoite, moi! Quoi, c'est cela qui m'arrête? Allons, allons, il faut prendre le parti de continuer comme j'ai commencé. Voyons un peu. (Il chante.)

AIR: adoré, adoré, poursuivi des belles, &c., de l'Ecole de la jeunesse.

C'est Victoire ici qu'on aime & que l'on sête,
C'est le plus doux amusement;
Du bonheur on se trouve au faite;
Il y renait à chaque instant:
Du bonheur on se trouve au faite,
Il y renait à chaque instant:
C'est Victoire ici que l'on sête,
C'est le plus doux amusement;
Du bonheur on se trouve au faite,
Il y renait à chaque instant,

Fort bien, fort bien,

C'est Victoire ici que l'on sête, C'est le plus doux amusement; Du bonheur on se trouve au faite, Il y renaît à chaque instant.

Bravo, bravo. Il faut écrire cela tout de suite. Garçon; garçon!



SCENE II.

M. DISSONANT, LE GARÇON. LE GARÇON.

On y va. (Il arrive.) Ah! c'est vous, M. Dis-

M. DISSONANT.

Oui, oui, donnez moi... (*Il chanse.*)
Il y renaît à chaque instant.

LE GARÇON.

Qu'est - ce que vous voulez? Du casé, de la limonnade, de l'orgeat?

M. DISSONANT.

Non, non, une plume & de l'encre.

LEGARÇON.
Vous allez en avoir dans l'instant. (Il va en chescher.)

M. DISSONANT chante.

Du plaisir on se trouve au faite,

Il y renaît à chaque instant,

Sans tourment,

Très - gaiment,

Sürement

Très-content.

C'est Victoire ici que l'on fête;

C'est le plus doux amusement.

Ah, charmant, charmant! Allons donc; la plume, l'encre?

LE GARCON.

La voilà, monfieur.

M. DISSONANT, s'affeyant & écrivant en chantonnant.

C'est Victoire ici que l'on fête.

C'est le plus doux amusement.

SCENE III.

M. DISSONANT, L'ABBÉ, LE GARÇON.

L'ABBÉ entre en révant.

FAUT-IL qu'une malheureuse rime m'arrête!

(11 se promene.)

M. DISSONANT chante & écrit.

Sans tourment, Très-gaîment, Très-coutent, Sûrement.

C'est Victoire ici que l'on fête; C'est le plus doux amusement.

L'ABBÉ.

Revoyons encore. (Il lit.)

Ainsi qu'on voit naître les sleurs

Aux doux commandemens de Flore,

L'amour, des plus vives couleurs,

Orne le teint de Léonore.

Je ne changerai fûrement rien à cela.

Sa bouche exhale un doux parfum,

Semblable à celui que l'aurore

Répand.... répand....

M. DISSONANT chante.

Sans tourment,

Très-gaiment...

(Il chante sans prononcer.)

C'est le plus doux amusement.

L'ABBÉ.

Monsieur, ce que vous faites là sera-t-il long?

M. DISSONANT.

Monsieur, je n'en sais rien. (Il chance.)

L' A B B É.

Monsieur, c'est que j'ai un couplet à faire, pour la sête d'une dame....

M. DISSONANT.

Moi de même, M. l'abbé; je ne fais pas un couplet, mais une ariette pour la fête d'une dame, & qui, je me flatte, ne sera pas mauvaise. (Il charite.)

C'est le plus doux amusement.

A présent, voyons la reprise. (Il chance.)

Tout s'anime, on aime à rire-..

L'ABBÉ.

Avec cet homme-là, je ne ferai jamais rien, si je n'écris. (M. Dissonant chante sans pronon-cer, en écrivant.)

Sa bouche exhale un doux parfum, Semblable à celui que l'aurore Répand...

Il faut absolument que j'écrive. Garçon!

Le GARÇQN.

Monfieur?

L'ABBÉ.

Une plume & de l'encré. (Le Garçon va prendre l'écritoire de M. Dissonant pendant qu'il chante, & l'Abbé se met à écrire.)

Tout s'anime, on aime à rire, La gaîté toujours vous foutient, L'on ne se lasse pas de dire: Ah, quel plaisir, qu'il fait de bien!

M. DISSONANT.

Ecrivons, écrivons. (Il cherche sa plume.) Qu'est donc devenue l'écritoire? Hé, garçon!

Le GARÇON.
Monfieur?

M. DISSONANT.

Eh bien, mon encre, ma plume, qu'en avezvous fait? LE GARCON.

J'ai cru que vous n'en aviez plus que faire; je l'ai donnée à M. l'abbé. Je m'en vais vous en chercher une autre.

M. DISSONANT.

Allons, dépêchez-vous donc; ce drôle-là me fera perdre mes idées. (Il chante.)

L'on ne se lasse pas de dire:

Ah, quel plaisir, qu'il fait de bien!

L'ABBÉ.

Monsieur, si vous chantez toujours, je ne pourrai jamais faire mon couplet.

M. DISSONANT.

Monsieur, vous me prenez bien mon encre.

L'ABBÉ.

Ah! monsieur, je m'en vais vous la rendre, si vous ne voulez plus chanter.

M. DISSONANT.

Oh bien, l'on m'en donnera d'autre.

L'ABBÉ.

Mais ce n'est qu'une rime que je cherchei

LE GARÇON.

Monsieur, voilà de l'encre & une plume.

M. DISSCNANT.

C'est bon. (Il chante.)

Il rend l'ame contente, L'on ne desire plus rien.

Divin, divin! (Il écrit & chante.)

Il rend l'ame contente, L'on ne desire plus rien.

L'ABBÉ.

Mais, monfieur.....

M. DISSONANT chante.

Sans ceffe on rit, toujours on chante,

Sans ceffe on rit, toujours on chante.

L'ABBÉ.

Monfieur?

M DISSONANT.

Laissez, laissez donc.

Sans cesse on rit, toujours on chante.

L'ABBÉ.

Mais, monsieur, il m'est impossible de rien saire, si vous continuez de chanter haut.

M. DISSONANT.

Travaillez pendant que j'écris. (Il chante tout bas.)

L'ABBÉ.

Sa bouche exhale un doux parfum, Semblable à celui que l'aurore Répand...

C'est incroyable que je ne puisse rien trouver.

M. DISSONANT chante.

Sans cesse on rit, toujours on chante; Ah, quel plaisir, qu'il fait de bien!

Ah, quel plaisir, qu'il fait de bien!

L'ABBÉ.

Mais, monsieur....

M. DISSONANT chante.

Ah, quel plaisir, qu'il fait de bien!

(Il se leve & bat la mesure.)

Mais grand bien,

Mais grand bien,

Mais grand bien.

Mais grand bien. (Il écrit, & chante bas.)

Il va peut-être rester tranquille: essayons d'achever. Il se frotte la tête.

SCENE IV.

M. DISSONANT, L'ABBÉ, M. DESJAR-RETS, CABRY.

M. DESJARRETS.

CABRY!

CABRY.

Monsieur?

M. DESJARRETS.

Dans combien de tems faut-il que je sois chez madame de Versant?

CABRY.

Dans trois quarts d'heure.

M. DESJARRETS.

Trois quarts d'heure! Il n'y a personne ici, j'ai envie de commencer mon ballet en question. Sais - tu les airs?

CABRY.

Je sais les deux premiers.

M. DESJARKETS.

C'est bon. Joue-moi d'abord la marche des Paladins.

CABRY.

Je la sais toute entiere.

M. DESJARRETS:

Attends un moment. (Il fait quelques pas.)

Je marche en avant d'abord, je reviens....

C'est cela. Allons. (Cabry joue.)

M. DISSONANT, L'ABBÉ.
Eh, monsieur! monsieur!

M. DESJARRETS.

Comment, messieurs, qu'est-ce que vous avez donc? Ah, c'est vous, M. Dissonant!

M. DISSONANT.

C'est moi - même qui compose une ariette, M. Desjarrets.

M., DESJARRETS.
Ah, une ariette nouvelle?

M. DISSONANT.
Oui, vraiment, pour madame de Franville.

DESJARRETS.

Je fais aussi un ballet pour sa sête.

M. DISSONANT.

C'est fort bien: mais faites taire votre maudit violon.

DRAMATIQUES. 241' violon. Vous me faites perdre le ton, je ne fais plus où j'en suis.

M. DESJARRETS.

Vous vous moquez, vous êtes trop habile pour cela.

L'ABBÉ

Moi, monsieur, je fais un bouquet, je cherche une rime, & votre violon me distrait.

M. DESJARRETS.
Allons, allons, joue toujours. (Cabry joue,

& M. Desjarrets danse.)

M. DISSONANT.

Un moment seulement, que j'aie écrit ceci. (Il chante.) Sans cesse on rit, toujours on chante,

M. DESJARRETS.

Joue donc. (Il danse & M. Dissonant chante.)

M. DISSONNANT.

Ah, quel plaisir, qu'il fait de bien!

Arrêtez donc.

M. DESJARRETS.

Mais je n'ai pas de tems à perdre, en honneur.

L'ABBÉ.

Mais, monsieur, par grace....

M. DESJARRETS.

Allons, allons. (Cabry joue, & il danse.)

Tome I. . Q .:

Attends, attends un moment. (Il marche.)

M. DISSONANT.

Ah, quel plaisir, qu'il fait de bien!

Mais grand bien, Mais grand bien.

M. DESJARRETS.

Mais, M. Dissonant, comment voulez-vous que je compose mon pas, si vous me chantez un autre air que celui sur lequel je dois danser?

M, DISSONANT.

Mais, M. Desjarrets, comment voulez-vous que j'acheve d'écrire mon ariette, quand vous faites jouer un autre air que celui que j'ai dans la tête?

L' A B B É.

Hé, messieurs, comment voulez-vous tous les deux que je sasse des vers avec un pareil bruit?

M. DESJARRETS.

Messieurs, vous serez comme vous voudrez. Allons, joue, & recommençons le tout. (Il danse, M. Dissonant & l'Abbé se désesperent.)

M. DISSONANT.

C'est impossible!

L'ABBÉ.

Je n'y tiens pas!

M. DESJARRETS.

Cela va bien, je tiens ma marche. Laisse-moi dessiner má gavotte.

(Il compose en marchant, sans violen.)

M. D. I. S S O N A N T chamant.

Ah, quel plaisir, qu'il fait de bien!

Mais grand bien, Mais grand bien.

M. DESJARRETS.

M. Dissonant, chantez donc tout bas.

M. DISSONANT.

Je le veux bien, pourvu que vous ne fassiez pas jouer du violon.

L'ABBÉ.

Ah!à la bonne heure.

M. DESJARRETS.

Oui, oui, laissez-moi faire. (Il danse.) Nous croisons par ici, ha, ha! à gauche à présent, chassez, fort bien, non, je tourne, ah, ah! l'entrelas.... (Il cominue en marchant.)

SCENE V.

M. DISSONANT, L'ABBÉ, M. DESJAR-RETS, CABRY, Mad. DOUAIREVILLE.

Madame DOUAIREVILLE, & Cabry.

Monsieur, n'avez-vous pas vu ici M. Rongeant?

CABRY.

Qu'est-ce que c'est, madame, que M. Ron-geant?

Madame DOUAIREVILLE.
C'est mon procureur.

CABRY.

Je ne le connois pas; adressez-vous à ces mesfieurs, ils vous diront cela, ils étoient ici avant nous.

Madame DOUATREVILLE, d

M. Dissonant.

Monsieur, voudriez-vous bien me dire....

M. DISSONANT chance.

Il rend l'ame contente; L'on ne desire plus rien.

M. DESJARRETS.

M. Dissonant, je m'en vais faire jouer du violon. (Il compose.)

M. DISSONANT.

Ah! je vous demande pardon.

Madame DOUAIREVILLE, &
M. Diffonant.

Monsieur, dites - moi donc si vous avez vu mon procureur ici. Il est pour moi de la derniere importance que je lui parle à l'instant; on DRAMATIQUES. 249 vient de me faire fignifier un affer qui me réduira à la mendicité. Je n'ai pas un morceau de pain, fi...

M. DISSONANT.

Dieu vous bénisse, ma bonne dame.

Madame DOUAIREVILLE.

Mais, monsieur, je ne demande pas l'aumône; répondez-moi, je vous prie.

M. DISSONANT.

Je suis occupé, madame, adressez-vous à ces messieurs.

Madame DOUAIREVILLE.
Sauront-ils où il est?

M. DISSONANT.

Oh, sûrement.

Madame DOUAIREVILLE.
M. l'abbé?

M. DISSONANT.

Oui, oui.

Madame DOUAIREVILLE, à l'Abbé.
M. l'abbé?

L'ABBÉ.

Je ne veux rien acheter, je n'ai pas le tems. Madame DoualReville. Mais, monsieur, je ne suis pas une marchande,

Qij

146: APROVERBES

je suis une semme de qualité qui est la plus malheureuse du monde.

L'ABBÉ.

Vous n'êtes pas si malheureuse que moi. Qu'estre que vous demandez?

Madamé DouAIREVILLE.

Mon procureur.

L'ABBÉ.

Procureur ! Il y a cent rimes à ce mot-là.

Madame D o U A I R E V I L L E.

Je ne vous parle ni de rime, ni de raison; ear je crois que s'aurois tort. Mais à qui donc s'adresser ici? Ah! voilà un monsieur qui se promene: il ne me dira pas qu'il est occupé celui-là du moins. (Elle va à M. Desjarress.) Monsieur, pourrez-vous m'enseigner ce que je demande? Je vous en aurai la plus grande obligation.

M. DESJARRETS.

. Oui, oui, tenez, passez par là.

Madame DOUAIREVILLE.
Par où, monsseur?

M. DESJÉRRETS.

A droite.

Madame DOUAIREVILLE A droite?

M. DESJARRETS.
Oui. Revenez à présent.

Madame DouAIREVILLE. Ici?

M. DESJARRETS.
Oui, chaffez.

Madame DOUAIREVILLE. Qui voulez-vous que je chasse?

M. DESJARRETS.

Vous ne m'entendez pas : tenez, approchezvous de moi.

Madame DouAIREVILLE.
Comme cela?

M. DESJARRETS.

Oui. En avant à présent.

Madame DouAIREVILLE.

Mais pour quoi faire?

M. DESJARRETTS.

Vous allez voir, donnez-moi la main. Allons, Cabry, joue.

C A B R ¶, accommodant fon violon. Monsieur, tout-à-l'heure.

M. DISSONANT. Pour moi, je m'en vais.

Q iv

248 PROVERBES DRAMATIQUES.

L'ABBÉ.

Et moi aussi. (Cabry joue.)

M. DESJARRETS.

Allons, madame, laissez vous conduire.

Madame DOUAIREVILLE.

Je ne demande pas mieux.

M. DESJARRETS.

Plus vîte donc.

Madame DOUAIREVILLE.
Vous me faites danser?

M. DESJARRETS.

Sans doute. (Il la mene fort vite.)

Madame DOUAIREVILLE. Je n'en puis plus, ah!ah!

M. DESJARRETS.

Pourquoi donc voulez - vous danser, si vous n'avez pas la force?

Madame DOUAIREVILLE.

Eh, je n'en ai pas d'envie, monsieur!

M. DESJARRETS.

Ma foi, je l'ai cru. Allons-nous-en.

Madame DouATREVILLE.

La tête a tourné ici à tout le monde. J'ai envie d'aller attendre mon procureur chez lui. Il faudra bien qu'il revienne du moins pour se coucher.

L'IMPORTANT.

PROVERBE XV.

ł

PERSONNAGES.

LE MARÉCHAL DE FRANCE.

LE CHEVALIER DE COURE-PLAINE,

aide-maréchal - des - logis de l'armée.

SAINT-GRATIEN, aide-major.

D'AUVERSAC, capitaine d'infanterie.

GERVAULT, capitaine de cavalerie.

DERINCOURT, capitaine de dragons.

UN GARÇON de théatre.

La scene est dans le foyer de la Comédie Françoise.



L'IMPORTANT,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

SAINT-GRATIEN, D'AUVERSAC.

SAINT-GRATIEN. En bien, d'Auversac, que serons-nous?

D'AUVERSAC.

Ma foi, je n'en sais rien. Quelle diable de fantaisse, de venir ici un jour de piece nouvelle! Je savois bien que nous n'y trouverions pas de place.

SAINT-GRATIEN.

C'est qu'on m'a dit que ce seroit la plus belle chose du monde, que depuis long-tems on n'a zien vu de pareil.

D'AUVERSAC.

Mais si elle est bonne, nous la verrons toujours bien. Au lieu de rester à la comédie Italienne...

SAINT-GRATIEN.

Mais il n'y avoit personne. Et puis je n'entends pas l'italien.

D'AUVERSAC.

Ni moi non plus; mais Arlequin me fait rire.

SAINT-GRATIEN.

Oui, avec les cabinets de tourlourette, la laitière pour dire une lettre, mariner pour marier; M. Bataillon, Pataflon; c'est toujours la même chose.

D'AUVERSAC.

Cela ne fait rien; j'aime mieux cela qu'une tragédie, ou de la musique où je ne connois rien.

SAINT-GRATIEN.

Chacun a fon goût.

D'AUVERSAC.

Tu aurois bésoin de rire un peu, au moins; car tu travailles trop.

SAINT-GRATIEN.

Cela te paroît comme cela, parce que tu ne fais rien, toi.

D'AUVERSAC.

Ne veux-tu pas que j'aille me casser la tête sur des cartes de géographie, ou à faire des calculs? C'est à vous autres, Messieurs de l'étatmajor, à vous donner cette peine-là. A propos, est-ce une affaire sinie? Entres-tu dans l'étatmajor de l'armée?

.SAINT-GRATIEN.

Oui, c'est décidé. Je voudrois voir seulement le chevalier de Coure-Plaine, pour savoir de lui quand je pourrai voir M. le Maréchal.

D'AUVERSAC.

Que ne vas-tu chez lui?

SAINT-GRATIEN.

On ne le trouve jamais le chevaller; & c'est pour cela principalement que je suis venu ici, pour voir si je ne ne le rencontrerois pas.

D'AUVERSAC.

Ah! je ne m'étonne plus, fi tu n'as pas voulu aller à la comédie italienne.

SCENE II.

LE CHEVALIER, D'AUVERSAC, SAINT-GRATIEN.

LE CHEVALIER entre d'un air effuré.
LL n'y a personne ici. (Il veut sortir.)

SAINT-GRATIEN.

M. le Chevalier, M. le Chevalier!

S4 PROVERBES

LE CHEVALIER.

Qui est-ce qui m'appelle là? Ah, c'est vous, M. de Saint-Gratien! N'avez-vous pas vu le petit Duc, votre colonel?

SAINT-GRATIEN.

Non; personne n'est venu ici depuis que nous y sommes.

LE CHEVALIER.

C'est inconcevable! Il me donne rendez-vous ici, pour que nous parlions de ses affaires, & je ne le trouve pas,

SAINT-GRATIEN.

. Il va peut-être y venir.

LE CHEVALIER.

Ma foi, je ne peux pas deviner ce qu'il veut; il a à me parler pour faire changer de quartier à fon régiment. Il faut que je fache du moins où Il veut aller, pendant que nous faisons le nouvel arrangement.

SAINT-GRATIEN.

Je n'en sais rien; il ne m'en a pas parlé: mais, M. le Chevalier, j'ai été chez vous ce matin, pour avoir l'honneur de vous voir : vous veniez de sortir.

LE. CHEVALIER.

Oui, le Maréchal m'a envoyé chercher, & nous n'avons rien fait; notre travail est remis à ce soir à neuf heures.

SAINT-GRATIEN.

On ne pourra donc pas le voir d'aujour-

LE CHEVALIER.

Non; nous serons rensermés toute la soirée.

SAINT-GRATIEN.

J'aurois pourtant besoin de lui parler, & cela me dérange beaucoup.

LE CHEVALIER.

Je conçois cela. Avez-vous une place ici?

SAINT-GRATIEN.

Non, vraiment; & vous?

LE CHEVALIER.

Oh, moi, j'ai la loge de la Maréchale, & puis celles de toutes les femmes de ma connoifsance; mais on ne peut pas se partager.

SAINT-GRATIEN.

Vous êtes bien heureux! Savez-vous quand M. le Maréchal partira?

LECHEVALIER.
Oui; mais je ne peux pas le dire.

SAI'N'T-GRATIEN.

Et notre département?

LE CHEVALIER.
Il est fait.

SAINT-GRATIEN.

De quel côté à peu près?

LE CHEVALIER.

C'est un secret; mais vous allez avoir vos
endres tout-à-l'heure.

SAINT-GRATIEN.

Paurois bien voulu rester ici encore quelques jours.

LE CHEVALIER.

Cela sera difficile. Si vous voulez, j'en parlerai au Maréchal, & j'obtiendrai sûrement qu'on retarde votre départ.

SAINT-GRATIEN.

Tout de bon, vous me feriez plaisir?

LECHEVALIER.

Je vous dis que j'en fais mon affaire.

SAINT-GRATIEN.

Je vous en serai très-obligé. Je n'ai besoin que de huit jours, pour avoir seulement le tems d'acheter des chevaux.

DRAMATIQUES. 257 LE CHEVALIER.

Je ne conçois pas cela. (Il tire sa montre.) Il est près de cinq heures & demie, la Maréchale doit être arrivée; elle va bien me gronder, je m'ensuis.

SAINT-GRATIEN.

M. le Chevalier, quand pourrai-je avoir l'honneur de vous voir?

LE CHEVALIER, en s'en allant.

Mais, quand vous voudrez; demain; aprèsdemain, ou à Versailles, où nous serons toute la semaine prochaine.

SCENE III.

SAINT-GRATIEN, D'AUVERSAC.

D'AUVERSAC.

N'EST-CE pas là cet important qui égara notre colonne la campagne derniere, qui nous fit faire fix lieues au lieu de deux, sans pouvoir trouver notre camp, & puis qui nous laissa là?

SAINT-GRATIEN. C'est lui-même.

Tome I.

R

PROVERBĖS

D'AUVERSAC.

Que le diable l'emporte! C'est aussi lui qui vouloit battre les paysans Hannovriens parce qu'ils n'entendoient pas le françois, & qui ne savoit pas leur répondre quand ils lui parloient latin.

SAINT-GRATIEN. C'est vrai.

D'AUVERSAC.

Eh bien, ce sont pourtant ces gens-là qui ont toutes les graces. Cela me met toujours en colere, de voir que, sans aucun talent que de la fatuité, l'en parvienne ains; pendant que nous....

SAINT-GRATIEN.
Paix donc, si l'on l'entendoit!....

D'AUVERSAC.

Cela est-il faux? Je sais bien que tu ne seras pas comme cela toi.

SÀINT-GRATIEN.

Je crois que voilà M. le Maréchal; oui, c'est lui-même.

SCENE IV.

LE MARECHAL, SAINT - GRATIEN; D'AUVERSAC, UN GARÇON.

LE MARECHAL, au Garçon de théatre.

VA-T-ON bientôt commencer?

LE GARÇON.

Oui, monseigneur.

LE MARECHAL

Eh, vous voilà, mon cher Saint-Gratien! Je suis bien aise de vous voir. Vous viendrez ce soir chez moi, n'est-ce pas?

SAINT-GRATIEN.

M. le Maréchal, je le desirois sort; mais...:

LE MARECHAL.

Eh bien, qui vous en empêchera?

SAINT-GRATIEN.

C'est qu'on m'a dit que vous seriez rensermé toute la soirée avec M. le chevalier de Coure-Plaine.

LE MARECHAL.

Avec le chevalier de Coure - Plaine ! Et qui vous a dit cela ?

260

SAINT-GRATIEN.

C'est lui-même, M. le Maréchal. Je viens de le voir dans l'instant.

LE MARECHAL.

Ah! celui-là n'est pas mauvais; moi rensermé avec lui! Et pourquoi faire?

SAINT-GRATIEN.

Pour travailler, à ce qu'il dit.

LE MARECHAL

Mais la tête lui a donc tourné?

SAINT-GRATIEN.

Il s'est même chargé de parler à M. le Maréchal pour me donner quelques jours à rester ici.

LE MARECHAL

Quelques jours! Vous ne vous en irez qu'avec moi.

SAINT-GRATIEN.

Sûrement je suis à vos ordres; mais c'est qu'il prétend que M. le Maréchal partira dans peu peut-être.

LE MARECHAL.

Moi ! dans deux mois au plus tôt. Ah! je suis bien aise de savoir tout cela. C'est encore un jeli travailleur!

SAINT-GRATIEN.

M. le Maréchal, ne lui dites pas que c'est moi qui ai dit cela.

Le Marechal.

Pourquoi ? Laissez-moi faire. Le voilà justement.

SCENE V.

LE MARECHAL, SAINT - GRATIEN, D'AUVERSAC, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

M. le Maréchal, je venois favoir si vous arriviez, pour....

LE MARECHAL

Où avez - vous donc pris, M. le Chevalier, que nous devions être renfermés ensemble toute la soirée?

LE CHEVALIER.

Mais, M. le Maréchal, c'est que j'ai cru....

LE MARECHAL.

Et pour travailler avec vous encore?

LE CHEVALIER.

C'est que j'ai pensé que vous aimeriez mieux voir M. de Saint-Gratien le matin.

Riij

LE MARECHAL.

Vous avez fort mal pensé. Je veux le voir toujours, à toute heure. Et vous vous mêlez de vouloir protéger? Cela vous va bien, vis-àvis de lui sur-tout!

LE CHEVALIER.
Moi?

LE MARECHAL.

Oui, vous. Vous me faites partir bientôt. A vous entendre, je suis à vos ordres apparemment.

LE CHEVALIER. En vérité, je n'ai jamais pensé...

LE MARECHAL

Allons, allons. Madame la Maréchale est-elle arrivée?

LE CHEVALIER.

Oui, M. le Maréchal; je venois au-devant de vous pour vous le dire.

LE MARECHAL.

Venez, Saint-Gratien, je veux vous présenter à madame la Maréchale. Il faut, pour faire connoissance avec elle, que vous veniez souper avec nous. Y a-t-il une place dans sa loge pour Saint-Gratien?

LE CHEVALIER. Non, M. le Maréchal.

LE MARECHAL. Et où étiez-vous, vous?

LE CHEVALIER.

Dans fa loge.

LE MARECHAL

Eh bien, vous trouverez une autre place; un agréable comme vous ne fauroit jamais manquer.

SAINT-GRATIEN.

Mais, M. le Maréchal, je ne veux pas prendre la place de M. le Chevalier.

LE MARECHAL.

Pourquoi donc cela? Allons, je vous dis que
je le veux. Venez.

SAINT-GRATIEN. Bon foir d'Auversac, à demain.

D'AUVERSAC.
Je suis charmé de ce qui vient d'arrivet, Adieu.



SCENE VI.

LE CHEVALIER, GERVAULT.

LE CHEVALIER.

Mr voilà bien avancé! Que devenir à pré-

·GERVAULT.

Eh bien, Chevalier, que fais-tu donc ici ? La piece va commencer.

LE CHEVALIER.

- Je le sais bien.

GERVAULT.

Tu es bien heureux toi, je ne sais pas comme tu sais; tu es toujours placé le mieux du monde. Je suis venu trop tard, & je ne peux pas trouver un coin; tout est plein.

LE CHEVALIER.

Je voudrois pouvoir te donner ma place; car j'ai envie de m'en aller.

GERVAULT.

Bon, quelle folie!

LE CHEVALIER.

Je ne te mens pas. J'ai promis à la duchesse qui est malade, d'aller lui tenir compagnie pen-

dant la comédie, parce qu'elle n'aura personne.

GERVAULT.

Tu iras après la grande piece, & tu lui en diras des nouvelles; cela te servira d'excuse.

LE CHEVALIER.

Non, je t'en prie, jette-moi à sa porte; tu me seras plaisir; car je ne pourrai jamais trouver mes gens.

GERVAULT.

Quoi, tu laisserois comme cela la Maréchale ? Fi donc! je ne le souffrirai jamais, je suis trop de tes amis pour cela, & je ne te quitterai point que je ne t'aie vu entrer dans sa loge.

LE CHEVALIER.

Je te dis que je ne le peux pas; en honneur j'ai affaire.

SCENE VII.

LE CHÉVALIER, DERINCOURT, GERVAULT.

DERINCOURT.

Et bien, mon pauvre Chevalier, te voilà donc débusqué? La loge de la Maréchale est remplie & tu n'y es pas! Tu dois être bien humilié, de te voir comme cela présérer un nouveau-venu.

266 PROVERBES DRAMATIQUES.

GERVAULT.

Quoi, tu me trompois?

LE CHEVALIER.

Non; je t'affure que je n'ai pas voulu y refter, & que j'ai même cédé ma place.

DERINCOURT.

Oui; cédé sa place. Il y a bien été forcé par le Maréchal. Je sais ton histoire; je viens de rencontrer d'Auversac, qui m'a tout conté.

GERVAULT.

Tu me la diras.

DERINCOURT. Je t'en réponds bien.

GERVAULT.

Ah, bien! Je viens te mener chez la duchesse, où tu veux aller. Dérincourt y viendra aussi.

DERINCOURT.

Fe ne demande pas mieux.

GERVAULT.

Et tu lui ditas ce qui vient de lui arriver.

DERINCOURT.

Cela sera délicieux. Oh, parbleu, tu viendras! Allons, allons. (Ils s'en vont, & emmenent le Chevalier.)

W. J.

L'E N R A G É.

PROVERBE XVI.

PERSONNAGES

LE COMTE D'ERMONT, lieutenant - général.

LE CHEVALIER DE GIRSAC, lieutenane d'infanterie.

Madame THOMAS, maîtresse d'auberge.

M. HACHIS, cuisinier.

La scene est dans une auberge.



L'ENRAGÉ,

PROVERBE.

La scene représente une chambre d'auberge de campagne.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, Madame THOMAS.

Madame T H O M A S entrant la premiere,

M. le Comte, voilà votre chambre.

LE COMTE.

Elle n'est pas trop bonne; mais une nuit est bientôt passée.

Madame THOMAS.

Monfieur, c'est la meilleure de la maison, & personne n'a encore couché dans ce lit-là depuis que les matelas ont été rebattus.

LE COMTE.

Voulez-vous bien mettre cela quelque part? (Il lui donne son chapeau, son épée & sa canne,

& il s'affied.) Ah ça, madame Thomas, qu'estce que vous me donnerez à souper?

Madamé THOMAS.

Tout ce que vous voudrez, M. le Comte.

LE COMTE.

Mais encore?

Madame THOMAS.

Vous n'avez qu'à dire.

LE COMTE.

Qu'est-ce que vous avez?

Madame T H O M A S.

Je ne sais pas bien; mais si vous voulez, je m'en vais faire monter M. l'Ecuyer

LE COMTE.

Ah! oui, je serai fort aise de causer avec M. l'Ecuyer.

Madame THOMAS, criant.

Marianne, dites à M. l'Ecuyer de monter.

LE COMTE.

Avez-vous bien du monde dans ce tems-ci, madame Thomas?

Madame THOMAS.

Monsieur, pas beaucoup, depuis qu'on a fait passer la grande route par...chose....

LE COMTE.

Je passerai toujours par ici, moi; je suis bien aise de vous voir, madame Thomas.

Madame THOMAS.

Ah, monsieur! je suis bien votre servante, & vous avez bien de la bonté.

LE COMTE.

Il y a long-tems que nous nous connoissons.

Madame T H O M A S.

Monsieur m'a vue bien petite.

LE COMTE.

Et vous m'avez toujours vu grand, vous : c'est bien différent.

SCENE II.

LE COMTE, Madame THOMAS, M. HACHIS.

Madame THOMAS.

TENEZ, M. l'Ecuyer, parlez à M. le Comte.

Le Comte.

Ah, M. l'Ecuyer, qu'est-ce que vous me donnerez à manger?

M. HACHIS.

Monsieur, dans ce tems-ci, nous n'avons pas de grandes provisions.

LE COMTE.

Mais, qu'est-ce que vous avez?

M. HACHIS.

. Qu'est-ce que M. le Comte aime?

Le Comte.

Je ne suis pas difficile; mais je veux bien souper. Voyons.

M. HACHIS.

Si M. le Comte avoit aimé le veau...

LE COMTE.

Oui, pourquoi pas?

M. HACHIS.

Ce matin, nous avions une noix de veau excellente.

L.E. COMTE.

Eh bien, donnez-la-moi.

M. HACHIS.

Oui; mais il y a deux meffieurs qui l'ont mangée. Cela ne fait rien, on donnera autre chose à M. le Comte.

LE COMTE.

Mais quoi?

M. HACHIS.

Madame Thomas, si nous avions cette outarde de l'autre jour...

LE COMTE.

Est-ce qu'il y en a dans ce pays-ci?

Madame T H O M A S.

Oui, monsieur, quelquesois.

LE COMTE.

273

Et vous ne pourriez pas en avoir une?

M. HACHIS.

Oh, mon dieu, non.

LE COMTE.

Pourquoi dit - il que vous en aviez une l'autre jour?

Madame T H O M A S.

Ce n'est pas nous, ce sont des voyageurs qui passent par ici, & qui nous en sont voir quand ils en ont; & quand il dit l'autre jour, il y a plus de six mois.

M. HACHIS.

Six mois! il n'y en a pas trois.

Madame T H O M A S.

Je dis qu'il y en a fix, puisque c'étoit le jour du mariage de M. le Bailli.

M. HACHIS.

Vous croyez?

Madame T H O M A S.

J'en suis sûre.

Le Comte.

Oui; mais avec tout cela, je meurs de faim; & je ne sais pas encore ce que j'aurai à souper.

Tome I.

Madame THOMAS.

Il n'y a qu'à commencer par faire une fricassée de poulets.

M. HACHIS.

Oui, cela se peut faire, & cela n'est pas long.

LE COMTE.

Eh bien, allez donc toujours. Nous verrons après.

M. HACHIS.

Allons, allons. (Il s'en va & il revient.) Je pense à une chose: nous n'en avons pas de poulets, nous n'avons que ceux qui sont éclos ce matin, & ils sont trop petits.

Madame T H O M A S.

Eh bien, nous donnerons autre chose à monfieur.

LE COMTE.

Mais dépêchez-vous.

Madame T H O M A S.

Il n'y a qu'à faire une compote de pigeons.

M. HACHIS

Vous savez bien que, depuis qu'on a jeté un sort sur le colombier, il n'y en revient plus.

Madame THOMAS.

C'est vrai, je n'y pensois pas.

LE COMTE.

Mais donnez-moi de la viande de boucherie, & finissons.

Madame T H O M A S.

M. l'Ecuyer n'est pas long, il est accoutumé à servir promptement.

LE COMTE

Donnez-moi des côtelettes.

M. HACHIS.

On a mangé les dernieres à dîné.

LE COMTE.

N'y a-t-il pas ici un boucher?

Madame T H O M A S.

Oui, monsieur, mais c'est aujourd'hui jeudi; il ne tuera que demain.

LE COMTE.

Quoi, je ne pourrai donc rien avoir?

M. HACHIS.

Pardonnez-moi; mais c'est qu'il faut savoir le goût de monsieur.

LE COMTE.

Mais j'aime tout, & vous n'avez rien.

M. HACHIS.

Si monfieut vouloit un gigot, par exemple?

LE COMTE.

Oui; & vous n'en aurez pas?

M. HACHIS.

Je vous demande pardon, nous en avons un.

LE COMTE.

Ah, voilà donc quelque chose! Et il sera bien dur?

M. HACHIS.

Non, monsieur, il sera fort tendre, j'en réponds.

LE COMTE.

Eh bien, mettez-le à la broche tout de suite.

M. HACHIS.

Allons, allons, il sera bientôt cuit.

LE COMTE.

Vous n'avez pas autre chose?

M. HACHIS.

Non, monsieur, pour le présent; mais si vous repassiez dans huit jours....

LE COMTE.

Eh, va te promener. Allons, ne perdons pas de tems.

M. HACHIS.

J'y vais, j'y vais.

Madame THOMAS.

Et moi, je m'en vais mettre le couvert en attendant,

LE COMTE.

Allons, dépêchez-vous tous les deux.

Madame T H O M A S.

Vous n'attendrez pas. (Elle fort.)

SCENE III.

LE COMTE seul, prenant du tabac.

On ne m'y rattrapera plus. (Il regarde à la fenêtre & il lit l'enseigne.) Ici l'on fait noces & festins, à pied & à cheval. Ce sont de jolis festins, je crois.

SCENE IV.

. LE COMTE, Madame THOMAS.

Madame THOMAS, mettant le couvert. Le couvert sera bientôt mis ; c'est toujours une avance.

LE COMTE.

Et le gigot est-il à la broche?

Madame THOMAS.

Oui, monsieur, il y a long-tems.

Sig

LE COMTE.

Pourvu qu'il ne soit pas gâté encore.

Madame THOMAS.

Oh, non, monsieur, le mouton est tué d'hier-

LE COMTE.

D'hier? Il sera dur comme un chien.

Mádame T H O M A S.

Non, non. (Elle s'en va & revient.) Quel vin veut M. le Comte?

LE COMTE.

Eh, celui que vous aurez.

Madame THOMAS.

Nous avons du vin blanc & du vîn rouge.

L E C O M T E.

Donnez-moi du blanc.

Madame THOMAS.

C'est bien choisir, car c'est le meilleur.

LE COMTE.

Oui, je crois que ce sera de joli vin!

Madame THOMAS.

Il est excellent; car quand monseigneur l'intendant passe par ici, on en met toujours six bouteilles dans son carrosse,

LE COMTE.

Pour ses gens apparemment.

Madame T H O M A S.

Non, car c'est lui qui paie tout,

DRAMATIQUES. 279 LE COMTE.

Je le crois bien.

Madame T HO M A S.

Vous verrez, vous verrez. (Elle crie. (Marianne! Oh! (Elle fort & prend deux bouteilles qu'elle met sur la table.) Tenez, en voilà de deux façons; vous choifirez. (Elle s'en va & elle revient.) Monsieur, je voulois vous dire une chose

LE. COMTE.

Qu'est-ce que c'est? Pourvu qu'il ne soit rien arrivé au gigot!

Madame THOMAS.

Oh, non, monsieur, tout au contraire.

LE COMTE.

Eh bien, dites donc?

Madame THOMAS.

Monsieur, c'est que nous avons là bas un jeune officier, &...

LE COMTE.

Quoi?

Madame THOMAS.

Si M. le comte vouloit, il auroit l'honneur de souper avec lui.

LE COMTE.

Et le gigot est-il fort?

Madame THOMAS.

Oh, oui, monfieur. S iv

LE COMTE.

Sans cela il ne souperoit pas, n'est-ce pas?

Madame THOMAS.

Mais nous serions bien embarrassés.

LE COMTE.

Faites-le monter.

Madame THOMAS.

Je m'en vais le lui dire.

LE COMTE.

Ecoutez, apportez un couvert.

Madame THOMAS.

Oui, oui, monfieur.

· LE COMTE.

Attendez donc; le connoissez-vous cet officier?

Madame T H O M A S.

Oui, monsieur; il passe toujours par ici.

LE COMTE.

Vous ne favez pas fon nom?

Madame Thomas.

Son nom? Ah! c'est M. le chevalier de Girsac.

LE COMTE.

Girlac ?

Madame THOMAS.

Oui, j'en suis bien sûre; car il a passé par ici quand il étoit page, & il a écrit son nom sur la cheminée de sa chambre.

DRAMATIQUES. 281.

LR COMTE

Allons . faites-le venir.

Madame T HOMAS.

J'y vais, j'y vais. M. le Chevalier, M. le Chevalier, par ici, par ici. Entrez là.

SCENE V.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

M. le chevalier, entrez donc. (Le Chevalier fait de très-grandes révérences.) Je serois charmé de faire connoissance avec vous.

LE CHEVALIER.

Mon général, c'est bien de l'honneur pour moi.

LE COMTE.

Asseyez - vous donc. (Le Chevalier s'assed.)
Nous ferons mauvaise chere. D'où venez-vous comme cela?

LE CHEVALIER.

Du régiment, mon général, de Dunkerque.

LE COMTE.

Qu'est-ce qui en est lieutenant-colonel à présent? est - ce toujours le bonhomme la Garde?

182 PROVERBES

LE CHEVALIER.

Non, mon général; il a obtenu une lieutenance de roi. C'est M. de Gouviere.

Le Comte.

Ah! qui étoit dans Poitou?

LE CHEVALIER.
Justement.

LE COMTE.

Et le major?

LE CHEVALIER. C'est encore M. de la Verdac.

LE COMTE.

Un gros garçon, que j'ai vu, il y a bien longtems, commandant de bataillon.

LE CHEVALIER.
Oui, mon général.

LE COMTE.

Et qu'est devenu le petit Guiraudan? C'étoit un joli officier.

LE CHEVALIER.

Il s'est marié d'abord qu'il a eu la croix, & il a quitté.

LE COMTE.

Et comment appellez-vous... un grand, qui étoit si fou? Attendez...

LE CHEVALIER. Du Merlier?

LE COMTE.

Oui, c'est cela; je l'aimois beaucoup.

LE CHEVALIER. Il a été tué à Hastembeck.

LE COMTE.

Ah, le pauvre diable !... Je ne sais pas si l'on nous sera bientôt souper.

LE CHEVALIER.

Mon général, fi vous voulez, j'irai voir.

LE COMTE.

Oui, oui, vous êtes ici le junior. Mais voilà madame Thomas, restez, restez.

SCENE VI.

LE COMTE, Madame THOMAS, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

En bien, madame Thomas, où en sommesnous?

Madame THOMAS.

Je viens voir si ces messieurs veulent être servis

284 PROVERBES

LE COMTE.

Eh mais, sûrement, tout de suite.

Madame · T H O M A S.

Allons, allons. (Elle va chercher le souper.)

LE COMTE.

Mettons-nous toujours à table. (Ils s'arrangent tous les deux, & déploient leurs serviettes.)

Madame THOMAS, apportant le gigot. (1)

Tenez, messieurs, voilà un gigot qui a la meilleure mine du monde.

LE COMTE.

Oui; mais il est bien petit, madame Thomas.

Madame T H O M A S.

Pas trop, monfieur; vous en serez bien content.

LE CHEVALIER.

Si vous voulez, mon général, je m'en vaisle couper.

LE COMTE.

Non, non, laissez-moi faire. (Il coupe le gigot.) Avez-vous faim?

LE CHEVALIER.
Oui, vraiment; car je n'ai pas dîné.

⁽¹⁾ On fait un gigot avec un morceau de pain, dans lequel on enfonce une fourchette pour faire le manche, que l'on entoure de papier.

LE COMTE.

Tant pis.

Madame T H O M A S.

Ah ça, messieurs, vous n'avez plus besoin de rien?

LE COMTE.

Vous n'avez pas autre chose?

Madame THOMAS.

Non, monsieur, dont je suis bien sachée. Quand vous appellerez, je viendrai tout de suite.

SCENE VII.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

LENEZ, M. le Chevalier, voilà une bonne tranche. Un peu de jus. Je vous en redonnerai d'autre, quand vous aurez mangé cela.

LE CHEVALIER, dévorant.

J'aurai bientôt fait.

L E C O M T E, mangeant.
Vous vous étouffez.

LE CHEVALIER. Oh, que non.

286 PROVERBES

LE COMTE.

Allons, buvez un coup. (Ils boivent.)

LE CHEVALIER.

Mon général, voulez-vous bien me donner une autre tranche?

LE COMTE.

Vous mangez trop vîte.

LE CHEVALIER.

Quand j'ai grande faim, je ne perds pas de tems, comme voyez.

LE COMTE.

Oui, oui. (Ils mangent vîte tous les deux.)

LE CHEVALIER.

Mon général, je suis fâché de la peine; mais. di vous vouliez me laisser prendre.

LE COMTE, coupant.

Eh, non, non, un moment s'il vous plait. Tenez, voilà un bon morceau.

LE CHEVALIER.

Oh, il sera bientôt expédié. (Il mange d'une vitesse incroyable.)

LE COMTE, à part en mangeant.

Il faut prendre un parti ici.

LE CHEVALIER.

Mon général, voulez-vous bien?...

LE COMTE

Buvez en attendant. (Le Chevalier boit.) Tenez, cela sera peut-être un peu dur. (Il lui donne un morceau en faisant une grimace.) En bien, comment le trouvez-vous? (Il fait encore une grimace, & le Chevalier le regarde avec étonnement.)

LE CHEVALIER.

Fort bon. (Il le regarde, & le Comte redouble ses grimaces.)

LE COMTE.

Il y a à tirer. (Il fait une grimace.)

LE CHEVALIER.

Un peu; mais cela ne fait rien. (Le Comte fait encore une grimace qui étonne de plus en plus le Chevalier.)

LE COMTE.

Qu'est-ce que vous avez donc? (Il fait une grimace.)

LE CHEVALIER.

C'est que.... vous....

LE COMTE, faisant la grimace.
Ouoi?

LE CHEVALIER.

Je ne fais pas ce que cela veut dire.

LE COMTE, faisant la grimace.

Ce mouvement-là que je fais?

LE CHEVALIER.
Oui, mon général.

LE COMTE, faisant la grimace.

Je vous le dirai si vous voulez : ce n'est rien.

LE CHEVALIER.

Vous ne faisiez pas de même avant le souper.

LE COMTE, faisant la grimace.

Non, cela vient de me prendre tout-à-l'heure. Depuis quinze jours je suis comme cela souvent. Tenez, mangez ce petit morceau-là. (Il fait la grimace.)

LE CHEVALIER.

Et peut-or savoir d'oû cela vient?

LE COMTE, faifant la grimace.

Je vous le dirai si vous voulez. Il y a environ un mois que je sus mordu par un petit chien.... (Il fait la grimace.)

LE CHEVALIER, avéc inquiétude.
Par un chien?

LE COMTE. (Il fait la grimace.)
Oui, un petit chien noir... Mangez donc.

LE

LECHEVALIER. Jen'ai plus faim.

LE COMTE, faisant la grimace.

Quand je fais ce mouvement-là, je crois toujours le voir, ce chien, comme s'il alloit se jeter sur moi. (Il fait la grimace.) Mais ce n'est rien. LECHEVALIER se leve, prend son assiette en regardant attentivement

le Comte.

LE COMTE, faisant la grimace. Où allez-vous?

LECHEVALIER, s'en allans, Je m'en vais revenir.

LE COMTE.

Mais restez donc.



292 PROVERBES

LE COMTÈ.

Faites-le venir.

Madame T H O M A S, criant.

M. le Chevalier, venez, venez.

LE COMTE, criant.

Allons, Chevalier, arrivez.

SCENE X.

LE COMTE, LE CHEVAILIER, Madame THOMAS.

Madame THOMAS.

ENTREZ donc. M. le Comte n'est pas enragé.

LE CHEVALIER.

Vous n'êtes pas enragé?

LE COMTE.

Je vous dis que non.

LE CHEVALIER, avançant.

J'ai cru que vous alliez le devenir.

LE COMTE.

C'est un conte que je vous ai fait.

Madame THOMAS.

Quand je vous l'ai dit, vous n'avez pas voulu me croire.

LE COMTE.

Je m'en vais boire à votre santé. (Il boit.)

Madame THOMAS.

Vous favez bien que les enragés ne boivent ni ne mangent.

LE CHEVALIER.

Mais, mon général, pourquoi faisiez-vous donc toutes ces grimaces?

LE COMTE.

Pour vous empêcher de manger autant. Mais nous faisons la même route, & demain je vous promets de vous bien donner à dîner.

LE CHEVALIER.

Ma foi, j'en ai été la dupe tout-à-fait.

LE COM'TE, se levant.

Voulez-vous que nous allions voir nos chevaux?

LE CHEVALIER.

Je ne demande pas mieux.

Madame T O M A S.

Pendant ce tems-là je m'en vais desservir tout

T iv

294 PROVERBES DRAMATIQUES.

cela, & faire préparer vos lits. (Elle emporte le plat & les assistants)

LE COMTE.

Vous ferez bien, madame Thomas. Allons, venez, Chevalier. (Ils fortent.)



LE DIAMANT.

PROVERBE XVII.

,

PERSONNAGES.

Madame DE GERCOURT.

M. DE GERCOURT.

LE COMTE DE TOURMONT.

HENRIETTE, femme - de - chambre de Mudame de Gercourt.

M. DE MIRVAULT, frere de M. de Gercourt.

IKAEL, marchand juif, Allemand.

DUMONT, valet - de - chambre de Madame de Gercourt.

CHAMPAGNE, laquais de M. de Gercours.

La scene est à Paris, chez Madame de Gercourt.



LE DIAMANT,

PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

IKAEL, HENRIETTE.

IKAEL.

ATEMOISELLE Henriette, pale-vous un peu à moi.

HENRIETTE.

Ah, c'est vous, M. Ikaël?

IKAEL.

Oui, matemoiselle, j'ai tonne pien à vous le pon chour.

HENRIETTE.

Qu'est-ce qui vous fait venir ici aujourd'hui? Avez-vous quelque chose de nouveau à vendre?

IKAEL.

Oh! j'ai un marché, c'est pour rien; c'est plus que un ponheur pour celle qui l'aura.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que c'est donc?

IKAEL.

C'est un tiamant qui vaut touze mille francs, & que l'on tonne pour....je vous tis pour rien.

HENRIETTE.

Voyons.

IKAEL.

Tenez, regartez avec ces yeux dont vous êtes connoissante. (Il lui donne une bague.)

HENRIETTE.

C'est une bague?

IKAEL.

Oui, justement, vous connoissez fort pon, fur la moment.

HENRIETTE.

Elle est belle; mais le prix fait tout.

IKAEL.

C'est un fort pel eau; avec la seu qu'il chette, c'est un grand éclair.

HENRIETTE.

Et combien voulez-vous le vendre?

IKAEL.

C'est un prix te touze mille francs qu'il faut.

HENRIETTE.

Douze mille francs?

IKAEL.

Il coûte cela, & je tonne moi, parce que c'est un taine qui a pesoin t'argent, pour moitié.

HENRIETTE.

Six mille francs?

IKAEL.

Oui, justement, six mille stancs; je porte à sous, pour saire voir à matame se Gercourt.

HENRIETTE.

Attendez; elle va venir, vous lui parlerez.

I K A R L.

Je veux pien. Je tonne aussi à vous, matemoiselle, si je sends ici.

HENRIETTE.

Tenez, je l'entends. (Elle lui rend la bague.)

SCENE II.

Madame DE GERCOURT, HENRIETTE, IKAEL.

Madame DE GERCOURT, dédaigneusement.

Q v'EST-CE que c'est que cet homme-là,

300 PROVERBES

HENRIETTE.

C'est M. Ikaël, madame.

(Elle s'affied.)

Madame DE GERCOURT.

Ah, oui; c'est vrai, Qu'est-ce qu'il veut?

IKAEL.

Matame, je marche ici pour fous faire un service fort peau.

HENRIETTE.

Tenez, madame, c'est un diamant admirable, voyez!

Madame DE GERCOURT.
Un diamant? Non, je ne veux pas le voir.
IKAEL.

Mais, matame, le vue il coûte rien; regarte un peu seulement, comme il prille. (Il donne la bague.)

Madame DE GERCOURT.

Il n'est pas vilain. (Elle le regarde avec attention.) Mademoiselle, mon diamant du milieur n'est-il pas plus beau que cela?

HENRIETTE.

Non, vraiment.

Madame DE GERCOURT.

Mais vous avez raison; il jette beaucoup de seu-

HENRIETTE.

C'est ce que j'ai vu de mieux dans ce genre-là, & il n'est pas cher.

IKAEL

Non, il est pour un morceau te pain.

Madame DE GERCOURT.

Mais c'est que j'en rasole! Réellement cela seroit un esset!... Je ne le garderois pas en bague.

HENRIETTE.

Dites donc à madame.

IKAEL.

S'il faut parler en conscience, je tis à l'heure même. Il faut touze mille francs, on n'auroit pas un pareil pour ste prix, je jure.

Madame DE GERCOURT.

Douze mille francs! C'est beaucoup d'argent. Je ne veux plus le voir. (Elle le regarde toujours.)

HENRIETTE.

Mais dites donc à madame le dernier mot, M. Ikaël.

Madame DE GERCOURT.

Non, je n'en veux plus entendre parler.

IKAEL.

Matame, je tis encore un parole: il faut touze mille francs, comme j'ai tit; mais je tonne à

matame pour six mille, parce que c'est un perfonne tont l'affaire il est embarrassée; c'est un tame qui a choué & qui a pesoin t'archent.

Madame DE GERCOURT.

Six mille francs. Combien cela fait-il de louis?

I K A E L.

Justement teux cents cinquante, comme cela il est vrai.

Madame DE GERCOURT.

Deux cents cinquante louis? Mademoiselle, cela n'est pas cher, n'est - ce pas?

HENRIETTE.

Non, vraiment; & vous trouveriez bien à vous en défaire à ce prix-là.

Madame DE GERCOURT.

Il me fait un plaifir!... que je ne peux pas dire.

IKAEL.

Oui, il est fort plaisantement acréable; matame il a raison.

Henriette.

Eh bien, madame, il faut l'acheter,

Madame DE GERCOURT.

Mais, je n'ai pas d'argent, & je n'ai rien à vendre.

IKARL.

Si vous n'avez point t'archent, tonne-moi autre chose, je prends sur la pon prix.

Madame DE GERCOURT.

Oue je suis malheureuse!

HENRIETTE.

Mais si monsieur vouloit....

Madame DE GERCOURT.

Mon mari! Oui, c'est bien à lui qu'il faut s'adresser! Allons, reprends ton diamant, je ne veux plus le voir. (Elle rend la bague.)

IKAEL.

Mais il a grand tort, il trouvera jamais un pareil, mataine.

Madame DE GERCOURT.

Allons, va-t-on; cela me donne une humeur épouvantable!

HEN'RIETTE.

M. Ikaël, attendez un moment.

IKABL.

Je reste toujours, encore.

HENRIETTE.

Madame, il me vient une idée. M. le comte de Tourmont vous prêteroit bien six mille france peut-être?

Madame DE GERCOURT, fouriant. Lui?

HENRIETTE.

Pourquoi pas? Vous les lui rendrez quand vous voudrez.

Madame DE GERCOURT.

Il est vrai que le comte.... Henriette, tu as bien de l'esprit, au moins.

HENRIETTTE.

Madame, c'est mon zele pour vous qui me fait imaginer cela. Ce marché est unique, & je ne voudrois pas vous le voir manquer.

Madame DE GERCOURT, nonchalamment,

Mais, c'est que le comte... Crois-tu qu'il le veuille?

HENRIETTE.

Sûrement : il n'y a pas affez long-tems qu'il vous connoît pour qu'il ne faisisse pas cette occasion de vous faire plaisir. Et puis madame lui fera vouloir.

Madame DE GERCOURT.

Je lui ferai vouloir? Mais c'est que je ne l'aime pas trop.

HENRIETTE.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que cela fait ? Vous n'en aimez pas d'autre mieux que lui à présent.

Madame DEGERCOURT.

Non... Écoute. Tu as raison; il va sûrement arriver, & je lui serai une querelle....

HENRIETTE.

J'entends, & le raccommodement se sera par la bague.

Madame DE GERCOURT: Non, je ne veux pas qu'il me la donne.

HENRIETTE.

Sans doute; mais il vous prêtera l'argent qu'il faut pour l'acheter.

Madame DE GERCOURT, C'est cela même.

HENRIETTE.

Ah, j'entends un carrosse! (Elle va voir à la fenêtre.) C'est lui qui arrive. Je vais faire cacher le Juif dans l'anti-chambre, & je reviendrai. Vous me direz quand il faudra le faire entrer.

Madame DE GERCOURT.
Oui, c'est fort bien. (Henriette emmene le Juis.)

NE-UK

Tome I.

SCENE III.

Madame DE GERCOURT, LE COMTE, DUMONT.

D U M O N T, annonçant.

M. le comte de Tourmont.

Madame DE GERCOURT.
Quoi, c'est vous, M. le Comte! (Elle se leve.)

LE COMTE.

Que faites-vous donc, madame? Mais qu'avezvons? Yous me paroissez bien abattue.

Madame DE GERCOURT.

Je n'ai rien, monfieur. Mais comment êtesvous ici aujourd'hui?

LE COMTE.

Moi, madame! où puis-je être mieux? Si vous faviez avec quelle impatience j'attends le moment de vous voir.....

Madame DEGERCOURT.
Moi? Celui-là est merveilleux! Je vous jure

LE COMTE.

qué je ne m'y attendois pas.

Que voulez-vous donc dire, madame? Vous me désespérez, réellement.

Madame DEGERCOURT.

Voilà, par exemple, ce que je ne crois pas: tenez, soyez vrai. Je ne trouve pas que vous ayez tort; vous avez pu croire que je vous aimerois.....

LE COMTE.

Comment! me serois-je abusé? Vous me faites trembler!

Madame DEGERCOURT.

Non, monsieur, je ne vous fais pas trembler. Laissez-moi dire. Je crois que j'ai pu vous paroître aimable: mais à la longue, on ne paroît pas tou-jours la même, Il y a tant de semmes qui ont l'art de plaire, qu'il n'est pas difficile d'en trouver qui puissent vous paroître mieux que moi.

LE COMTE.

Je ne comprends pas.....

Madame DE GERCOURT.

Cela n'est pas difficile cependant; quand j'aime, à peine l'exprimai-je: j'ai une facon d'être toute particuliere. Les hommes aiment les semmes vives, je ne le suis pas, ce n'est pas votre saute. Vous trouvez mieux, cela est tout simple.

LE COMTE.

Mieux, mieux! Mais, madame....

V ij

Madame DE GERCOURT.

Non, je vous dis vrai, la Présidente vous convient; & si j'étois homme, je sens que je l'aimerois.

LE COMTE.

La presidente! à peine lui ai-je parlé jamais.

Madame DEGERCOURT.

Quoi! hier, pendant le souper...Là, pouvez-vous nier?

LE COMTE.

Je ne nie pas qu'elle m'a demandé quand j'irois à Versailles, & que je lui ai répondu que je n'en savois rien.

Madame DE GERCOURT.

Mais en répondant cela, on ne regarde pas une femme jusques dans le fond de l'ame, & on ne l'attend pas pour lui donner la main après le souper, quand on n'a pas autre chose à lui dire. Je ne suis pas jalouse au moins, n'allez pas le croire, ce n'est pas un reproche.

LE COMTE.

Vous seriez bien sâchée que je le crusse; tant je vous suis indisférent.

Madame DE GERCOURT.
Indifférent, non; j'ai de l'amitié pour vous.

LE COMTE.

Ah, madame, cessez ce ton; vous m'accablez, vous me désespérez; je ne vois que vous au monde capable de m'attacher, je ne veux vivre que pour vous.

Madame DE GERCOURT. On dit toujours cela.

LE COMTE.

On peut le dire; mais on ne le sent pas comme je le sens; & je jure que jamais...

Madame DE GERCOURT.

Pourquoi cet empressement pour la présidente ? Car, si voulez que je vous l'avoue, cela m'a véritablement sâchée. Une semme qu'à peine vous connoissez....

LE COMTE.

Eh, madame, pourquoi ne me l'avoir pas dit l' Je n'ai même rien lu dans vos yeux, qui me l'annonçât.

Madame DE GERCOURT.
Parce que je voulois....



SCENE IV.

_____**^^^**

Madame DE GERCOURT, LE COMTE, HENRIETTE, IKAEL du côté du Comte.

HENRIETTE.

MADAME a sonné, je crois?

Madame DE GERCOURT.

Non, mademoiselle. Eh bien, pourquoi donc laisser entrer cet homme-là?

IKAEL.

M. Comte, si vous êtes ami de matame, c'est un marché t'or.

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est?

Madame DE GERCOURT.

Allons, je n'en veux point. Mademoiselle, je vous en prie, faites - le sortir.

HENRIETTE.

Mais, madame, que M. le Comte juge,

IKAEL,

Oui, M. Comte, c'est un tiamant qui n'a pas sa pareil dans tout la monde entier.

LE COMTE.

Un diamant? Voyons.

Madame DE GERCOURT.

Non, ne regardez pas cela: d'ailleurs je n'en ai que faire.

LE COMTE.

Il est fort beau. Combien veux-tu le vendre?

IKAEL.

Je tirai à M. Comte, il me connoît pien. A Metz, M. Comte, vous savez pien que j'étois connu dans la régiment?

LE COMTE.

Allons, finis.

IKAEL

M. Comte, je tis ste tiamant, il saut touze mille francs, comme je suis moi un juis. Eh pien, je tonne à matame pour six mille francs.

LE COMTE.

Six mille francs?

IKAEL.

Oui, pas plis.

Madame DE GERCOURT.
Je n'en ai que faire.

LE COMTE, à Henriette.

Est-ce un bon marché, réellement?

HENRIETTE.

Oui, vraiment, très-bon,

V iv

712 PROVERBES

LE COMTE.

Pourquoi donc ne le prenez-vous pas, madame?

Madame DE GERCOURT. Parce que j'en ai assez d'autres.

LE COMTE.

Je crois deviner....Le trouvez-vous beau?

Madame DE GERCOURT.

Mais je ne l'ai pas trop vu, je ne veux pas être tentée.

LE COMTE.

Regardez-le: il me paroît très-brillant; & s'il vous convient, il n'y a pas à hésiter.

Madame DE GERCOURT.

Il est très-agréable... mais....

LE COMTE.

Vous n'avez pas d'argent peut-être?

Madame DE GERCOURT.

Non, je n'en veux point, absolument.

LE COMTE.

Mais si c'est cela, il ne faut pas laisser échapper cette occasion-ci.

IKAEL.

Oh, c'est un pon occasion.

LE COMTE.

Je me charge de le payer, & vous me le rendrez quand vous voudrez.

Madame DE GERCOURT. Non, je ne veux pas devoir absolument.

LE COMTE.

A moi, fans doute; car qui est-ce qui ne doit pas?

Madame DEGERCOURT.

A vous, ni à personne, que pour des choses indispensables.

LE COMTE

Prenez-le toujours. Si vous vous en dégoûtez, vous me le rendrez, ou vous me le paierez; vous ferez ce qu'il vous plaira. Toi, Ikaël, attends-moi là-dedans. Je te donnerai ton argent chez moi, où je vais retourner.

IKAEL.

Matame, il garde ton la bague?

Madame DE GERCOURT.

Oui, oui, puisque le Comte le veut. En vérité, M. le Comte, je ne sais pas encore quand je pourrai vous rendre cet argent-là: il faudra que nous prenions des arangemens.

LE COMTE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira.

IKAEL.

M. Comte, matame, matemoiselle, je suis

314 PROPERBES

pien pour vous servir. (Il veut s'en aller.)

LE COMTE.

Attends - moi.

I K A E L.

Ah! M. Comte, je suis pas pressé.

SCENE V.

Madame DE GERGOURT, LE COMTE, HENRIETTE.

Madame DE GERCOURT.

Lest véritablement très-beau ce diamant-là, & je crois avoir fait un très-bon marché; mais, Comte, je crains que cela ne vous dérange.

LE COMTE.

Moi, Madame ! Je yous jure que non; n'ayez donc pas cette crainte - là.

Madame DE GERÇOURT.

Mademoiselle, ne le trouvez-vous pas beau?

HENRIETTE.

Oui, Madame, & je suis bien aise que vous l'ayez acheté.

Madame DEGERCOURT.

Ah, mon dieu! Mais je n'y pensois pas; me

voilà dans le plus grand embaras: c'est comme si je ne l'avois pas ce diamant.

LE COMTE.

Et pourquoi?

Madame DE GERCOURT.

Parce que je n'en pourrai pas faire usage, je ne pourrai pas le porter.

LE COMTE.

Comment ?

Madame DE GERCOURT.

Mon mari connoît tous mes diamans, & il fait bien qu'il ne me donne pas assez pour que je puisse acheter quelque chose de ce prix-là.

LE COMTE.

Votre réflexion est embarrassante.

Madame DEGERCOURT.

Je suis désespérée. Il faut que je m'en détache absolument, & que le Juif le reprenne.

LE COMTE, avec joie.

Madame, il me vient une idée admirable! Il faut que le Juif le reprenne, oui : écoutez, écoutez; c'est délicieux!

Madame DEGERCOURT. Dites donc?

316 PROVERBES

LE COMTE.

Ikaël le portera à votre mari, il le lui donnera pour cent louis; le bon marché le tentera, & il Pachetera pour vous le donner.

Madame DE GERCOURT.

Oui, votre idée est plaisante, & je gagnerai même à cela cent louis que je vous devrai de moins.

LE COMTE.

Mademoiselle Henriette, saites entrer le Juis.

Madame DE GERCOURT.

En vérité, Comte, vous êtes ravissant! Je n'aurois jamais eu l'esprit d'inventer cela.

Le Comte.

Croyez-vous encore à la Présidente?

Madame DE GERCOURT.

Allons, allons, ne parlons plus d'elle.

HENRIETTE.

Je vais donc faire entrer le Juif?

Madame DEGERCOURT.

Oui, oui.

HENRIETTE. M. Ikaël!

SCENE VI.

Madame DE GERCOURT, LE COMTE, HENRIETTE, IKAEL.

LE COMTE.

IKAEL, écoute bien ce que je te vas dire.

IKAEL.

Oui, M. Comte.

LE COMTE.

Voilà la bague, qu'il faut que tu reprennes...

IKAEL.

Quoi, matame il ne veut plis; c'est un grand tort, il est un fort pon marché, pour véritablement.

LE COMTE.

Ce n'est pas cela. Il faut que tu la donnes à M. de Gercourt, le mari de Madame, pour cent louis.

IKAEL.

Ah, M. Comte, je ne peux pas moins de fix mille francs, en conscience; c'est comme je tis.

LE COMTE.

On te la paiera toujours six mille francs; mais

318 PROPERBES

tu la donneras à M. de Gercourt pour cent louis....

IKAEL.

Mais, M. Comte, il fait un plaisanterie; cent louis il fait pas six mille francs.

LE COMTE.

Non, mais cela fait deux mille quatre cents livres.

IRAEE.

Eh pien, M. Comte, fous foyez pien que je ne peux pas pour teux mille quatre cents livres.

LE COMTE.

· Non; mais je te donnerai trois mille fix cents livres, moi, pour le reste du paiement.

IKAEL.

Ah! je comprends fort pien; fous achetez à fous teux, fous, M. Comte, & M. Gercourt encore.

LE COMTE.

Oui; c'est cela.

Madame DE GERCOURT.

Mais il ne faut pas qu'il aille dire à mon mari que vous paierez le reste.

IKAEL.

11 faut pas?

LE COMTE.

Non, vraiment. Tiens, Henriette te menera chez lui, ou bien où il sera. Et tu lui diras que cette bague est à vendre pour six mille francs. S'il n'en veut pas pour ce prix-là, tu diminueras jusqu'à cent louis. Pour lors il la prendra, il te donnera cent louis, & je te donnerai la reste.

IKAEL.

Je comprends fort pon ; c'est pour lui faire croire encore un plus pon marché que six mille francs.

LE COMTE.

Oui; & tu ne lui parleras pas de moi, ni de Madame.

I K A E L.

Oh, laissez faire; je suis assuré à présent avec la tiamant. Où faut-il porter?

Madame DE GERCOURT.

Henriette te le dira; & quand il en sera tems...

IKAEL.

Ah, pon, pon!

HENRIETTE.

Madame, je crois que voilà Monsieur.

Madame DE GERCOURT.

Mon carrosse doit être au bout du jardin, sur le rempart.

HENRIETTE.

C'est Monfieur, lui-même.

Madame DE GERCOURT.

Eh bien, je m'en vais. Reste ici; il ne saura pas que je serai sortie : il y viendra sûrement. Venez, Comte.

SCENE VII.

M. DE GERCOURT, HENRIETTE.

M. DE GERCOURT, avec des papiers

Où est madame de Gercourt, mademoiselle? Je la croyois ici.

HENRIETTE.

Monsieur, elle vient de sortir dans l'instant par la porte du rempart.

M. DE GERCOURT, s'asseyant & lisant ses papiers.

Et reviendra-t-elle souper?

HENRIETTE.

HENRIETTE.

Oui, monsieur; car elle se plaignoit encore ce matin qu'elle ne vous voyoit presque plus.

M. DE GERCOURT, lifant.

Oui, je crois que c'est bien là ce qui l'occupe! Je souperai pourtant ici aujourd'hui.

HENRĪETTE.

Cela lui fera grand plaifir.

M. DE GERCOURT, lifant.

Mademoiselle.... auriez-vous une écritoire?

HENRIETTE.

Qui, monsieur, en voilà une.

M. DE GERCOURT, essayant d'écrire.

Mais cela n'écrit non plus. . . . C'est bien là une écritoire de femme! Je vous en prie, dites qu'on me fasse venir mon caissier, ou M. Lenoir; c'est égal.

HENRIETTE.

Monsieur, ils n'y sont pas.

M. DE GERCOURT, écrivant.

Comment, il n'y a personne au bureau?

HENRIETTE.

Non, parce que madame a donné sa loge de la comédie à ces messieurs, & ils y sont allés. \mathbf{X}

Tome I.

M. DE GERCOURT, écrivane.

C'est bien nécessaire que des commis aillent à la comédie ! Mais je sais bien pourquoi; c'est que cette semme-là n'a jamais le sol, & qu'elle se sait avancer ses quartiers par le caissier.

·HENRIETTE.

C'est bien vraì, monsieur, qu'elle n'a pas d'argent. Si elle en avoit eu, je lui aurois fait faite aujourd'hui un bon marché; mais je n'ai pas voulu seulement lui en parler.

M. DE GERCOURT, écrivant. Vous avez bien fait; & vous devriez, si vous lui êtes attachée, chasser tous ces petits marchands qui viennent sans cesse, & qui sont une source de ruine pour les semmes.

HENRIETTE.

C'est aussi ce que je sais toujours. Monsieur, si vous vouliez voir le marché dont je vous parle...

M. DE GERCOURT, écrivant.

Je n'ai point d'argent, mademoiselle.

HENRIETTE.

· Cela ne fait rien: je vais toujours vous l'aller chercher.

M. D'E GERCOURT, écrivant. Cela est inutile. (Henriette fort & va chercher Ikael.)

SCENE VIII.

M. DE GERCOURT, IKAEL, HENRIETTE.

IKAEL.

MONSIEUR, je suis pien pour servir à sous.

M. DE GERCOURT.

Qu'est-ce que c'est? quoi? un Juis! Pourquoi laisse-t-on entret ces gens-là ici?

HENRIETTE.

Monsieur, c'est moi qu'il a demandée; c'est l'homme au bon marché dont je vous parlois.

M. DE GERCOURT, écrivans.

Je n'en ai que faire, allons.

IKA'EL.

Si monfieur il fouloit regarter seulement ste tiamant.

M. DE GERCOURT, écrivans.

Je te dis que non.

I K A E L.

Monfieur, consitérez que je l'apporte ici de préférence, & que ste tiamant qu'il vale touze mille francs par-tout, on la tonne pour six mille.

M. DE GERCOURT, écrivant.

S'il valoit douze mille francs, on ne le donneroit pas pour moitié.

IKAEL.

Non, cela il est frai, comme il tit monsieur; mais c'est la pesoin t'argent sur la moment, qui fait cette marché pon.

M. DE GERCOURT, écrivant. Laisse-moi en repos.

HENRIETTE.

Mais, monfieur, voyez-le.

M. DE GERCOURT, regardant le diamant.

Voyons donc. Oui, il est fort beau; mais je n'en veux point

IKAEL

Eh pien, compien monfieur il feut tonner?

M. DE GERCOURT, remettant le diamant sur la table & écrivant.

Rien.

IKAEL.

Oh, rien, c'est un patinage, & monsieur il n'est pas capable, s'il ne regarte pas; mais je puis encore temanter moins, si il veut examiner : je tonne pour teux cents louis.

HENRIETTE

Ah, monsieur, deux cents louis! C'est pour rien.

M. DE GERCOURT, écrivant.

Que veux-tu que j'en fasse?

HENRIETTE.

Mais, monsieur, pour madame; c'est bientôt sa sête.

M. DE GERCOURT, écrivant. Bon! elle en a assez.

HENRIETTE.

Elle n'en a pas un comme cela.

IKAEL, présentant le diamant.

Oui, monsieur, regarte encore.

M. DE GERCOURT.

Je vois bien. Allons; pour me débarrasser, je t'en donnerai cent louis.

IKAEL.

Ah, monsieur, ste tiamant-là pour cent louis
J'ai pas volé, je puis pien tire.

M. DE GERCOURT.

C'est tout ce que j'en peux donner. Allons, laisse-moi donc en repos.

IKAEL.

Eh pien, mettre cent cinquante?

X iij

M. DE GERCOURT.

IKAEL.

Fous ne foulez pas?

M. DE GERCOURT.

Je te dis que non.

IKAEL

Eh pien, monsieur, prentre ton pour cent louis; mais je puis pien assurer que je sends jamais encore pour cette prix-là.

M. DE GERCOURT.
Ils disent toujours cela.

HENRIETTE.

Je crois qu'il a raison. Quel plaisir cela va faire à madame!

M. DE GERCOURT.

Oh, oui! tu verras. Il faudra que je lui aie encore obligation de le prendre peut-être. (*Il écrit un billet*.)

HENRIETTE.

En vérité, monsieur, vous ne connoissez pas la bonté de son cœur.

M. DE GERCOURT, écrivant.

La bonté de son cœur !... Voilà un billet pour les cent louis : tu n'as qu'à attendre que le caissier soit revenu.

IKAEL .: a ...

Monsieur, s'il y a encore t'autres sortes pour la service, je siens sur la moment.

M. DE GERCOURT, écrivant.

Non, non, je ne veux plus te voir.

IKAEL.

Monsieur, je suis fort obligé. (ll sore avec Henriette.)

SCENE IX.

M. DE GERCOURT, M. DE MIREVAULT, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

M. de Mirevault.

M. DE GERCOURT.

Mon frere? (11 fe leve.) Et par quelle aventure à cette heure-ci?

M. DE MIREVAULT.

Je viens vous dire une nouvelle.

M. DE GERCOURT.

Une nouvelle?

M. DE MIREVAULT.

Oui; nous marions ma fille.

X iv

M. DE GERCOURT.

Ah, ah! Asseyez-vous donc. (Ils s'asseyent.)

M. DE MIREVAULT.

J'ai trouvé un parti qui me convient.

M. DE GERCOURT.

Tant mieux! Est-ce le trésorier des états de....

M. DE MIREVAULT.

Non, non; c'est un colonel.

M. DE GERCQURT. Un colonel?

M. DE MIREVAULT.

Oui, ou du moins qui en a la promesse; c'est un homme de grande qualité.

M. DE GERCOURT.

Diantre !

M. DE MIREVAULT.

Ma fille sera présentée; & il pourroit même arriver, s'il mouroit quelques parens.... vous m'entendez bien... qu'elle auroit le tabouret.

M. DE GERCOURT.

Et vous & votre femme, qu'est-ce que vous

M. DE MIREVAULT.

Nous aurons que nous marierons bien notre fille.

M. DE GERCOURT.

Oui, c'est une grande affaire que vous saites là: Et votre gendre est-il riche?

M. DE MIREVAULT.

Non, pas à présent; mais il a les plus grandes espérances.

M. DEGERCOURT.

Enfin vous êtes bien content?

M. DE MIREVAULT.

Oui; je voudrois voir votre femme pour lui en faire part.

M. DE GERCOURT.

Elle est sortie; mais je me charge de le lui
dire. Et comment s'appelle. ...

M. DE MIREVAULT.

M. DE GERCOURT.
Non, vraiment.

M. DE MIREVAULT.

C'est le marquis de Ferville, vous le connoissez?

M. DE GERCOUR'T.
Sûrement.
... M. DE MIREVAULT.
Vous voyez bien?

M. DE GERCOURT.
Oui, c'est une très-bonne affaire.

M. DE MIREVAULT.

Je suis bien aise que vous l'approuviez. Ah ça, je m'en vais ; car j'ai mille choses à acheter, des étosses, des diamans....

M. DEOGERCOURT.

Est-ce que vous vous connoissez en dia-

M. DE MIREVAULT.
Oui, vraiment, & très-bien même.

M. DE GERCOURT.
Tenez, voyez un peu cela.

M. DE MIREVAULT.
Ah, ah! c'est fort beau!

M. DE GERCOURT. Qu'est-se que cela vaut?

M. DE MIREVAULT.

Mais, attendez, Cela vaut douze mille francs,

& au meilleur marché dix.

M. DE GERCOURT.
Vous le eroyez?

M. DE MIREVAULT.

Je vous dis, que je m'y connois, très-bien.

M. DE GERCOURT.

Devinez combien il m'a coûté; c'est un hasard.

DRAMATIQUES. 33E

M. DE MIREVAULT.
Huit mille francs?

M. DE GERCOURT.
Pas tant.

M. DE MIREVAULT.
Si vous l'avez eu pour fix, c'est pour nen.

M. DE GERCOVRT.

Il ne me coûte que cent louis.

M. DE MIREVAULT.

C'est inconcevable; car il est admirable.

M. DE GERCOURT.

Je vous dis vrai.

M. DE MIREVAUET.

Pardi, vous devriez bien me le réder; c'est un hasard unique.

M. DE GERCOUR T.

Je ne le peux pas, je l'ai scheté pour madame.

de Gercourt.

M. DE MIREVAULT.

Elle en a tant! & vous me seriez le plus grand
plaisir du monde.

M. DE GERCOURT.

Eh bien, écoutez, arrangeons-nous.

M. DE MIREVAULT.
Je ne demande pas mieux.

372 PROPERBES

M. DE GERCOURT.
Vous l'avez estimé dix mille francs?

M. DE MIREVAULT.

Oui; est - ce que vous voulez me le vendre cela?

. M. DE GERCOURT.

Fi donc ! Voiti ce que je veux dire; vous mariez ma niece : je serai obligé de lui saire un présent.

M. DE MIREVAULT. Eh bien, vous lui donnez ce diamant?

M. DE GERGOURT.

Oui; mais vous me rendrez mes cent louis.

r. M. DE MIREVAULT.

M. DE GERCOURT.

Je vous demande pardon, & l'excédant des

... M. DE MIREVAULT.

Cela ne se peut pas, & vous vous moquez de moi.

M. DE GERCOURT.

Non, je ne le cede qu'à cette condition.

M. DE MIREVAULT.

C'est un peu vilain ce que vous faites là.

M. DE GERCOURT.

Vilain ou non, voyez fi cela vous convient.

M. DE MIREVAULT.

Allons, comme vous voudrez

M. DE GERCOURT.

Vous me rendrez mes cent louis à votre aise, pourvu que je les aie demain avant midi.

M. DE MIREVAULT. Oui, oui. (11 s'en va.)

SCENE X.

M. DE GERCOURT écrivant, Madame DE GERCOURT.

Madame DE GERCOURT.

ET par quel hasard, monsieur, êtes-vous établi

M. DE GERCOURT, lorivant.

Je suis venu vous y chercher; j'y suis resté. Madame DEGERCOURT, s'asseyant.

C'est bien honnête à vous. Je me plagnois tantôt de ce que je ne vous vois jamais que des instans.

M. DE GERCOURT.

Comment donc, ceci est nouveau!

Madame DE GERCOURT.

Mais point du tout. Il semble, à vous entendre, que je ne vous aime pas; vous savez bien le contraire.

M. DE GERCOURT, écrivant.

Moi ! point du tout.

Madame DE GERCOURT. Oh, laissez donc là vos écritures.

M. DE GERCOURT, écrivant.

Si vous voulez, je m'en irai chez moi.

Madamo DE GERCOURT.

C'est bien répondre à tout ce que je vous dis de tendre!

M. DE GERCOURT, écrivant.

De tendre ! Sûrement ce que je fais vaut mieux que de la tendresse pour vous. Je suis occupé à recueillir, quand vous ne faites que songer à répandre, à dépenser.

Madame DE GERCOURT.

L'un est plus honnête que l'autre. Répondez-moi donc. N'avez-vous vu personne depuis que vous êtes rentré ?

M. DE'GERCOURT, écrivant.

Non. Ah! j'ai vu mon frere. Il marie sa fille, il est enchanté!

Madame DE GERCOURT.
Je le crois.

M. DE GERCOURT, écrivant. Au marquis de Ferville.

Madame DE GERCOURT.

Au marquis de Ferville! C'est bien fait à eux! C'est ma belle-sœur qui aura fait ce mariage-là; car c'est la plus ridicule créature avec sa vanité...

M. DE GERCOURT, écrivant.

Je me suis chargé de vous le dire.

Madame DE GERCOURT.

A la bonne heure; comme ils voudront. Mais vous avez vu quelqu'un encore?

M. DE GERCOURT, écrivant.

Je vous dis que non.

Madame DE GERCOURT.

Pour cela, vous dites que vous venez me chercher, & vous êtes bien peu occupé de moi : comment voulez - vous qu'on cause avec vous pendant que vous écrivez ? Dites-moi donc, on m'a dit que vous aviez vu quelqu'un encore?

M. DE GERCQUET. . Ah!un Juif.

Madame DE GERCOURT.

Un Juif? Quoi, vous auriez acheté quelque chose pour moi? Je vous reconnois bien là; il y a long-tems que vous ne m'aviez rien donné, & vous vous en êtes souvenu: qu'est-ce que c'est?

M. DE GERCOURT.
J'avois acheté un diamant.

Madame DE GERCOURTS
Pour moi?

M. DE GERCOURT. Oui.

Madame DE GERCOURT.

Laissez donc cela... Eh bien, où est-il? Donmez-le moi. Il est sûremement beau?

M. DE GERCOURT.
Oui, il est fort beau.

Madame DE GERCOURT.
Voyons-le donc.

M. DE GERCOURT. Ecoutez-moi.

Madame DE GERCOURT.

Mais, que voulez-vous dire? Voyons le diamant.

M. DE GERCOURT.

Laissez-moi vous expliquer ceci.

Madame

Madame DE GERCOURT.

Mais, quelle explication faut - il? Donnez-le
moi.

M. DE GERCOURT.

Attendez; c'est un marché admirable que j'ai fait. Mon frere l'a estimé dix mille francs.

Madame DE GERCOURT.
Il doit être beau.

M. DE GERCOURT.
Oui, vraiment, il est beau, & je ne l'ai acheté
que cent louis.

Madame DE GERCOURT.
Voyons-le donc.

M. DE GERCOURT.

Voici bien le moilleur : mon frere l'a trouvé charmant, il en a en envie.

Madame DE GERCOURT.

Vous ne le lui avez pas donné?

M. DE GERCOURT.
Je n'ai pas été si sot.

Madame DE GERCOURT.

... Vous avez bien su tout le plaisir que vous me feriez.

Tome I.

M. DE GERCOURT.

Ecoutez jusqu'au bout; il vouloit que je le lui cédasse pour cent louis.

Madame DE GERCOURT.

M. DE GERCOURT.

Sans doute; voici ce que j'ai fait. J'ai dit: puisqu'il marie sa fille, je serai obligé de lui faire un présent.

Madame, D.E. G.E.R.COURT.

TM. DOE GERCOURT.

Je lui ai dit: vous trouvez qu'il vaut dix mille francs; en vous le cédant pour cent louis...

Madame DE GERCOURT, intriguée.

Comment?

M. DE GERCOURT.

Voyez mon calcul; c'est comme si je donnois à ma niece sept mille six cents livres.

Madame DE GERCOUR.T.

Eh bien, vous le lui avez donné?

...M. DE GERCOURT.

ce qu'on appelle saisir l'occasion.

Madame DE GERCOURT

Allez, vous êtes odieux; c'est une vilainie abominable!

M. DE GERCOURT.

Voilà bien comme font les femmes ; elles n'entendent rien aux affaires.

Madame DE GERCOURT.

Mais, si c'est un bon marché, pourquoi n'en aurois-je pas profité?

M. DE GERCOUR'T.

Mais songez donc que c'est sept mille six cents livres que je donne, sans qu'il m'en coûte un sol.

Madame DE GERCOURT.

Je songe que vous ne savez ce que c'est de rien saire qui puisse me saire plaisir. Non, mon-sieur, jamais; j'étois blen sotte de l'imaginer.

M. DE GERCOURT.

~ Mais...'

Madame DE GERCOURT.

- Non , je ne veux rien entendre.

M. DE GERCOURT.

On ne peut donc jamais avoir d'agrément dans sa maison, en chérchant même à faire de son

(340 . 2 PROPER BES

mieux. Pétois revenu ici pour souper avec vous, & je m'en vais.

Madame DE GERCOURT.

Allez, allez, monfieur, chercher à gagner fur un Juif. Voilà comme font ces messieurs les maris; & ils veulent qu'on les aime après cela !-

SCENE XI.

SCENE VI

Madame DE GERCOURT, LE COMTE, HENRIETTE.

LE COMTE.

EH BIEN, madame, cela a-t-il bien réussi?

Madame DE GERCOURT, sechement.

Qui, monsieur, très-bien.

LE COMTE.

Ah, j'en suis enchanté!

Madame DE GERCOURT.

Oui, vous avez eu là une belle idée! Il a acheté le diamant cent louis, & il l'a cédé à son frere pour le même prix.

LE COMTE

Quoi, vous ne l'avez pas?

Madame DE GERCOURT.

Non, monfieur, non. Faut-il vous le répétér cent fois? Voilà le fruit de votre belle imagination.

LE COMTE.

Mais, madame, j'ai cru....

Madame DE GERCOURT.

Monfieur, il falloit me laisser faire; mais vous vous croyez toujours plus d'esprit que nous.

LE COMTE.

Je suis bien loin de le penser, & je vous a; toujours trouvée supérieure en tout à tout ce que je connois.

Madame DE GERCOURT.

Toutes ces sadeurs-là sont hors de saison, & vous me serez plaisir de vous retirer.

LE COMPE.

Parlez-vous sérieusement?

Madame DE GERCOURT.

Oui, monsieur, & très-sérieusement. Je sens que je ne vous dirois que des choses désagréables.

LE COMTE.

J'espere que demain vous ne penserez pas

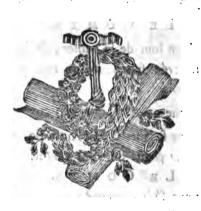
342 PROVERBES DRAMATIQUES.

Madame DE GERGOURT.

Demain, comme aujourd'hui, je ne veux plus vous revoir. Ne me suivez point, c'est un parti pris; c'est inutile. (Elle s'en va avec Henriette.)

LE COMTE.

Amour, foins, argent, rien ne peut vaincre leurs caprices, & nous avons toujours tort!



LES

SECONDES' LOGES

DE L'OPERA,

LE DIMANCHE.

PROVERBE XVIII.

-0.6-

PERSONNAGES.

Madame GOURSAIN, marchande de galons.

M. GOURSAIN, fon mari-

Madame MERIGON, murchande de deap.

M. MERIGON, fon mari.

M. MORANDAL, intendant de maison.

M. RENARD, procureur au Châteles.

La scene est dans une des secondes loges, après l'opéra.

DE L'OPÉRA,

LE DIMANCHE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Madame GOURSAIN, Madame MERIGON, M. RENARD, M. MORANDAL.

M. MORANDAL.

EH BIEN, Mesdames, comment avez-vous trouvé l'opéra aujourd'hui?

Madame Gours Ain.

Assez joli; il n'est pourtant pas si beau que l'autre:

M. MORA'NDAL

. Lequel to ...

Madame GOURSAIN.

Eh, celui qu'on jouoit, il y a eu dimanche quinze jours.

M. MORANDAL.

Armide: ah dame! c'est autre chose; mais chacun vant son prix.

Madame MERIGON.

M. Morandal y n'avez-vous pas vu mon choux? Il m'a promis-de-venir me reprendre ici.

M. MORANDAL.

Il est monté avec moi, & il va vesser tout-àl'heur. Mais qui est-ce qui est là qui se cache avec son chapeau? N'est-ce pas un certain procureur appellé Restard? Il me semble avoir vu ce visage-là quelque part.

M. RENARD.

Visage, toi-même, en, polisson. Je voudrois bien savoir pourquoi on laisse entrer ici des gens du parterre!

Madame MERIGON

Ah, Madame, il va recommencer! En vérité, il nous a fait bien rire toujours pendant l'opéra. Il a été, on ne peut pas plus, divertissant.

M. MORANDAL.

Je le crois bien; c'est le métier des singles.

(Il riu) Ah, ah, ah, ah, ah,

Madame GOURSAIN.

Ah! M. Morandal, finissez donc, neme faites

pas rire davantage; car je n'en peux plus à force de me retenir.

M. RENARD.

Il ne falloit pas vous gêner, Madame, & me demander mon chapeau.

Madame M E R I G O N, riant très-fort & : esse yeux.

Hi, hi, hi, hi, hi. Ah, je n'en puis plus!

Madame Gours Ain.

Mais, où prend-il donc tout ce qu'il dit?

Ah! je crois que voilà mon marit de l'an

SCENE II.

Madame GOURSAIN, Madame MERIGON, III.
M. MERIGON, M. MORANDAL, M. RENARD.

Madame MERIGON 5

EH bien, mon choux, où étois to donc?

M. MERIGON, The Car

Allons, allons, me voilà. Madame Gourfain est-elle un peu contente?

Madame Gours AIN.

M. MERIGON.

Vous me croirez une autre fois, Madame; vous voyez que je me connois en musique, moi-

Madame GOURSAIN.

Oui; mais M. Goursain m'avoit dit que j'entendrois l'air que chante ma fille: j'ai toujours écouté, & on ne l'a pas chanté.

. W. M. RENARDI

C'est qu'on ne savoit pas que vous étiez ici; mais une autre sois cela n'arrivera plus.

M. MERIGON.

Renard se moque de vous, madame Goursain; je vous en avertis.

Madame G O U.R. S A. I N.

Bon, je ne l'écoute ni plus ni moins que s'il ne parloit pas.

Madame MERIGON.

Si tu savois, mon choux, tout ce qu'il nous a dit! Il a pense nous saire crever de rire; il nous a suit des contes....

M. RENARD. TERRE

Sans les barons.

Madame Go TOR S'A I No. 2017

Il n'a jamais été fi fou.

MI MORANDAL.

C'est vous, Mesdames, qui lui tournez la tête.

Madame MERIGON.

Ah, c'est bien honnête cela, M. Morandal! Il ne nous a pas dit de ces choses-là, par exemple.

M. RENARD.

Comment! mais c'est que je ne parle jamais de choses, moi: pour qui me prenez-vous?

M. MERIGON.

Voilà votre paquet, Mesdames; pourquoi l'attaquez-vous aussi? Il ne restera jamais court.

M. RENARD.

Oh, ces dames savent bien que ce n'est pas mon désaut.

Madame MERIGON.

Comment, nous le favons bien? Celui-là est assez impertinent. (A madame Goursain.) Est-ce que vous en savez quelque chose, Madame?

Madame Goursain.

Il faut lui pardonner, il ne sait ce qu'il dit. Où est donc M. Goursain? Je l'ai vu dans le parterre, qui se donnoit des airs de lorgner. Dame, il falloit voir! Est-ce qu'il ne nous a pas lorgnées aussi nous?

M. MORANDAL.

C'étoit avec ma lorgnette, que je lui avois prêtée. Elle est fort bonne.

,350 PROVERBES

Madame GOURSAIN.

Il n'avoit donc pas la sienne; car il en a une garnie en argent, qui est fort belle : c'est un Milord Anglois qui la lui a donnée. Et tenez, M. Mérigon, vous savez bien; c'est celui à qui nous avons fait ce gros envoi pour un grand mariage.... Vous souvenez-vous?

M. MERIGON.

Oui, oui, je me rappelle cela, j'ai quelque idée confuse.....

M. RENARD.

On ne dit plus confuse; on dit honteuse, n'est-ce pas, Mesdames, que c'est plus honnête?

Madame Goursain.

. Ah, mon dieu, le drôle de corps ! Ne finirezvous donc jamais ?

M. RENARD.

Je n'ai pas encore commencé.

Madame GOURSAIN. Tenez, tenez, voilà M. Goursain.

SCENE III.

Madame GOURSAIN, Madame MERIGON, M. GOURSAIN, M. MERIGON, M. MO-RANDAL, M. RENARD.

M. MERIGON.

Madame M E R I G O N.
Bonjour M. Goursain.

M. GOURSAIN.

Qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là que vous avez avec vous?

M. MERIGON.

Allons, allons; entre dans la loge, tu le verras.

M. GOURSAIN.

Oh, je n'ai que faire d'y entrer. Est-ce que vous ne vous en allez pas donc? Voulez-vous coucher ici? Je suis votre serviteur.

Madame GOURSAIN.

Mon ami, tu ne me dis rien? Dis donc, la poule, d'où viens-tu?

M. GOURSAIN.

Pardi! moi, je vous attendois toujours là-bas

Il n'y a presque plus personne. Eh, dis donc, toi, frere Renard, qu'est-ce que tu sais là dans ton coin? Tu ne dis rien?

M. RENARD.

Ces dames m'ont défendu de parler.

M. GOURSAIN.

A propos, M. Morandal, j'ai vu votre Duc là-bas.

M. MORANDAL.

Ne vous a-t-il pas demandé si j'étois ici?

M. Goursaln.

Non, il ne m'a pas parlé; mais il m'a fait l'honneur de me faluer bien poliment.

M. MORANDAL.

Il me demande quelquesois: eh bien, M. Morandal, comment avez - vous trouvé l'opéra dimanche, & les dames avec qui vous étiez? Ah, ah, monsieur le drôle, vous n'êtes pas de mauvais goût!

M. GOURSAIN.

Tout de bon?.. Ecoute donc cela, madame Goursain.

Madame MERIGON.

Qu'est-ce que c'est ? Nous n'avons pas entendu.

M.

DRAMATIQUES. 353

M. MORANDAL.

Je difois à M. Goursain, que M. le Duc vous trouvoit fort jolies toutes les deux.

Madame GOURSAIN.

Quoi, tout de bon, il vous a parlé de nous?

M. MORANDAL.

Oui, en vérité.

Madame MERIGON.

C'est bien honnête à lui, & il nous sait bien de l'honneur.

Madame Goursain.

Il faudroit le prier de venir un jour à notre maison de Paffy.

Madame MERIGON.

Ah, que c'est bien dit!

M. MORANDAL

Il ne demanderoit pas mieux.

Madame Gours Ain N.

Comme cela feroit enrager Madame Augrand, avec sa vieille croix de Saint-Louis, elle qui dit toujours qu'elle n'aime que les gens de condition! Il saudra arranger cela, entendez-vous, M. Moranda!?

M. MORANDAL.
Oui, oui, laissez-moi faire.

Tome I.

354 PROVERBES

M. MERIGON.

Dites donc un peu, vous autres, qu'est-ce que vous avez sait de l'Abbé?

Madame MERIGON.

Il est allé à son concert de la rue de la Verrerie.

M. GOURSAIN.

Et viendra-t-il fouper?

Madame Goursain.

Il nous a promis fans faute de n'y pas manquer....

M. MERIGON.

C'est que je serois bien aise que M. Morandal qui passe sa vie avec des gens de condition, l'entendît chanter. Vous verriez comme c'est une belle voix; il fait toujours trembler toutes les vitres de la maison quand il chante.

. Madame MERIGON.

Ah, c'est vrai! mon choux a raison; il saut se boucher les oreilles pour l'entendre.

M. Goursain.

Ah, oui, c'est le plus beau creux du monde! N'est-ce pas comme celà qu'il faut dire?

M. RENARD.

Oui, mais pas devant des dames; il ne faut

DRAMATIQUES. 355

pas parler de corde dans la maison d'un pendu. (Il ni.) Ah, ah, ah, ah.

M. MORANDAL.

Celui-là est un peu fort de casé, Mesdames, qu'en dites-vous?

Madame Goursain.

Allons, allons-nous-en. Madame Mérigon, je vous conseille de vous trousser un peu; car dans ces tems humides-là, on abyme ici toutes ses robes.

Madame MERIGON.

Vous avez bien raison. M. Goursain, aidezmoi un peu à sortir d'ici; mais ne me lâchez pas, car je ne suis pas légere.

M. GOURSAIN.

Appuyez, appuyez-vous; là, vous y voilà.

Madame Goursain.

M. Goursain, Bertrand est-il là-bas?

M. GOURSAIN.

Oui, oui, il est avec le carrosse; mais j'ai renvoyé Lapierre.

Madame Goursain.

Et pourquoi donc cela?

M. GOURSAIN.

Il faut bien qu'il aille mettre le couvert. Vous ne pensez à rien, vous autres.

PROVERBES

356

Madame MERIGON.

Ah, oui, les hommes s'entendent beaucoup au ménage! N'est-il pas vrai, madame? le crois que sans nous ils seroient bien embarrassés... Ah, M. Renard, prenez donc garde; vous allez me faire tomber.

M. RENARD.

Ne craignez rien. Allez, allez, ce que je tiens je le tiens bien.

M, MORANDAL,

Il n'est pas procureur pour rien; il a la serre

M. GOURSAIN.

Ah ça, M. Morandal, allez-vous-en, yous deux & Renard, avec ces dames,

M. Mericon.

Oui, oui; nous nous en irons Goursain & moi de notre côté.

Madame MERIGON.

Où vont-ils donc comme cela?

M. RENARD.

Ils ont une petite fille en ville. Laissez-les faire; il ne faut pas que les semmes se mêlent de cela-

Madame MERIGON.

Adieu, mon choux; ne sois donc pas longtems.

DRAMATIQUES.

M. MERICON.

Ne vous inquiétez pas, nous arriverons avant vous.

M. RENARD.

Si vous ne revenez pas, vous nous écrirez; mais prenez garde au cornet où vous tremperez votre plume, entendez-vous?

F I N du Tome premier.

TABLE

DES'PROVERBES

Contenus dans ce premier Volume.

I. LE Maître de Ballets.	Page 9
II. Les deux Anglois.	. 19
III. Le Poulet.	Å 29
IV. Le Sourd.	45
V. Le Suisse malade.	67
VI. L'Après-dînée.	85
VII. Les faux Indifférens.	105
VIII. Le Portrait.	. 117
IX. Les deux Amis.	150
X. Alménorade, tragédie.	165
XI. Sortie de la Comédie françoise.	177
XII. Le Seigneur Auteur.	192
XIII. Le Mari absent.	213
XIV. Les Foux.	229
XV. L'Important.	249
XVI. L'Enragé.	267
XVII. Le Diamant.	295
XVIII. Les secondes Loges de l'Opéra	. 343

EXPLICATION

DES PROVERBES

Contenus dans ce premier Volume.

- I. SELON les gens l'encens.
- II. Il ne faut pas jeter le manche après la coignée.
- III. Les battus paient l'amende.
- IV. Le premier venu engraine.
- V. L'entente est au diseur.
- VI. Un clou chasse l'autre.
- VII. Le feu est caché sous la cendre.
- VIII. Après la pluie le beau tems.
- IX. Les deux font la paire.
- X. Souffler n'est pas jouer.
- XI. La moitié du monde se moque de l'autre.
- XII. Un peu d'aide fait grand bien.
- XIII. Abondance de biens ne nuit pas.
- XIV. Tous les foux ne sont pas aux Petites-Maisons.
- XV. Belle montre, & peu de rapport.
- XVI. Plus de peur que de mal.
- XVII. Les battus paient l'amende.
- XVIII. Il ne sort du sac que ce qu'il y a dedans.



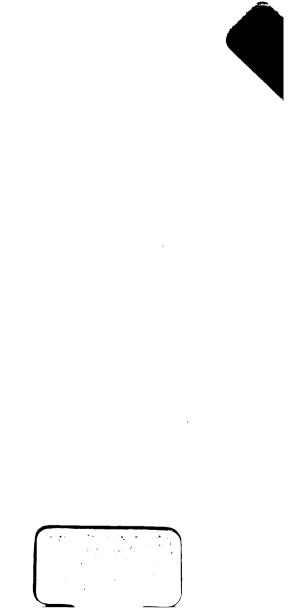
.

•

.

	,	
		 - - -





.

.

